



L'Indé Panda

10 nouvelles, 10 auteurs



n° 5 - février 2018

Ho ho ho... À l'heure où nous écrivons ces lignes, nous sommes toujours en mode «Noël» et c'est bien un cadeau que nous vous offrons avec un nouvel opus de l'Indé Panda, un numéro qui a été riche en rebondissements.

Si nous avons reçu moins de nouvelles que pour les précédents AT (47 tout de même, mais dont seulement 33 ont passé le tour préliminaire de vérification orthographique – ce qui est dommage, soit dit en passant), leur niveau était étonnamment homogène.

Il a donc été difficile de trancher, et parfois un seul point a séparé les nouvelles retenues des éliminées. Les débats ont été passionnants, toujours en respectant cet anonymat des textes auquel nous tenons plus que tout.

Mais le talent a parlé et la sélection finale compte un certain nombre d'«habitues» : Solenne Hernandez, Céline Saint-Charle, Bouffanges, Balthazar Tropp et Jeanne Sélène.

À noter le duel particulièrement serré qui a opposé les deux premières nouvelles : à vous de vous faire votre avis !

Par ailleurs, nous tenions à souligner que parmi les éliminés nombreux étaient ceux qui avaient déjà figuré au sommaire des précédentes éditions : les auteurs participant à nos AT reviennent fidèlement nous proposer des textes et nous les remercions chaleureusement de leur confiance. Petit à petit, l'Indé Panda a su faire sa place dans les classements et est en train de devenir une référence, un moyen pour les lecteurs de trouver de nouveaux auteurs.

Cela, c'est grâce à vous : merci de nous lire, merci de télécharger nos magazines, merci de parler de nous, de commenter les nouvelles.

Derrière ce numéro, comme pour les précédents, vos petits pandas se sont activés tels les lutins du Père Noël, en n'épargnant pas leur temps pour vous concocter cet ultime présent. Nous profitons également de cet édito pour remercier notre vétérinaire préféré pour tout ce qu'il nous a apporté... et continuera à nous apporter, car nous sommes de petits êtres fragiles qui avons besoin de beaucoup de soins.

Avec du retard, mais de tout cœur, nous vous souhaitons une bonne année pandesque !

Le comité de lecture de l'Indé Panda.

Au sommaire de ce numéro :

Et la brise sur sa joue – Solenne Hernandez	p 5
1918, la dernière lettre – Zia Odet	p 15
Légende moderne – Céline Saint-Charle	p 25
Une drôle de faim – Isabelle Piraux	p 33
Zugzwang – Bouffanges	p 40
Le méchant petit cordonnier – Balthazar Tropp	p 51
La roche des païens – Jeanne Sélène	p 61
La partie de dés – Renaud Ehrengardt	p 67
Jusqu'à ce que l'aube se lève... – Serenya Howell	p 76
Kamar et Hala – Éric Simard	p 83
Le mot de la fin	p 90

EDITORIAL



Lentement, consciencieusement, elle nouait les lanières de son masque. Elle sentait la soie se faufler sous ses phalanges. Sa douceur y laissait toujours une sensation étrange. Elle se demandait souvent si une caresse sur le visage déposait le même voile de tendresse sur la peau des joues. Si elle laissait dans son sillage la même impression fugace mais si prégnante de légèreté. Alors, elle s'imaginait ces rubans de soie comme des baisers volés, déposés dans le creux de son cou, sur l'arrondi de ses épaules. Simplement. Tendrement. Magiquement. Mais jamais trop longtemps.

Oui, chaque jour, Aglaé se masquait. Comme tous ses proches, comme tout le monde. Comme cela se faisait désormais depuis des années. « Ne laisse jamais ton visage à découvert ! » lui répétaient constamment ses parents. « Les voleurs d'identité sont partout ! Il leur suffit d'une parcelle de ton visage pour s'approprier ta vie, et ça, Aglaé, tu ne le veux pas ! N'est-ce pas ? ». Non, non, bien entendu qu'elle ne le voulait pas.

Alors, comme ils le lui avaient appris, elle portait des lentilles, pour camoufler ses yeux, et un masque, derrière lequel elle vivait, grandissait, avançait, respirait, ressentait. Même à la maison, même dans son intimité la plus profonde ; le risque était permanent. À à peine vingt ans, Aglaé en était convaincue : les voleurs d'identité étaient les pires criminels que l'humanité ait jamais connus.

Ce matin-là, comme tous les autres, la jeune femme se préparait à l'aveugle. D'aucuns racontaient qu'il existait, auparavant, un objet que l'on appelait

miroir. Il permettait vraisemblablement de se voir, de se contempler. Aujourd'hui, cependant, cela n'existait plus : à quoi bon ? Les masques suffisaient. Chacun était libre de créer le sien, de le choisir, et jamais deux masques n'étaient identiques. N'était-ce pas tout aussi magique ? Chaque jour qui passait, Aglaé pouvait choisir son apparence. Un luxe qui, si elle en croyait ce qu'elle avait lu et appris, n'avait pas toujours existé.

Moulés dans du plâtre, les masques figeaient les visages. Pour autant, jamais Aglaé ne s'était demandé à quoi pouvaient ressembler les sourires de son père, le chagrin de sa mère, ou encore la timidité de son petit frère. Seuls les masques comptaient. Et cela convenait parfaitement à la jeune femme qui, derrière le sien, se sentait protégée, préservée. Libre.

Il était même indécent de tenter d'en savoir plus que ce que l'on voulait bien nous raconter. Les gens curieux étaient mal considérés — comment donc pouvaient-ils oser s'immiscer ainsi dans la vie privée des autres ? — et les meilleures relations étaient finalement les plus distantes.

— Aglaé, tu es prête ?

— J'arrive !

Lestement, la jeune femme attrapa la veste jaune citron qui reposait paisiblement sur le dossier de sa chaise. Elle l'enfila en même temps qu'elle quittait sa chambre et descendit les escaliers avec grâce, comme à son habitude. Arrivée en bas des marches, elle ne put s'empêcher de constater que ses parents et son frère l'observaient de bas en haut.

— Est-ce que tu plaisantes ? demanda sa mère d'un ton froid.

Elle portait son masque sombre, aux tons gris. On y distinguait à peine les contours de la bouche. Son père, lui, avait opté pour son sempiternel masque noir. Marceau, son frère, ne faisait pas exception.

— Enfin, Aglaé, nous allons à un enterrement, tu ne peux pas porter... ça !

Son père enroba Aglaé dans un large mouvement de main, pour tenter de mieux définir « ça ». La jeune femme fronça les sourcils, prit une profonde inspiration et, de sa voix la plus douce et joviale, répondit poliment et simplement :

— Je suis certaine que Maurice aurait apprécié que tout le monde vienne en couleurs. Il n'aimait pas la tristesse, vous savez !

— Mais Maurice avait perdu la tête depuis longtemps. Ce n'est pas parce qu'il était fou qu'il faut que tu en oublies la bienséance. Non mais regarde-moi ce masque que tu portes !

Immédiatement, Aglaé porta la main jusqu'à son visage. Elle adorait ce masque, c'était l'un de ses favoris. Les contours étaient ourlés d'un tissu noble couleur or. Le creux des joues était irisé d'une poudre qui semblait descendre tout droit des étoiles. Associé à sa jolie veste jaune, il était parfait ! Mais force était de constater qu'il jurait outrageusement avec les masques de sa famille.

— Maurice n'était pas fou, se contenta-t-elle de répondre en haussant doucement les épaules.

— Bien sûr que si ! répondit Marceau aussitôt. Il n'arrêtait pas de dire que les voleurs d'identité n'existaient pas, que nous étions tous idiots, que la vie était mieux avant... N'importe quoi ! On dit même qu'il était un sans-masque, alors...

— Ça suffit, Marceau ! Aglaé, tu nous fais perdre du temps. Monte te changer, nous devons partir.

Le ton de sa mère était sans appel. La jeune fille obéit à contrecœur et remonta dans sa chambre. Quelque part dans sa poitrine, Aglaé sentit son cœur se serrer. Non, Maurice n'était pas fou. Et il n'était pas un sans-masque, elle le savait... Ou tout du moins, elle l'espérait.

Maurice était un vieil homme, ami de la famille depuis, semblait-il, la nuit des temps. Aglaé l'avait toujours connu. Elle devait le reconnaître : Maurice n'avait jamais véritablement aimé ces masques. Chaque fois que leurs parents avaient le dos tour-

né, il ne cessait de répéter à Marceau et Aglaé qu'ils devaient les ôter, apprendre à vivre sans. Que la vie serait beaucoup plus belle s'ils avançaient à visage découvert. Ces derniers mois, particulièrement, Maurice semblait perdu dans son propre esprit. Pourtant masqué également, il lui arrivait souvent d'attraper Aglaé par les épaules et de l'implorer de quitter son masque. La jeune femme, cependant, ne prêtait que peu d'attention à ses mots. Elle savait qu'il vieillissait et ne voulait en aucun cas le vexer, ou l'attrister. Elle se contentait simplement d'écouter, d'une seule oreille. Car au fond, elle le savait : il était impossible de vivre démasqué.

À moins d'être un sans-masque. Mais, Aglaé n'en avait jamais vu de ses propres yeux. Ses parents, cependant, ne cessaient de les mettre en garde contre cette communauté qui, disaient-ils, regorgeait de voleurs d'identité. Ils racontaient qu'ils étaient fous, pauvres. Qu'on leur avait tout volé et qu'ils n'avaient plus rien à quoi se raccrocher. Qu'ils vivaient en meute, dans les bas-fonds de la ville. Que même le gouvernement les craignait, comme s'ils pouvaient être... contagieux ?

— Tu n'étais pas fou, Maurice, murmura la jeune femme en ôtant sa veste jaune qu'elle troqua contre un long gilet noir. Puis, lentement, elle entreprit de changer de masque. Elle déposa celui qu'elle portait sur son bureau et amorça un mouvement pour attraper le masque le plus sombre de sa collection. Maurice le détestait, d'ailleurs.

Un instant, cependant, Aglaé interrompit son mouvement.

Sa main vint se déposer sur son menton. Ses doigts se mirent à courir le long de ses joues. De son index gauche, elle caressa l'arête de son nez, effleura ses sourcils. Et, une seconde, petite, fuyante, suspendue, elle se demanda : « De quoi ai-je l'air ? ».

Toc, toc, toc.

Aglaé sursauta si violemment qu'elle se griffa la joue. Précipitamment, craignant d'être surprise, elle attrapa le masque et le noua maladroitement sur ses longs cheveux. Son cœur tambourinait contre sa cage thoracique et un instant plus tard, elle ouvrait la porte.

— Tu fais quoi ? Les parents commencent à s'impatienter.

Marceau ne sembla rien deviner de l'inconfort de sa sœur. Tant mieux. D'un bref mouvement de menton, Aglaé l'invita à la suivre et quelques minutes

plus tard, ils prenaient place dans la voiture familiale. Maurice les attendait.

Seules dix minutes de voiture les séparaient de leur destination, mais elles suffirent à leurs parents pour passer en revue toutes les personnes qui pourraient être présentes à l'enterrement.

— J'ose espérer que les Royan ne nous adresseront pas la parole. Ils m'insupportent depuis qu'ils ont acheté leur nouvelle voiture ! Ils rivalisent chaque jour d'indécence.

Derrière son masque, Aglaé soupira. Son père gara la voiture et d'un même mouvement, tous ouvrirent leurs portières.

— Mes chers amis !

La voix retentit comme l'alarme désagréable d'un réveille-matin. Aglaé glissa un regard vers sa mère :

— Madame Royan ! Quel plaisir de vous voir, bien que les circonstances soient d'une infinie tristesse !

Et ladite madame Royan d'avancer jusqu'à sa mère pour glisser son bras sous le sien, avant de s'éloigner avec elle bras dessus, bras dessous et d'étouffer des rires hypocrites à chaque phrase qu'elles se soufflaient mutuellement.

— Maman ne vient-elle pas de dire qu'elle ne voulait pas que les Royan...

— C'est la politesse, ma chérie, la culpa son père.

Aglaé haussa un sourcil. L'image de Maurice apparut dans son esprit : « Ce sont les masques, ma chérie », rectifia-t-il avant de disparaître. Marceau arriva dans son dos.

— Ça va aller ? demanda-t-il, évoquant sans aucun doute le lien étroit qui avait toujours uni Aglaé à Maurice. Doucement, la jeune femme approuva d'un signe de tête. Sa gorge était nouée, mais personne ne le saurait. Les émotions se devaient d'être préservées. Gardées. Tues. Tuées ?

Ils rejoignirent le cimetière. Aucune cérémonie religieuse pour Maurice, une simple mise en bière, sur un fond musical. Quelques gouttes de pluie. Et c'était terminé. Devant sa tombe, un immense panneau représentant une photo de lui. Masqué. Cette vision hypnotisa Aglaé pendant de longues minutes. Elle se surprit à tenter d'imaginer à quoi pouvait ressembler Maurice. Le vrai Maurice, celui qui se cachait derrière le masque qu'il détestait tant. Mais elle n'y parvint pas.

Parce qu'en réalité, Aglaé n'avait jamais réellement

vu quelqu'un.

La jeune femme ne l'avait jamais réalisé. Elle se sentit soudainement mal à l'aise.

— Aglaé, je te prie...

Elle détestait quand sa mère prenait cette voix. Pour autant, la jeune femme se contenta d'inspirer longuement avant, tout en faisant un tour sur elle-même, de répondre du même ton :

— Maman ?

Le cimetière était presque vide. La mélodie résonnait en boucle derrière eux. Sa mère se tenait auprès de son indéfectible amie madame Royan, dont le bras était enroulé autour des épaules de son fils, Juste. Aglaé le connaissait depuis longtemps, ils avaient fréquenté le même lycée et allaient dans la même université.

— Nous avons quelque chose à t'annoncer ! lança sa mère d'une voix surexcitée qui contrastait incroyablement avec la sobriété de son masque.

Comme attirés par l'atmosphère étrange qui venait de tomber sur le petit groupe, le frère et le père d'Aglaé approchèrent. Ils tournaient tous le dos à la tombe de Maurice. Il n'y avait plus qu'eux et les Royan, dans le cimetière.

Aglaé, elle, ne bougeait pas d'un pouce. Elle crut voir Maurice apparaître, à son côté, les bras croisés, et lui lancer : « Qu'est-ce qu'ils vont nous inventer, encore ? ». Alors, madame Royan libéra Juste de son étreinte et le poussa doucement vers l'avant. Aglaé n'avait jamais vu quelqu'un rougir, mais elle était certaine que Juste était en cet instant même en train de se liquéfier. De fines gouttes de pluie vinrent s'écraser contre la peau noire de ses mains.

— Aglaé, je... Enfin, je...

Visiblement, il avait quelque chose à lui annoncer. Il entremêlait ses longs doigts avec nervosité.

— Je... Je viens de demander ta main à ta mère, et elle a accepté.

Aglaé eut soudainement l'impression que le sol venait de disparaître sous ses pieds. Elle se sentit aspirée dans une chute interminable qui lui donna le tournis. Sous son masque, elle ouvrit des yeux ronds et une bouche bée. Elle sentit ses forces l'abandonner et, quand elle parvint à retrouver ses esprits, manqua de perdre l'équilibre.

— Pardon ?

Derrière Juste, madame Royan et sa mère tapo-

taient joyeusement dans leurs mains avec enthousiasme. D'un mouvement brusque, Aglaé se tourna vers son père, dont elle ne devinait rien des pensées.

— Tu ne vas quand même pas laisser faire ça ?

Marceau recula de plusieurs pas, sentant sans aucun doute grossir l'orage. Jamais Aglaé ne sortait de ses gonds. Elle veillait à toujours scrupuleusement respecter les règles, ne jamais répondre à ses parents, toujours faire croire qu'elle allait bien, quoi qu'elle en pense sincèrement. Elle portait sans cesse un double masque, que personne n'avait jamais cherché à lever et dont tout le monde s'était toujours accommodé. Mais aujourd'hui, c'était trop.

— Aglaé, je te prie. C'est un honneur que Juste souhaite...

— Mais enfin, Papa ! On ne se connaît même pas !

Les mains des mères se figèrent immédiatement. Le visage de Juste, bras ballants, semblait figé sur Aglaé, qui ne lui adressa aucun regard.

— Vous êtes allés au lycée, puis à l'université ensemble, et...

— Juste, quelle est ma couleur préférée ?

Aglaé s'était vivement retournée vers lui. Elle ne pouvait s'empêcher de le détester de la mettre dans une telle situation. Naturellement, il ne sut pas répondre à sa question.

— À quoi est-ce que je ressemble, quand je souris ? Et mon rire, quel son fait-il ? Quelle est la chanson qui me fait pleurer ? Le livre qui me met des étoiles dans les yeux ? Qui suis-je ? Qui suis-je vraiment, Juste ?

Personne n'osait parler.

— Je... Je ne sais pas à quoi tu ressembles, mais je sais que tu es douce, et gentille... et polie, et...

— Non ! NON ! Tu n'en sais rien !

Aglaé se sentait trembler de tout son corps.

— Tu ne sais de moi que ce que je veux bien laisser transparaître ! Comment peux-tu me faire ça ? Et toi !

Cette fois-ci, c'était à sa mère qu'elle s'adressait.

— Toi, comment as-tu pu accepter sans même me consulter ? Maurice avait raison, ces masques nous rendent fous, vous rendent fous ! Vous oubliez donc l'essentiel ?

Aglaé n'avait jamais ressenti une telle colère. Sans même attendre de réponse, elle fit volte-face, prête à

s'en aller elle ne savait où.

— Aglaé ! tonna son père.

Lentement, la jeune femme tourna la tête vers lui.

— Fais un pas de plus, et tire un trait sur nous.

Aglaé se sentit soudainement prisonnière. Une prisonnière beaucoup trop grande pour sa cage. Un flot de pensées se déversa dans son esprit tandis qu'elle les observait tous, masqués. Qui étaient-ils vraiment ? Qui était-elle vraiment ? Était-ce là la vie qu'elle voulait ? Maurice posa sa main sur son épaule, en guise d'encouragement. Elle avait dépassé les bornes, elle le savait. Et elle était également convaincue que son père mettrait sa menace à exécution, si elle osait braver l'interdit.

Aglaé ferma les yeux. Elle chassa toutes les images, tous les échos, tous les mots. Elle s'accrocha aux notes de la musique qui continuaient de s'envoler dans les airs. Elle prit une profonde inspiration. Ouvrant lentement les paupières, elle fixa alors son regard dans celui de sa mère. Puis, elle répondit à son père :

— Ce n'est pas la vie que je désire.

Aglaé se mit alors à courir. Elle courut de toutes ses forces, sans même chercher à savoir si elle était suivie. Elle savait que ce n'était pas le cas. Elle savait qu'elle venait de se jeter dans le vide. De prendre, pour la première fois de sa vie, un risque considérable, inconsidéré, et sidérant. Elle venait de claquer la porte sur des années d'éducation et de valeurs. Comment Juste avait-il pu croire qu'elle allait accepter ? Comment sa mère avait-elle pu laisser faire ? Pourquoi personne ne paraissait comprendre ?

« Maurice... » chuchota-t-elle sans arrêter de courir, tandis que de chaudes larmes roulaient sur ses joues, camouflées par son masque.

Et Aglaé courut. Courut. Courut encore. Dans son esprit, sa voix hurlait encore « NON ! ». Pour la première fois, elle avait osé être elle-même et pas cette jeune femme masquée, pas cet ersatz d'Aglaé, pas celle que l'on attendait d'elle qu'elle soit.

Finalement, épuisée, elle était arrivée dans des ruelles qu'elle ne connaissait pas. Elle attendit, de longues minutes. Son père, sa mère, son frère, Juste. Personne ne vint. Elle était donc seule. Il avait suffi de quelques minutes pour tout perdre.

« Ou tout gagner ? »

Maurice, à nouveau, était apparu auprès d'elle. Il l'observait avec douceur.

« Si je te vois partout, ça veut dire que je suis devenue folle ? » demanda-t-elle doucement, entre deux sanglots. Maurice fit « non » de la tête et disparut. Aglaé se laissa doucement tomber sur le trottoir. Elle ramena ses cuisses contre elle et entourra ses jambes de ses bras. Après avoir enfoncé sa tête dans ses genoux, elle se laissa alors aller au chagrin. Elle se berçait doucement d'avant en arrière et pleurait, pleurait, pleurait, comme elle n'avait jamais osé pleurer.

Combien de temps cela dura-t-il ? Impossible à dire. Mais quand Aglaé releva la tête, les nuages avaient disparu et le jour tombait doucement. Ce ne fut, cependant, pas ce qui attira son attention.

Non, ce qui la surprit, ce fut la paire d'yeux rivée sur elle, à quelques centimètres à peine de son masque.

Retenant un hurlement de terreur, la jeune femme, sans se relever, recula sur le trottoir. La paire d'yeux appartenait vraisemblablement à un enfant d'une dizaine d'années qui, imperturbable, la fixait, la tête penchée sur le côté.

Immédiatement, les traits du garçon intriguèrent Aglaé. Elle cligna des paupières à plusieurs reprises avant de réaliser : il ne portait rien, sur le visage. Aucun masque. Aucune protection. Pour la toute première fois de sa vie, Aglaé voyait donc ce qu'elle devinait comme étant... un nez. Des joues. Des lèvres. Un menton.

Fascinée et effrayée à la fois, elle s'apprêta à se relever doucement quand le garçon se mit à hurler :

— Paaaaaaaaaapyyyyyyyyyyyyyyyyyyyyyy!

Le sang d'Aglaé ne fit qu'un tour. Pourquoi criait-il ? Il allait attirer beaucoup trop de monde et la jeune femme voulait simplement se faire discrète, trouver quelque part où aller, partir d'ici... mais où était-elle ? Maladroitement, précipitamment, elle se redressa. Mais déjà, des gens se rassemblaient.

Aglaé tenta de cacher sa panique derrière son masque. Elle ne devait rien laisser transparaître, s'excuser platement et partir poliment. Elle ne voulait pas que sa famille la retrouve, elle ne voulait pas se sentir prisonnière une seconde de plus, elle ne voulait pas...

— Mademoiselle, tout va bien ?

À nouveau, la jeune femme se figea. Ce ne fut qu'en cet instant qu'elle réalisa qu'une douzaine de personnes, sans doute alertées par les cris du garçon, s'étaient attroupées. À côté de ce dernier, un vieil homme.

« Des sans-masques... »

Les mots échappèrent à Aglaé avant même qu'elle ne puisse les retenir. Avec horreur, elle vit ces derniers s'envoler au-dessus d'elle et battre des ailes loin vers les nuages. Des rires s'échappèrent de l'assistance, mais la jeune femme ne pouvait détacher son regard du grand-père. Son visage était totalement différent de celui du garçon. Sa peau ressemblait à un vieux parchemin, comme si elle avait été le témoin de nombreuses histoires, toutes plus incroyables les unes que les autres. De fines stries s'échappaient du coin de ses yeux, de la commissure de ses lèvres. Autant de chemins, Aglaé en était convaincue, qui menaient à des souvenirs différents. Alors qu'elle le contemplait avec insistance, elle vit sa bouche s'étirer doucement de chaque côté. Ce qui eut pour effet — elle ne put s'empêcher de souffler d'admiration — de faire doucement remonter les joues du grand-père jusqu'à ses yeux, qui devinrent alors si petits qu'elle ne pouvait dire s'ils étaient ouverts ou non... jusqu'à ce qu'elle y distingue une lumière, une lueur. Quelque chose qui se fraya un chemin droit vers son cœur pour le faire exploser tout en douceur et répandre dans son corps une sensation incroyablement agréable. Comme après chaque première gorgée de chocolat chaud.

Alors, elle comprit : pour la première fois de sa vie, Aglaé voyait un sourire.

— Mademoiselle, tout va bien ?

Ce n'est que parce qu'elle vit les lèvres du vieux monsieur bouger qu'elle comprit qu'il s'agissait de sa voix. D'habitude, Aglaé ne faisait qu'entendre, tout était tenu par les masques, tenu à distance par les conventions.

— Je... oui, merci, bafouilla-t-elle difficilement.

À nouveau, le vieil homme sourit. Il tenait debout en s'appuyant sur une canne qui semblait aussi âgée que lui. Avec tendresse, il tapota la tête du petit garçon qui devait sans doute être son petit-fils. Ce dernier se précipita joyeusement vers Aglaé, sous les yeux d'une assistance qui, calmement, observait la scène avec attention.

C'était la toute première fois qu'Aglaé voyait des sans-masques. Elle se sentait mal à l'aise, et en même temps incroyablement sereine. Mais, se demanda-t-elle, était-elle la première femme masquée qu'ils croisaient ? Leur avait-on volé leur identité ? C'était donc eux, les pauvres, les dangereux, dont ses parents n'avaient cessé de lui parler depuis sa tendre enfance ?

— Je m'appelle Nino, et lui c'est mon papy Owen. Et toi ?

Trop occupée à se perdre dans une tornade de questions, Aglaé ne l'avait pas vu arriver. Ses grands yeux dévoraient la moitié de son visage rebondi. Ses joues étaient rosies et ses yeux brillaient avec émotion et curiosité. La jeune femme n'avait jamais vu ça.

— Aglaé.

Elle regrettait la froideur de sa voix, mais le petit Nino ne sembla pas s'en formaliser puisqu'il fit un demi-tour sur lui-même avant d'agiter la main dans les airs en hurlant :

— ELLE S'APPELLE AGLAÉ, MESDAMES ET MESSIEURS ! A-GLA-É !

De nouveaux sourires, des airs intrigués. Aglaé baillait du regard cette foule qu'elle ne connaissait pas et qu'elle ne comprenait pas, et qui très vite, s'éparpilla, pour ne la laisser qu'en présence de Nino et de son grand-père. Ce dernier s'approcha d'elle doucement.

— D'où venez-vous ? demanda-t-il d'une voix calme.

— C'est une masquée, papy ! Une vraie de vraie ! Tu m'avais dit que ça existait, mais je ne te croyais pas trop trop, parce que...

— Nino.

Le garçon plaqua ses deux mains contre sa bouche en écarquillant les yeux. Le rose de ses joues vira au rouge pivoine. Il en était tout tacheté. Ainsi donc, il rougissait ?

— Ce n'est rien, répondit Aglaé en regardant Nino. Je viens... de la ville ?

Le ton interrogatif qu'elle employa la surprit elle-même. Owen se gratta le menton d'un air pensif.

— Oh, je comprends ! Je sais ce qui se dit sur nous, là-bas. Les maladies, la folie, la pauvreté...

En même temps qu'il énumérait, Nino comptait sur ses doigts.

— Je me demande comment vous avez réussi à passer les barrages qui vous protègent de nous, poursuivit-il, mais en tout cas sachez qu'il n'y a ici aucun voleur d'identité. Simplement des gens libres. Libres d'être eux-mêmes. De rire, de pleurer, de sourire, de faire la tête. Libres de vivre comme ils l'entendent.

— Des barrages ? releva Aglaé.

— Oui, c'est ce que racontent vos histoires urbaines ! N'en avez-vous jamais entendu parler ? Afin de pré-

venir toute invasion des infâmes sans-masques, la ville serait protégée par des remparts, quelque chose comme ça.

— Mais je n'ai rien vu de tel en arrivant ici !

— Parce que c'est faux, mademoiselle. Simplement, les vôtres ont tellement peur de nous qu'ils ne s'aventurent jamais au-delà de ce qu'ils connaissent. Ils sont leurs propres barrages.

Aglaé fixait Owen avec intensité. Elle vit Maurice apparaître sur l'épaule du vieil homme, comme pour lui indiquer qu'elle pouvait lui faire confiance les yeux fermés.

— Pourquoi t'as un masque ? demanda Nino en haussant si haut les sourcils qu'ils vinrent se perdre dans l'épi qu'il avait sur le sommet du front.

— Pour...

Mais Aglaé ne sut que répondre. Pourquoi portait-elle un masque ? Elle ne le savait plus tout à fait. Toutes ses certitudes s'étaient brisées, envolées. Elles avaient disparu. En même temps que sa vie d'avant.

— Il se fait tard, intervint Owen. Aglaé, si vous le souhaitez, nous avons une chambre de libre, nous pouvons vous accueillir pour la nuit.

Ne sachant comment exprimer toute sa reconnaissance, la jeune femme accepta faiblement et suivit le grand-père et son petit-fils. Contrairement à ce à quoi elle s'attendait, ils ne vivaient pas dans ces bidonvilles qu'elle avait vus dans les livres d'histoires, mais dans une jolie maison aux murs bleutés. Elle s'endormit presque immédiatement, sans même avoir dîné.

Puis le soleil se leva. Le lendemain, le surlendemain, et les jours qui suivirent. À mesure que le temps passait, Aglaé se sentait chez elle. Owen et Nino étaient adorables avec elle et, très vite, les autres sans-masques s'habituaient à sa présence, comme si elle était l'une des leurs. La jeune femme était fascinée par leurs traits, leurs nez, leurs yeux, leurs regards. Jamais elle n'aurait pu se douter qu'il en existait tant, de toutes sortes ! De même, elle ne pouvait s'empêcher de tendre l'oreille. Elle entendait des rires, des cris, des pleurs, des chuchotements... comme si chacun se laissait la liberté de faire ce qu'il voulait. Elle apprit à déchiffrer la colère, la tristesse, mais aussi la joie, la peur, la bonne humeur, l'euphorie.

Aglaé n'en revenait pas. La vie des sans-masques était si belle. Si riche. Si intense.

Elle finit par s'installer chez Owen et Nino. Cela vint naturellement. Owen la considérait comme

sa petite-fille, et elle sentait son affection pour eux grandir jour après jour. Sa méfiance s'était volatilisée en quelques semaines.

Pourtant, les choses n'avaient pas été simples. Surtout quand Aglaé avait dû se résoudre à ne plus porter ses lentilles. Sèches, elles lui abîmaient beaucoup trop les yeux. Et si les autres femmes sans-masques avaient gentiment accepté de lui prêter de quoi se vêtir, personne ne pouvait lui proposer de nouvelles lentilles. Ici, personne n'en portait.

Elle était assise sur son lit, paniquée à l'idée de sortir ainsi. Et si quelqu'un lui volait son identité, grâce à ses yeux ?

— Tu sais, les voleurs d'identité, ça n'existe pas. Pas ici, en tout cas. Tu peux être tranquille, lui avait confié Nino.

Étonnamment, Aglaé l'avait cru.

— Tu savais que tu as les yeux verts ? avait-il ajouté.

Face au haussement d'épaules d'Aglaé, Nino avait sauté du lit et quitté la chambre quelques minutes. Il était revenu avec, dans les mains, un minuscule objet.

— Regarde ! avait-il dit en le lui tendant.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Oh, tu ne connais pas ? C'est un miroir. Tu le mets devant toi et tu te vois ! Tu n'avais pas ça chez toi ?

Un miroir ? Tremblotante, Aglaé l'avait pris entre ses doigts. Conseillée par Nino, elle l'avait levé à hauteur de ses yeux. Elle avait alors découvert... son reflet ? Son masque, le même qu'elle avait à l'enterrement de Maurice, qu'elle n'avait pas quitté. Mais aussi, ses yeux.

Ils étaient bien dessinés, doux, et d'un vert qu'elle n'avait jamais vu. Un vert à la fois puissant et profond, plein de lumière et constellé d'éclats de miel.

— Tu vois ? avait demandé Nino avec insistance.

En guise de réponse, Aglaé avait posé le miroir sur le lit et serré le garçon dans ses bras.

Depuis, la jeune femme s'était habituée à la vie sans lentilles. Elle adorait plonger son regard — le vrai, le pur, le simple — dans ceux de tous. Elle aimait battre des paupières, rendre ses clins d'œil à Nino. Elle s'enivrait de cette liberté si simple, et qui pourtant lui avait échappé si longtemps.

Ce soir-là, ils étaient assis, au beau milieu d'un pré, comme à leur habitude. Nino dévorait une crème

glacée.

— Comment tu fais pour manger ? lui demanda-t-il, intrigué.

— J'attends d'être seule dans ma chambre, le soir, et je soulève mon masque. Ça ne dure que quelques minutes.

Le garçon ouvrit des yeux si ronds que cela dut lui faire mal à la tête.

— Enlève-le.

— Pardon ?

— Ton masque. Enlève-le.

Une sueur froide parcourut le dos d'Aglaé. Cela faisait des semaines qu'elle vivait ici. Elle avait pu constater de ses propres yeux que personne, chez les sans-masques, n'était dangereux. Personne ne voulait du mal à qui que ce soit. Pourtant, enlever son masque... non, elle n'avait pas réussi. À vrai dire, elle ne l'avait pas envisagé une seule fois.

Parce que cela aurait signifié plein de choses. Tourner une page définitive sur sa vie d'avant. Affronter le regard des autres. Oser ressentir. Ne plus avoir à se cacher. Être elle-même, être libre. Mais devoir avancer, dévoiler ses faiblesses, ses forces. Ne plus avoir tant de secrets.

Le voulait-elle vraiment ?

— Tu seras plus heureuse sans ton masque, chuchota Nino.

Dans le ciel, le soleil veillait sur eux. Il avait le même regard que Maurice.

Aglaé sentit poindre en elle un sentiment nouveau. Un feu ardent, une envie puissante. La liberté l'attendait, elle lui tendait les mains. Alors, la jeune femme leva lentement les bras. Avec dextérité, elle dénoua lentement les lanières de soie. Elle retint son masque, au dernier moment, du bout des doigts. Puis, après avoir inspiré, après être allée puiser le courage tout au fond de son être, elle l'enleva.

Les yeux de Nino parcoururent son visage. Il paraissait émerveillé.

Mais, contrairement à ce qu'elle avait d'abord pensé, ce ne fut pas l'opinion de Nino qui compta pour elle. Non, la jeune femme n'en avait que faire de savoir ce que le garçon, ou qui que ce soit, pensait de ses traits. Elle était enivrée par une valse de sensations toutes plus incroyables les unes que les autres.

La caresse de ses cheveux contre son front.

L'odeur de l'herbe qu'elle pouvait respirer à pleins
poumons.

Les rayons du soleil contre sa peau.

Et la brise sur sa joue.

Quel honneur de pouvoir à nouveau figurer dans un numéro de l'IndéPanda, aux côtés de tant d'auteurs, de personnalités, d'univers et de plumes talentueux! Mais aussi de pouvoir me faufiler jusqu'à des lecteurs inconnus, curieux, et avides de découvrir de nouveaux mondes. Moi qui me plonge dans des dystopies où la science-fiction règne en maître dans mes romans, j'aime pouvoir revenir à mes premières amours : les nouvelles. Et si celle-ci a su, d'une façon ou d'une autre, vous toucher, alors c'est avec grand plaisir que je vous invite à pousser les portes de mon tout nouveau projet : Rien qu'une histoire. Je vous explique ?

Rien qu'une histoire, c'est un projet tout nouveau auquel je tente de donner vie sur Instagram. L'idée? Proposer un recueil de nouvelles en ligne, dont chacune se dévoile... par la fin! Libre au lecteur de les découvrir passage après passage, ou d'attendre que chaque nouvelle soit complètement dévoilée pour s'y plonger. Je m'attèle quoi qu'il en soit à les écrire moi-même de Z à A, pour tenter de vous surprendre autant que je me surprends. J'en dévoile chaque jour un nouveau passage, pour ne pas vous laisser dans l'inconnu trop longtemps.



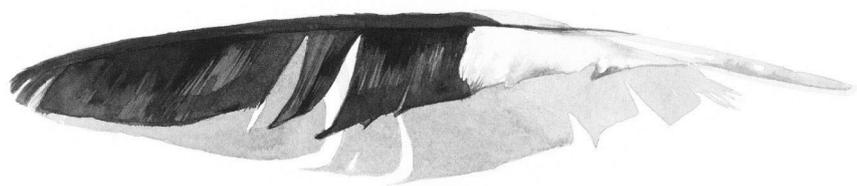
Lien :

<https://www.instagram.com/rienquunehistoire/>

Lien vers ma page Facebook :

<https://www.facebook.com/solennehernandez/>

SOLENNNE HERNANDEZ



ZIA ODET

1918, LA DERNIERE LETTRE

entendre, relayés par les sifflets.

— Soldats, à l'assaut !

Comme soulevés par ces paroles, des dizaines d'hommes aux uniformes bleus raidis par la boue, crasseux jusqu'aux ongles, sortirent de la tranchée. La vague humaine envahit le sol où aucun brin d'herbe ne poussait plus, pataugea dans la terre gorgée de giboulées, et alla emplir les trous d'obus pour se cacher aux yeux de l'ennemi, tapi à une centaine de mètres.

— Allez, les gars !

Sautant comme des moutons, alourdis par l'uniforme, le fusil et le matériel, les hommes avançaient dans la seule direction possible, plein nord. Peu à peu, les bruits des mitrailleuses se firent plus proches, les tirs d'obus plus précis et le danger plus menaçant. Quand des ordres aboyés en allemand leur parvinrent, ils ralentirent leur progression. Un écran de fumée leur masquait les positions de l'ennemi.

Soudain, un sifflement déchira l'air sur la droite. Guidé par ses réflexes, Jean se jeta au sol. L'obus explosa, projetant des mètrescubes de gravats et d'éclats métalliques dans un rayon de plusieurs mètres. Sifflements, chocs, hurlements. Jean se retrouva enseveli sous une lourde couche de terre. Son casque avait été heurté de plein fouet par un objet lourd. Étourdi, il mit quelques secondes à reprendre ses esprits. Tout était noir, comme dans une tombe. Les tripes broyées par la peur, il creusa frénétiquement pour libérer ses voies respiratoires, s'exhuma avec difficulté et rampa jusqu'à un cratère. Calme, Jean, calme. L'inspection de son corps lui prouva qu'il était indemne : il avait juste une grosse bosse à l'arrière du crâne. Désorienté, épuisé, il percevait le galop frénétique de son cœur. Après de longues minutes, le rythme de sa respiration finit par s'apaiser.

Ce n'était pas son premier assaut, bien sûr. Mais c'était peut-être l'assaut de trop, la veille du retour à l'arrière. Ils n'auraient pas pu attendre un jour de plus, ces cons ?

Et puis le désespoir, rôdant comme la mort, l'aperçut. L'ombre se faufila sans bruit et enveloppa Jean tout entier. Des hommes passaient près de lui, couraient, attaquaient, se battaient, tombaient, hurlaient, saignaient, mouraient. Et lui ne bougeait plus. Il laissait le désespoir prendre possession de son être et sceller son destin.

*

« **C**hère Valentine,
Je te remercie pour le colis qui est arrivé la semaine dernière. Ces bonnes provisions ont amélioré nos maigres repas de bouillon et pain rassis. Un peu de douceur n'est pas de refus pour supporter la vie ici. Le retrait est prévu pour demain. J'ai hâte de poster ce courrier. Il est question de retour au pays pour l'été, mais nous nous méfions des rumeurs qui ne sont souvent que des chimères. Respirer l'air du village et donner la main pour la moisson, cela me serait d'un grand réconfort. »

Une sonnerie stridente retentit. Jean plia la feuille, la glissa dans une enveloppe bleue et s'empressa de ranger lettre et crayon de bois dans la poche intérieure de sa vareuse.

— L'assaut est imminent. Préparez vos armes !

Comme pour confirmer cette information, un premier coup de feu se fit entendre, suivi d'autres tirs sporadiques.

— Eh ben, mon Jeannot, on dirait bien que ta fiancée va devoir attendre, lui lança son voisin, un soldat de petite taille, qui tira une dernière bouffée avant de jeter son mégot.

— Mais non, Marius. On leur met la raclée, on retourne à l'arrière et je finis ma lettre, assura-t-il en attrapant son fusil.

Voilà trois ans et demi qu'on était enlisé dans la guerre. Eux avaient été enrôlés en mars 1916. Deux hivers dans le froid et la vermine. Ils n'en supporteraient pas un de plus. Tous les hommes espéraient une résolution du conflit avant l'automne.

Jean tremblait en fixant le mur de terre devant ses yeux, dernier rempart avant l'inconnu. La mort l'attendait peut-être juste là, à quelques mètres, et il n'avait d'autre choix que de se précipiter dans ses bras. En bon soldat, il connaissait son devoir : obéir aux ordres. Sa volonté lui commandait parfois de fuir, de sortir de ce marasme. Désertre, un mot qu'on ne prononçait qu'à voix basse. Le vieux Gautier l'avait fait. Rattrapé en quarante-huit heures, il avait été fusillé devant tout son bataillon. Pour l'exemple.

Entre les déflagrations, les cris des gradés se firent

Les femmes quittaient une à une le lavoir en poussant de lourdes brouettes où elles avaient entassé les draps propres. Deux jeunes filles d'une vingtaine d'années, agenouillées sur leurs planches, se penchèrent vers l'eau stagnante et en sortirent des étoffes blanches dégoulinantes. Elles avaient le visage crispé par l'effort. La sueur perlait sur leurs fronts.

Quand elles eurent fini de battre le dernier drap, elles prirent le temps de masser leurs reins endoloris.

— Tu as des nouvelles d'Auguste ?

— Non, tu penses bien que je t'en aurais parlé. Il est toujours à l'hôpital et n'écrit plus.

— Tu as réfléchi, pour la visite ?

— Tu sais bien que ce n'est pas possible, Valentine. Le train, ça coûte trop cher. Il va falloir attendre qu'ils le laissent sortir, quand son état de santé le permettra.

— Comme je te plains, Berthe, de ne pouvoir aller le serrer dans tes bras.

Prenant conscience de sa bévue, Valentine rougit jusqu'aux oreilles et baissa la tête. Elle préféra ne rien ajouter. Bredouiller des excuses n'aurait fait que raviver la plaie. Berthe s'était levée et ramassait son battoir.

— Allez, on va étendre tout ça ?

*

Allongé au fond d'un vaste cratère, les mains sur les oreilles, Jean tremblait de tous ses membres. Ses muscles tétanisés ne lui répondaient plus. En gémissant, il se recroquevilla du mieux qu'il put. Faites que ça s'arrête ! Maman, viens me chercher.

Une pluie de terre l'arrosait à chaque explosion proche. Soudain, il perçut un mouvement en surface, tout en haut, sur la droite. Deux hommes se tenaient face à face. Un bleu et un vert, baïonnette au canon. Engagés dans une lutte qui n'aurait d'autre issue que la mort du plus faible.

Voyant le soldat français reculer sous les assauts de son adversaire, Jean sortit de sa torpeur. Il saisit son couteau. Il allait se lever en hurlant pour se donner du courage, quand un corps tomba et roula dans le trou, à moins de deux mètres de lui. Couché sur le dos, l'Allemand ne bougeait plus mais respirait en-

core. Aiguillonné par le danger, Jean se précipita sur lui, le chevaucha et lui immobilisa les bras avec ses genoux. Il leva sa lame, prêt à frapper.

— Allez, vas-y, mon gars, fais ta prière.

L'ennemi lui fit signe : il voulait lui parler. Jean approcha son oreille, en veillant à ne pas relâcher son emprise.

— Du, Französe, Monster. Aller au diable... Hölle.

C'était la voix de la haine. Jean blêmit. Décochant au fritz un regard vengeur, il abaissa son arme et lui assena le coup fatal, en pleine poitrine. Les yeux bleu acier ne cillèrent pas quand le vert-de-gris expulsa son dernier souffle dans un flot de sang. Sur les lèvres fines apparut un rictus moqueur.

Jean recula, foudroyé. Cet homme est mort. Et c'est moi qui l'ai tué.

Cet acte sans retour le libéra de ses chaînes. Il bondit sur ses pieds pour repartir à l'assaut. Il faut les massacrer, ces chiens d'Allemands. Poussé par une force inconnue, il se mit à courir pour retrouver ses camarades. Si ces boches n'avaient pas cherché à envahir la France, on n'en serait pas là. Il faut les tuer, tous. Qu'on en finisse, enfin.

De fosses en buttes de terre, tapi comme un fauve en chasse, Jean progressait vers les lignes ennemies. Il n'entendait plus le concert de mitraille qui se jouait autour de lui. Il oubliait les hommes, la boue, la poussière, la chaleur, l'odeur du sang et de la poudre. Il était galvanisé par cette scène d'Apocalypse. C'était la fin, il le sentait. La fin du monde, la fin de la guerre, la fin de sa vie. Plus rien n'importait que d'avancer, mécaniquement, sauvagement, vers l'objectif, làdevant.

*

— Alors, comment va-t-il ?

— Il est fatigué, il souffre encore de ses blessures. Mais ça va. Viens, il va être heureux de te revoir.

Berthe entraîna son amie vers la ferme de ses beaux-parents. C'est là qu'Auguste était retourné vivre, en attendant le mariage. Il était rentré depuis deux jours. Arrivé comme ça dans la cour, déposé par une voiture militaire ornée de la croix rouge.

La jeune femme raconta les retrouvailles, le premier repas en famille, les silences, la gêne d'être à nouveau tous ensemble quand d'autres n'avaient pas eu la chance de survivre ou se battaient encore.

Ils avaient pensé à Jean. Pas de nouvelles depuis plus d'un mois, c'était anormal. L'inquiétude rôdait et menaçait d'abolir tout espoir.

— Entre, Valentine... Auguste, tu as de la visite. Regarde.

Assis derrière la grande table en chêne pour lire le journal, l'homme tourna la tête et dévisagea la jeune femme qui pénétrait dans la pièce sombre au plafond bas.

— Bonjour, Valentine.

Le timbre n'avait pas changé, mais la voix était plus dure, rocailleuse. Une fois habituée à la pénombre, Valentine s'approcha timidement. Elle ne savait comment réagir. Devait-elle lui faire la bise comme avant ? Cet inconnu était bien différent du jeune Auguste qui avait quitté le village deux ans plus tôt.

Elle détailla son visage : de grandes cicatrices roses et boursouflées lui barraient la joue et descendaient jusqu'au col de sa chemise. Il avait vieilli de dix ans. Ses yeux noisette étaient tristes, injectés, soulignés de cernes bruns qu'elle n'avait jamais vus.

Auguste se leva pour l'accueillir. Elle ne put réprimer un mouvement de recul quand son corps mutilé se dressa devant elle.

— Je ne peux pas te serrer dans mes bras, ma pauvre Valentine, mais le cœur y est.

Cette manche vide, cette peau lézardée, ce regard éteint... Valentine porta ses mains jointes à sa bouche et ferma les yeux. Le visage de Jean lui apparut.

— Excuse-moi Auguste, c'est trop dur, parvint-elle à prononcer dans un sanglot en quittant la pièce.

Berthe la rejoignit dans la cour et la serra contre elle.

— Pleure, ma belle. Tu es courageuse mais je sais bien que tu t'inquiètes. Jean reviendra lui aussi, va.

— J'espère, Berthe, j'espère. Mais dans quel état ?

— C'est pas ça qui compte. Quelques cicatrices, un bras en moins ou des béquilles ne changent pas un homme, tu sais. On en a vu des amochés : Eugène, Ernest... c'est la guerre. Mieux vaut un homme éclopé ou manchot que pas d'homme du tout, tu crois pas ?

Valentine acquiesça doucement, à travers ses larmes.

*

Dans le parc de l'hôpital militaire, Marguerite marchait d'un pas régulier. Elle respirait profondément en écoutant le chant des oiseaux. Elle aurait aimé oublier. Oublier les soins, les pansements, la salle d'opération. Pendant quelques instants. Mais son esprit y revenait sans cesse.

Douze soldats venaient d'arriver de la Marne. Elle avait fait le diagnostic d'entrée avec le médecin-chef avant de désinfecter les blessures. L'objectif était toujours le même : juguler les infections pour éviter la gangrène. Les opérations auraient lieu dans l'après-midi afin d'extraire les balles ou fragments d'obus des membres déchirés par la mitraille. En attendant, les hommes étaient sédatisés pour diminuer la douleur.

Chaque nouveau convoi marquait le début d'une période d'activité intense qui durait deux ou trois jours. Ensuite, le calme revenait pendant quelques heures, jusqu'au prochain bal des ambulances. Aux affrontements de plus en plus violents, il fallait ajouter la fatigue. Les hommes, épuisés par de longs mois de combats, présentaient des plaies suppurantes et des traumatismes graves. Sans parler de ceux qui avaient les poumons, les yeux ou la peau brûlés par les gaz.

C'était avec les mourants qu'elle se sentait la plus utile. Au début, elle avait été démunie face aux prières et aux lamentations de ces hommes. Certains déliraient. D'autres réclamaient la présence d'une mère, d'une sœur ou d'une épouse. Les familles se déplaçaient rarement. Alors Marguerite était là. Présence féminine rassurante, l'infirmière tenait la main des soldats en attendant l'arrivée du prêtre pour l'extrême-onction.

*

Le clairon sonna.

— Retirez-vous ! Arrière ! Arrière !

— Masque à gaz !

Jean enfila son masque et commença à se replier. Il reculait à quatre pattes en gardant l'œil rivé vers la tranchée ennemie. Il fallait ramper dans la boue, enjamber les cadavres, ignorer les morceaux de chair ou les membres arrachés qui jonchaient le sol. La vue brouillée par le masque, il n'était pas rare d'être désorienté lors de cette phase de repli. Les hommes

devenaient des animaux étranges, sortes de fourmiliers qui se déplaçaient difficilement, engoncés dans leurs uniformes couverts de terre. La gorge sèche, ils priaient pour que le filtre de leur drôle de museau fonctionne correctement et leur évite la morsure des gaz.

Une mitraille arrosa la zone où se trouvait Jean. Sans réfléchir, il fit volte-face et se mit à courir, offrant son dos aux tirs ennemis.

Après quelques zigzags dérisoires, il chuta, se releva indemne, bondit, se tordit la cheville et, déséquilibré, atterrit dans une crevasse. Là, il se retrouva nez à nez avec un autre bleuet. L'homme râlait en se tenant le ventre. Il concentrait ses ultimes forces dans ses mains, pour contenir ses tripes qui se déversaient par une plaie béante. Il regarda Jean avec des yeux brillants.

— Du... oi..., articula-t-il avec peine.

Jean se pencha pour recueillir ses dernières paroles.

— Tue... moi..., répéta le soldat.

Jean sortit son couteau, le planta sans hésiter dans la poitrine de l'homme et l'entendit pousser son dernier soupir. De ses mains moites, il ferma les paupières du soldat français et se signa. Tu ne tueras point... Je suis un monstre. Sur le sol, un objet métallique brillait. Il l'empocha et repartit.

Les tirs de mortier s'intensifièrent. Une vague de boue l'arrosa. Les barbelés étaient là, juste devant lui. Jean allait les atteindre quand un sifflement déchira l'air et lui vrilla les tympans. L'obus explosa à sa gauche, projetant son corps dans les airs comme un fétu de paille.

*

Valentine s'approcha du tonneau pour boire. Elle saisit la louche et se rassasia d'une goulée d'eau fraîche. Elle s'apprêtait à rejoindre les autres villageois quand elle vit l'homme sur le chemin au bout du champ. Le temps suspendit son vol et elle n'entendit pas le bruit sec de la louche heurtant la terre battue. La silhouette attendait, immobile, semblable à un fantôme sorti du néant.

Berthe arriva en courant :

— Tu viens ? On a besoin de toi pour botteler.

Valentine était pétrifiée. Il fallut quelques secondes à Berthe pour comprendre ce qui se passait. Elle ava-

la sa salive, cherchant des mots de réconfort.

— Ce n'est peut-être pas pour toi qu'il est là. Viens, on va lui demander.

Elle saisit son amie par le bras et l'entraîna. Les pas de Valentine étaient saccadés. Le visage pâle, elle avançait avec peine, comme une condamnée qui monte au gibet.

— Bonjour, Valentine, tu vas bien ?

Le facteur lui tendit une enveloppe. Hantée par un mauvais pressentiment, la jeune femme la saisit d'un geste hésitant. C'était une enveloppe bleue ordinaire, identique à celles qu'elle avait déjà reçues, où Jean avait inscrit son adresse de sa belle écriture régulière.

— Tu lui as fait peur, Isidore. Elle craignait le pire, avoua Berthe.

Valentine constata que le courrier était froissé et constellé de taches brunes, comme s'il avait traîné dans la boue. Un goût âcre lui envahit la bouche. Elle déglutit bruyamment et s'éloigna en titubant.

Elle voulait être seule pour lire les mots de son fiancé.

*

Dans le grand dortoir du troisième étage, des hommes allongés se reposaient, d'autres écrivaient, lisaient ou étaient regroupés pour jouer aux cartes. Il fallait bien tuer le temps. Certaines couchettes étaient entourées de paravents, d'où s'échappaient cris et gémissements. Marguerite s'approcha du lit numéro soixante-six, qui était ainsi isolé. Laisant son chariot à proximité, elle se faufila pour entrer dans l'espace clos et s'adressa au soldat allongé là.

— Bonjour, comment allez-vous, ce matin ?

L'homme tourna avec difficulté sa tête enturbanée, la regarda de ses yeux fiévreux et gémit faiblement.

Opéré en urgence dès son arrivée la semaine dernière, il avait rapidement été transféré ici, dans ce service si particulier. Marguerite s'était prise d'affection pour lui quand elle avait découvert son prénom : il s'appelait Jean, comme son jeune frère, mobilisé en 14, dont elle n'avait plus de nouvelles.

Marguerite venait le voir chaque jour. Sa blessure s'était refermée mais son état général restait préoccupant. Il avait beaucoup souffert des conditions de vie

dans les tranchées. La fièvre qui le terrassait depuis près de trois jours maintenant laissait peu d'espoir. Marguerite priait pour lui : il allait avoir vingt-deux ans en juillet, c'était bien jeune pour mourir.

Elle allait s'éloigner, quand Jean se mit à crier :

— Laisse-moi, démon. Tu me... sors... m'auras pas... NON ! Elle viendra... ombre... le boche... monstre... monstre...

Marguerite se précipita vers son chariot et prépara une seringue. Une autre infirmière accourut pour l'aider. Il fallait être deux pour réaliser l'injection. La colère qui s'emparait de Jean pendant ces crises lui donnait la force d'un lion.

*

Assise dans l'herbe au bord du champ, Valentine déplia le fragile feuillet qui semblait prêt à tomber en poussière. Les mots de son fiancé étaient là, tracés au crayon, en partie effacés. Elle déchiffra avec peine la date, 17 avril 1918, et commença à lire.

« Chère Valentine,

Je te re... cie pour le colis qui est arrivé la... nière. Ces bonnes... visions ont amélioré nos maigres repas de bou... et... ra... Un peu de ...ceur n'est pas de refus pour... la vie ici. L... est prévu pour demain. J'ai... ce courrier... retour au pays pour l'été, mais nous nous méfions des... qui... des... mères. Respirer l'air du ...lage et donner la main pour la moisson... me serait d'un grand réconfort. »

En bas de la page, un pavé noir de mots tracés à l'encre se détachait.

« Madame,

Nous avons trouvé cette lettre sur un soldat blessé, qui reçoit des soins à l'hôpital de S., Haute-Marne. Pouvez-vous l'y rejoindre dès que vous lirez ces lignes ? Vos frais de voyage seront indemnisés par l'administration militaire sur présentation de tickets et factures acquittées.

Le médecin-chef,

... »

Valentine ne put déchiffrer le nom griffonné dans la signature.

Son intuition se confirmait : Jean était blessé. Que lui était-il arrivé ? Sa vie était-elle en danger ? Elle voulait le revoir, le toucher, l'embrasser.

Sans prévenir quiconque, elle se précipita chez ses parents, s'empara d'un sac en toile, y glissa quelques vêtements propres et son nécessaire de toilette. Puis elle souleva la pierre de l'âtre et ouvrit la cassette en fer blanc qui contenait toutes leurs économies. J'espère que cela sera suffisant pour arriver au bout de ce long voyage.

Essoufflée, elle traversa la rue en direction de la forge. Le maire accepterait-il de l'emmener jusqu'à la ville dans son automobile ? Elle devait rejoindre la gare au plus vite. Tendue vers son objectif, Valentine oublia toutes ses appréhensions : elle n'avait jamais pris le train, ce cheval à vapeur qui l'impressionnait tant quand elle le voyait passer au loin dans la campagne.

*

— Patientez ici, mademoiselle, on va venir vous chercher.

La jeune femme n'osa pas s'asseoir sur les chaises en velours rouge alignées le long du couloir. Après avoir traversé le parc, elle s'était arrêtée de longues minutes sur le perron, impressionnée par cette grande bâtisse en pierre. C'était la première fois qu'elle pénétrait dans un hôpital.

— Bonjour, vous êtes mademoiselle Valentine Blondel ?

— Oui... madame.

— Vous pouvez m'appeler Marguerite. Je suis infirmière et je m'occupe des soldats du troisième étage.

— Le troisième étage ?

— C'est là que se trouve l'homme que vous venez voir.

— Jean Marcellin ?

— Suivez-moi.

L'infirmière s'éloigna et Valentine lui emboîta le pas. Au long couloir succédèrent de larges escaliers en pierre, où elles croisèrent des soldats blessés : bandages à la tête, masques de cuir, bras en écharpe... Marguerite lui expliqua que les invalides étaient au rez-de-chaussée, car ils ne pouvaient descendre les escaliers avec leurs béquilles. Cela voulait-il dire que Jean avait encore ses jambes ?

Arrivées sur le palier du troisième étage, les deux femmes firent une pause et respirèrent leur souffle.

Une grande porte en bois gris leur faisait face, derrière laquelle on entendait un brouhaha feutré.

— Nous allons avancer jusqu'au lit du soldat. Il dort, car nous lui avons donné des calmants. Vous ne pourrez pas lui parler. Il faut juste que vous me confirmiez que vous le reconnaissez.

— Que voulez-vous dire ? s'inquiéta Valentine.

Marguerite ne répondit pas.

Elles entrèrent dans la vaste salle emplies de trois longues rangées de lits. Valentine remarqua les cloisons de toile blanche et supposa que les hommes ainsi cachés étaient mourants. Elle suivit Marguerite jusqu'au dernier paravent, au fond à gauche.

— C'est ici. Je dois vous prévenir : nous lui avons rasé la tête.

Le cœur battant, Valentine hésitait, les doigts crispés sur son sac de voyage. Qu'allait-elle découvrir derrière le mur qui lui faisait face ? Pourquoi Jean était-il ainsi isolé ? Était-il blessé ? Défiguré ? Poussée par la curiosité, elle avança.

Il était là, allongé sur le lit. Il dormait. Oui, c'était bien lui ! Jean, mon amour. Je te retrouve, enfin.

La jeune femme eut envie de l'embrasser, mais ce n'était pas possible en présence de l'infirmière. Elle laissa juste échapper un long soupir de soulagement. Ses épaules se relâchèrent.

— Ce soldat est bien votre fiancé ?

— Oui, Jean Marcellin. Pourquoi me posez-vous cette question ?

— Asseyez-vous sur le lit, mademoiselle.

Le ton était doux mais assuré. Valentine obéit et l'infirmière reprit avec compassion :

— Ce que je vais vous dire n'est pas facile à entendre. Il va falloir être forte, mademoiselle.

— Je ne comprends pas. Jean est là, il va bien. Qu'allez-vous m'annoncer ? A-t-il... des blessures ? Un membre en moins ?

— Non, ce n'est pas cela. Votre fiancé a eu beaucoup de chance. Il a survécu aux combats et surmonté la fièvre. Il est maintenant hors de danger.

La poitrine oppressée, le souffle court, Valentine attendait la suite. Sur sa langue était revenu le goût âcre du malheur.

Pour se rassurer, elle observa Jean. Il n'avait pas beaucoup changé. Ses traits étaient un peu plus mar-

qués, son visage amaigri par les privations. Mais il n'y avait là rien d'alarmant.

Soudain, elle remarqua un gros pansement sur l'oreiller. Marguerite poursuivit :

— Sa seule blessure est une plaie assez profonde à l'arrière du crâne. Il a été opéré et la cicatrisation est satisfaisante. Mais...

À cet instant, l'homme s'agita et battit faiblement des paupières.

— ... il a perdu la mémoire. Nous ne savons pas encore si cette amnésie est définitive.

Valentine enfouit sa tête dans ses mains. Malgré toutes les précautions prises par Marguerite, la nouvelle tombait comme un couperet. Elle comprenait enfin pourquoi elle était là : pour identifier cet homme qui avait oublié son nom. Tu t'appelles Jean, mon amour. Jean Marcellin.

Des sanglots incontrôlables lui soulevaient le cœur, mélange de peine et de soulagement, de douleur et de reconnaissance. Son intuition féminine ne l'avait pas trompée. Jean ne reviendrait pas indemne.

Marguerite lui prit la main. À ce simple contact, un voile noir s'évola et la tristesse laissa place à l'espoir. Jean était là. Il était vivant. La guerre était finie pour lui. Bientôt, ils seraient réunis au village.

— Mon ange ?

Valentine sursauta en entendant cette voix familière. Les yeux d'émeraude de son fiancé posaient sur elle un regard vide. Lui parlait-il ? Rêvait-il ? Il ne l'avait jamais appelée ainsi.

En séchant ses larmes, elle lui répondit d'une voix hésitante :

— Oui, je suis là.

— Venez, mademoiselle, laissons-le se reposer.

Le blessé ferma les paupières et sombra à nouveau dans l'inconscience.

*

Assise sur un banc dans le parc, Valentine posa la boîte en carton sur ses genoux. Elle avait une heure devant elle, avant d'être reçue par le médecin-chef. Marguerite lui avait remis les affaires personnelles de Jean :

— La tranchée où vivait son bataillon a été enseve-

lie. Voici donc uniquement ce qu'il avait sur lui lorsqu'il a été touché. Il a conservé votre dernière lettre.

Valentine souleva le couvercle. Elle saisit un mouchoir à carreaux qu'elle porta à son nez. L'odeur de Jean y était encore présente et elle en aspira les effluves familiers. La gorge serrée par l'émotion, elle caressa ensuite une petite statuette de cheval en bois irrégulièrement poli. Jean avait évoqué dans une de ses lettres ces activités manuelles qui occupaient les soldats : sculpture, gravure, modelage... Il avait toujours aimé les chevaux et se destinait à devenir maréchal-ferrant.

La jeune femme laissa le film de ses souvenirs se dérouler. Leur dernier été, leurs fiançailles. Avait-il vraiment tout oublié ? Elle tenta d'imaginer ce que serait sa vie sans mémoire, sans identité. Un gouffre sans horizon.

Chassant ses idées noires, elle s'étonna de trouver ensuite un étui à tabac en métal. Tiens, Jean s'est mis à fumer, comme Auguste. Quand elle l'ouvrit, un petit carré de papier s'en échappa et atterrit à ses pieds. Posant l'étui sur le banc, elle ramassa le feuillet et le déplia. L'écriture lui était inconnue.

Mon Jeannot,

Je pense bien à toi, chaton. J'ai hâte que tu reviennes pour me blottir à nouveau contre toi. Tes caresses et tes mots doux me manquent. Écris-moi encore et encore.

Ton Ange qui t'aime.

Valentine se figea.

Elle relut la lettre. Les mots se bousculaient dans sa tête, perdaient leur sens, devenaient limpides, puis s'embrouillaient à nouveau. En une valse incessante. Elle s'adossa au dossier du banc et laissa le vertige se calmer.

C'est alors que lui revinrent en mémoire les rumeurs qui circulaient sur les bordels à l'arrière : on faisait venir des prostituées près du front pour divertir les soldats. Non, Jean n'aurait jamais fait ça. Elle inventa un autre scénario, visualisa une grande femme brune endeuillée que Jean aurait consolée. Tes caresses et tes mots doux... Elle frissonna en imaginant la scène.

La voix de Jean résonnait dans ses oreilles : « Mon ange »...

Qui était cette femme ? Les gestes gauches, les mains tremblantes, Valentine chercha un indice dans la boîte mais n'y trouva qu'un crayon et des insignes militaires. Avisant l'étui posé sur le banc, elle l'attrapa

vivement et le retourna. Au dos, des initiales étaient finement gravées dans l'acier : J.M.

*

Le docteur Arnaud n'avait pas de temps à perdre avec les familles. Il les informait de la situation du soldat, leur indiquait quand il rentrerait chez lui et concluait l'entretien. Répondre aux questions des mères éplorées ou consoler les fiancées désespérées ne faisait pas partie de son travail. Il laissait cela aux infirmières.

— Mademoiselle, le soldat Jean Marcellin a été amené ici le 19 avril au soir. Il avait une plaie profonde au niveau du lobe occipital qui a nécessité une intervention chirurgicale. La blessure est en bonne voie de cicatrisation. Le patient ne présente aucun signe d'infection, la fièvre est tombée, son état est stable. En revanche...

Assise au bord du siège, Valentine tenait son sac sur ses genoux, bouclier illusoire contre les assauts verbaux de cet homme autoritaire.

— En revanche, le soldat Jean Marcellin souffre d'une amnésie qui a de fortes probabilités de devenir définitive. Il n'a aucun souvenir antérieur au jour du dernier assaut. Traumatisé, il revit sans cesse les mêmes scènes. Ce trouble psychique grave, qualifié d'obusite, ne peut actuellement être soigné et risque de compromettre tout retour à une vie civile ordinaire.

Devant l'air hagard de la jeune femme, le médecin précisa :

— Pour dire les choses clairement, le patient ne pourra jamais exercer d'activité professionnelle. Ne vous inquiétez pas, il touchera une pension qui vous permettra de subvenir à vos besoins. Si nous parvenons à contrôler le traumatisme, il pourra rentrer chez lui dans quelques semaines. Nous vous indiquerons alors le traitement à prendre pour réduire la fréquence et l'intensité des crises de démence. Dans le cas contraire, il sera interné à l'asile.

L'homme se leva, paume ouverte, et indiqua la sortie.

— Au revoir, mademoiselle. Et remerciez le Ciel, car c'est un vrai miracle que ce soldat ait survécu.

*

Au village, la moisson fut bonne cet été-là. Comme Auguste, d'autres hommes revinrent de la guerre choqués, blessés, mutilés. Certains chuchotaient qu'ils auraient préféré mourir au champ d'honneur.

En août, Valentine reçut une lettre de Marguerite. Le traitement avait réussi à calmer les crises. Les cauchemars étaient moins fréquents. Mais la mémoire de Jean n'était pas revenue. Plus le temps passait, et plus l'espoir s'amenuisait.

Depuis sa visite à l'hôpital, Valentine appréhendait le retour de son fiancé. Comment vivre avec un homme qui ne la reconnaissait pas? L'aimait-il encore? L'avait-il trompée avec une autre? S'il retrouvait ses souvenirs un jour, la quitterait-il pour rejoindre sa maîtresse? Elle rougissait à ces pensées impures. En confession, elle se mordait les lèvres pour ne pas dévoiler ce secret qui la rongait. Jamais elle n'en parlerait. À personne, même pas à Berthe.

Pour tous les gens du village, Jean était un héros. Après la guerre, ils se marieraient et elle s'occuperait de lui. Avec amour, confiance et dévotion.

*

Le maire de la ville de D. sonna à la porte d'une modeste maison de la rue basse. Angèle lui ouvrit. Elle s'effondra en apprenant le décès de son mari, le soldat Jean Montigny, le 17 avril 1918. Le courrier précisait : « Le soldat Montigny est mort en héros lors d'un combat avec l'ennemi, d'un coup de poignard en plein cœur. Aucun objet personnel n'a été retrouvé sur le corps. »

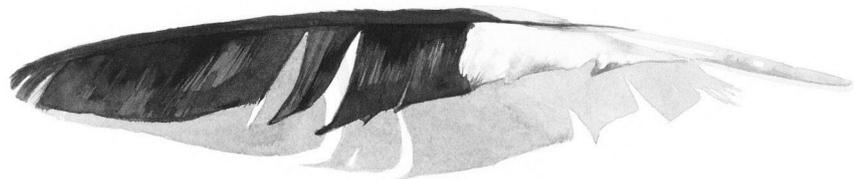
La dernière lettre d'Angèle resterait à jamais sans réponse.

Mémoire brisée et destin rompu
Ils furent des millions de poilus.
La guerre, combats, héros et médailles,
Lézarde les femmes, nie leur bataille.
Elles soignaient, consolait, envoyaient

Mots doux, espoir de retour au village
Et je voulais ici leur rendre hommage
Retrouver joies et peines oubliées.
C'est un bonheur d'entrer chez les pandas
Indépendants, libres et créatifs.
Si vous les aimez, lecteurs, partagez.

Zia de A à Z : <http://ziaaz.eklablog.com>

ZIA ZIA ODET





LE CEN DE LEGENDE MODERNE

Céline SAINT-CHARLE

Une légende moderne, largement véhiculée par les films et les bouquins, veut que chaque flic connaisse une affaire qui lui englué l'âme, jusqu'à l'obsession. Quand je rencontre des gens, qu'ils apprennent que je suis à la crim, c'est généralement la deuxième ou troisième question qu'ils me posent. « Et toi, Maxime, quelle affaire te hante ? ». C'est pénible. Je me suis d'ailleurs empressé d'épouser la seule fille à ne pas me l'avoir demandé.

En réalité, cette vision romantique du flic sombre, pétri de l'importance de sa mission, hanté par les victimes, ne repose sur rien. Nous allons bosser, nous râtons contre la hiérarchie, nous profitons de nos congés, nous oublions la journée de taf sitôt à la maison. Comme tout un chacun. Du moins, c'est ainsi que j'ai longtemps envisagé les choses. À ma connaissance, mes collègues en faisaient autant. C'est un métier difficile, certes, mais aucune affaire ne prenait le pas sur les autres.

Jusqu'à Maria. Meu-rilla, comme le prononce son mari, avec cet accent charmant des Anglais qui fait craquer les filles, et que je ne supporte plus.

Dix-sept ans. Depuis dix-sept ans, je ne parviens pas à gommer de ma mémoire son visage grotesquement déformé par la strangulation, bleu, les yeux exorbités, la langue à demi sortie. Les hématomes bien visibles sur la peau fine et ridée de son cou hâlé, le sang sous ses ongles témoignant de ses tentatives désespérées d'échapper à son sort, l'expression de pur chagrin à jamais gravée sur ses traits.

Je n'aurais même pas dû bosser ce jour-là, un collègue voulait accompagner sa femme à l'échographie du deuxième trimestre. Excité comme une puce à l'idée de connaître le sexe du bébé, et de fêter ça avec un petit dîner en amoureux. Je ne pouvais pas lui refuser ce service. Ça arrive tout le temps, on s'arrange entre collègues. Mais bon, on ne peut pas refaire l'histoire.

Surtout qu'au départ, l'affaire semblait simplissime : un macchabée, le coupable sur place, quantité de preuves physiques, des témoins. On embarque le suspect, une déposition, on le défère, et hop ! emballé.

Les faits ? Un couple de retraités anglais, en va-

cances dans la capitale, passe la soirée dans sa chambre au premier étage d'un hôtel chic, après une journée bien remplie à arpenter le bitume parisien. Ils se font monter un repas léger, madame plonge ses petons harassés dans une bassine d'eau tiède, monsieur fume la pipe sur le petit balcon. À un moment donné, vers vingt-et-une heures, quelque chose dérape. L'aimable sexagénaire saisit son épouse à la gorge et commence à serrer. Elle hurle, se débat, il refuse de lâcher.

Elle est minuscule, un mètre cinquante-cinq pour cinquante kilos, il pèse le double. Il devrait parvenir à ses fins sans mal, mais c'est sans compter sur l'acharnement incroyable de madame, qui met près de vingt minutes à mourir. Vingt minutes pendant lesquelles elle traîne son colosse de mari à travers toute la pièce, renversant la table, les lampes, cognant dans les murs.

Les voisins de chambre, alertés par les cris et les chocs dans les cloisons, tambourinent en vain sur la porte, tentent de l'enfoncer. C'est l'hystérie dans le couloir. Les hurlements ont cédé la place à des gémissements qui hérissent les terminaisons nerveuses des témoins. Enfin, un employé de l'hôtel arrive avec un passe. Il ouvre et entre, à pas précautionneux, un parapluie dérisoire brandi très haut, prêt à frapper. Les sirènes de police résonnent en contrebas, l'éclat des gyrophares illumine la scène. Brian, le mari, est affalé contre la porte-fenêtre, la tête dans les mains, inoffensif. Le premier agent en uniforme s'engouffre dans la chambre.

Trop tard. Maria est morte.

Lorsque j'arrivai sur place, le suspect était menotté, un médecin venait de constater le décès de la pauvre femme. Les couloirs grouillaient de monde : témoins, uniformes, curieux, directeur de l'hôtel. Un beau foutoir. Heureusement, les bleus avaient eu la présence d'esprit de laisser des plantons aux deux issues. Des fois qu'un témoin se soit mis en tête de prendre la clef des champs pour ne pas avoir à déposer. C'est fréquent.

En général, les citoyens se divisent en deux catégories. Ceux désireux de venir en aide à la police, même s'ils n'ont rien vu rien entendu. Et ceux qui n'ont pas envie de se cogner les emmerdements, et tentent tout pour s'éclipser en douce. Notre gros problème, à nous les flics, c'est que trop souvent ce sont ceux de la deuxième catégorie qui ont les choses les plus intéressantes à raconter.

Est-ce en raison du caractère sordide et brutal du

meurtre ? Ou d'avoir été aux premières loges, impuissants ? Personne ne chercha à se défilier. Les témoins se mirent tous à notre disposition. Je signifiai à Brian le début de sa garde à vue, et fis signe aux bleus de l'emmener. Je les suivis dans mon véhicule. Il avait déjà déclaré avoir tué sa femme à l'agent qui l'avait interpellé, j'étais certain qu'obtenir des aveux complets serait simple. Je le fis installer dans une salle d'interrogatoire. Il venait de refuser les services d'un interprète. À juste titre. Il s'avéra par la suite qu'il maîtrisait parfaitement le français.

Après les formalités d'usage, et après avoir vérifié que le matériel fonctionnait (caméra et micro), j'attaquai mes questions. Brian Ward était alors âgé de soixante-six ans, cadre retraité d'une florissante entreprise d'import-export. Il parlait couramment quatre langues, était amoureux de la France, où il passait la plupart de ses congés depuis quatre décennies, toujours accompagné de sa femme. Après trois semaines de farniente sur la côte landaise, ils finissaient leur périple par quelques jours de tourisme culturel à Paris, avant de regagner le Dorset, où une fête de famille les attendait pour célébrer leurs quarante ans de mariage.

Maria Ward, soixante-deux ans, était une épouse à l'ancienne mode : elle n'avait jamais travaillé, la grande passion de sa vie était son foyer et sa famille (« une mère exemplaire et une ménagère accomplie » insista Brian à plusieurs reprises, « je n'ai jamais rien eu à lui reprocher »). Un couple banal, sans histoires, comme on en croise à tous les coins de rue. Exception faite, bien sûr, de la dépouille de Maria, posée dans un tiroir de la morgue en attendant la profanation ultime de l'autopsie.

Elle n'existait que pour le bonheur de ses trois enfants et huit petits-enfants, comme le confirmait la photo soigneusement rangée dans son portefeuille : Maria, un sourire éblouissant sur les lèvres, entourée de tout son petit monde lors d'un repas de famille. Elle respirait la sérénité et la joie de vivre. Le contraste avec la face déformée par la terreur aperçue à l'hôtel n'en était que plus douloureux.

Je finis par poser la question qui me précipita dans dix-sept années de cauchemar.

— Pourquoi, Monsieur Ward ? Pourquoi avez-vous tué votre épouse ?

Il me dévisagea, ouvrit la bouche pour parler. Mais ses lèvres ne laissèrent rien échapper. Il rentra les épaules, son regard se perdit dans le vague, il se ferma en lui-même.

J'insistai.

— Elle a dit quelque chose qui vous a déplu ? Vous vous êtes disputés ?

Silence.

Je lui tendis une perche, pour l'amadouer.

— Les femmes peuvent être horriblement irritantes, pas vrai ? Toujours à réclamer ceci ou cela. Rien d'étonnant à ce qu'un homme normalement constitué finisse par craquer. C'est humain.

Ward ricana.

— Vous croyez vraiment que vous allez m'avoir avec votre numéro de flic gentil et compréhensif ?

Une lueur indéchiffrable s'alluma dans ses yeux. Il sourit, un sourire proche du rictus d'une hyène. Je frissonnai. Je sentais qu'il venait de prendre une décision.

— Vous voulez savoir pourquoi ? All right. J'ai tué Maria (Meu-rilla), parce qu'elle était là. D'ordinaire, j'en tue des jeunes, des belles. Mais, cette année, Maria était sans cesse sur mon dos, je n'ai pas pu procéder comme à mon habitude. Je ne sais pas pourquoi, peut-être l'excitation de notre quarantième anniversaire. La pression est montée, montée, montée, et je n'ai plus pu résister. Il fallait que je tue. Croyez-moi, j'en suis le premier désolé. J'aime Maria profondément, et je ne vais pas avoir assez du reste de ma vie pour la regretter.

J'entendis distinctement le cri de stupeur de mes deux collègues qui assistaient à l'interrogatoire de l'autre côté de la pièce, par écran interposé. Une excitation soudaine accéléra mon rythme cardiaque. Je n'en suis pas fier, mais l'idée d'être celui qui mettrait fin aux agissements d'un probable tueur en série n'était pas pour me déplaire. J'imaginai déjà la folie médiatique, le bond qu'allait faire ma carrière. Mais pour l'heure, je devais avancer prudemment pour ne pas tout foirer. J'affectai un détachement que j'étais très loin de ressentir.

— Vous prétendez avoir déjà tué des femmes ?

— Oh oui ! Des tas.

— Combien ?

— Ça, c'est à vous de le trouver...

Ses yeux me narguaient avec impudence.

— Il va falloir m'aider un peu.

— Vous paraissez de bonne volonté, je vous donne un indice. J'ai laissé derrière moi plus de trente ca-

davres, mais moins de cinquante.

Je sursautai, j'en avais le tournis.

— Et où les avez-vous laissés, tous ces cadavres ?

— Je ne vais pas mâcher le travail, non plus ! Sachez juste qu'un chien ne chie pas où il dort. Je ne voulais pas bouleverser Maria (Meu-rilla). Elle est — était — tellement sensible et impressionnable, *poor-bird*. Des disparitions inexplicables près de chez nous l'auraient trop perturbée. J'ai donc agi ailleurs. Et c'est tout ce que vous avez besoin de savoir. Cet entretien est terminé.

Ward tint parole, il ne décrocha plus jamais un mot sur l'affaire après ça. Il se soumit docilement à tous les tests, de manière à établir qu'il était sain d'esprit et parfaitement conscient de ses actes. Il témoigna à son procès, plein de bonne volonté, répondant d'une voix calme à toutes les questions concernant cette soirée fatidique. Mais il opposa un mutisme déterminé à tout le reste.

Cette affaire me dépassait, une équipe spéciale fut constituée. Nous n'avions pas grand-chose à nous mettre sous la dent. Rapidement, nous décidâmes que les activités criminelles de Brian s'étaient tenues pendant ses vacances. Son emploi du temps professionnel n'avait comporté que de très rares déplacements, trop rares pour convenir aux pulsions meurtrières d'un psychopathe, selon l'analyse des pys en tous genres. Nous épluchâmes donc quarante ans de vacances, avec l'aide de nos confrères britanniques, qui mirent à notre disposition tous les papiers, albums photo, souvenirs qu'ils purent trouver au domicile du couple.

Un schéma émergea vite : congés courts en Angleterre (Noël, printemps), congés longs d'été en France. Cent-vingt scènes de crime potentielles, et encore, en s'en tenant au principe que Brian s'était contenté d'une seule victime par période de vacances. Un cauchemar logistique. Il fallut installer une cellule de liaison entre les deux pays, avec des déplacements fréquents dans un sens et dans l'autre. Un gouffre financier par la même occasion. Au début, les allers-retours se faisaient en avion, et je dormais dans des hôtels agréables. Au fil du temps, je dus me satisfaire de l'Eurostar et de Bed and Breakfast miteux dans des quartiers mal famés. La pression hiérarchique s'intensifia peu à peu, à mesure que le budget alloué à l'enquête diminuait. À la fin, mon homologue britannique me recevait chez lui, et je lui rendais la pareille.

L'enquête n'avancait pas, malgré la documentation

abondante dont nous disposions. Maria avait soigneusement gardé la trace de tous les congés de la famille dans des albums sous forme de scrapbooks dégoulinants de félicité domestique. Il fallait examiner chaque lieu de villégiature des Ward, et renifler des pistes souvent vieilles de plusieurs décennies. Nous retournâmes des jardins, fouillâmes de multiples bois et bosquets, fîmes explorer d'innombrables lacs et étangs. Des ossements furent déterrés dans les environs de certaines locations de vacances, trouvant parfois une identité, parfois non. La facture s'alourdit de mois en mois, atteignant plusieurs centaines de milliers d'euros. Et je ne parle même pas du nombre effarant de squelettes de chats, chiens, ânes, chevaux...

Et toujours Brian gardait le silence. Il refusa de reconnaître les photos que nous lui présentions, celles de jeunes femmes dont nous exhumions les restes. Il refusa de donner des noms, des dates, des lieux. Deux ans s'écoulèrent, il était toujours en détention préventive, et nous n'avions rien de plus solide à lui imputer que Maria. C'était à en devenir dingue. Sur quarante-sept squelettes dénichés, trente-huit étaient féminins, tous morts de mort violente. Trente-deux furent identifiées. Il était tentant de tout attribuer à l'Anglais, ce que nous nous évertuâmes farouchement de faire, en vain.

Pas l'ombre d'une preuve pour relier Ward à ces pauvres filles assassinées. Le procureur décida un beau jour d'arrêter les frais, et de se contenter de ce qu'il avait. « Vous comprenez, statistiquement, si on fouille suffisamment longtemps des zones suffisamment nombreuses, c'est forcé de tomber sur des cadavres. » Je protestai vigoureusement, il fallait élargir le périmètre de recherche, toujours plus loin. En vain.

Commença alors une bataille acharnée entre la justice française et la justice britannique. Sur les trente-huit victimes, vingt-six avaient été trouvées sur le sol anglais. Les rosbifs voulaient Brian, sous le prétexte mathématiquement logique qu'il avait hypothétiquement plus tué dans son pays qu'en France. « C'est vrai, leur rétorqua la France, mais le seul meurtre prouvé est celui de sa femme. Commis sur le sol français, aveux reçus par la police française. Donc, procès français ».

Finalement, il fut décidé que Ward serait jugé et condamné en France, mais purgerait sa peine en Angleterre (aux frais d'un autre contribuable que le contribuable français, pour le plus grand bonheur

des huiles).

Les deux ans d'enquête avaient déjà laissé des traces sur moi : insomnies, cauchemars où je tentais vainement de secourir Maria, où elle m'implorait de retirer les mains puissantes de Brian de son cou. J'avais perdu quinze kilos, je fumais deux paquets par jour, et je négligeais mon apparence. Les deux semaines de procès me coûtèrent mon mariage. Lucie, ma femme ne supporta pas de me voir m'écrouler en larmes à la fin de chaque journée, me saouler au mauvais vin rouge avant de m'endormir tout habillé sur le canapé. Le jour du verdict, elle me flanqua à la porte, les lèvres serrées sur une détermination triste. Je m'en fichais.

Brian avait pris perpète pour le meurtre. J'aurais dû être content, mais j'entendais Maria pleurer dans mon crâne, je l'entendais se lamenter sur le sort de toutes ces pauvres filles à qui justice ne serait jamais rendue. Comment aurais-je pu réagir aux sacs de voyage entassés par ma femme sur le palier alors que les sanglots déchirants de Maria ne me quittaient pas ?

Je sombrai dans une profonde dépression, le divisionnaire me mit en longue maladie d'office. Installé dans un meublé miteux, je laissai les jours couler, le nez vers le ciel, en marmonnant des pardons à Maria. Un jour d'été, on frappa à la porte. Je m'arrachai péniblement à ma contemplation du nuage en forme de fémur que je suivais dans son périple paresseux, et ouvris. John Goode, l'enquêteur anglais, se tenait sur le seuil, accompagné d'une femme d'une quarantaine d'années. Je ne l'avais jamais rencontrée, mais je la reconnus aussitôt, grâce aux photos.

Sans un mot, elle m'écarta et pénétra dans mon studio avec autorité. Elle regarda autour d'elle, et je vis l'appartement avec ses yeux. Le canapé-lit aux ressorts défoncés. La table en formica blanc, avec sa multitude de brûlures de cigarettes. Les vêtements crasseux entassés dans un coin. La vaisselle sale en équilibre précaire sur le bord du minuscule évier. L'odeur... J'eus honte, et ma gorge se serra. Elle fit un tour sur elle-même, et découvrit le poster qui mangeait tout le mur à droite de la porte.

J'avais commandé un tirage de la photo du portefeuille de Maria, un mètre dix sur quatre-vingts centimètres. C'était la première chose que je voyais en ouvrant les yeux le matin, et la dernière en les fermant le soir. C'était ma croix et ma béquille, le miracle qui me maintenait debout et la malédiction qui m'enfonçait. Les dents brillantes de Maria, dévoilées

par l'amour qui la faisait sourire, étaient le phare qui me guidait dans l'obscurité. Les regards tendres de ses enfants sur elle, le sel versé sur mes blessures. La joie manifeste de ses petits-enfants m'arrachait l'espoir d'un jour, moi aussi, avoir une famille.

J'aurais dû me débarrasser du poster. J'aurais dû le faire encore plus grand. J'étais ballotté par cette ambivalence, perdu dans un labyrinthe à la recherche d'une vérité que je ne trouverais jamais.

La femme me prit dans ses bras. Elle me sera fort, très fort, au point presque de me couper la respiration. L'étreinte dura, dura, dura, à croire que jamais elle ne me lâcherait, que nous allions rester ainsi jusqu'à la fin du monde. Elle chuchotait à mon oreille, une litanie douce.

— *Thankyou Maxime, thankyou Maxime, thankyou Maxime...*

Elle ne me relâcha que lorsqu'elle sentit que j'avais enfin trouvé la sortie, que j'étais enfin capable de me redresser. Cette femme, Jane, la fille aînée de Maria, avait vu sa vie s'effondrer, du jour au lendemain. Elle devait faire au moins autant de songes destructeurs que moi. Et pourtant, indubitablement alertée par John, elle avait fait l'effort de venir jusqu'à moi, et de m'offrir les plus précieux des cadeaux : son pardon pour mon échec et sa compassion.

Comme englué dans un brouillard épais, je lui caressai la joue. Elle s'en alla sans qu'un autre mot soit prononcé. J'allai remercier John, maladroitement, mais il ne m'en laissa pas le temps. Il me serra la main avec vigueur, me dit « *you're welcome, mate* » et sortit de ma vie.

J'ai quitté la police après ça. L'administration m'a financé une reconversion. Je suis pépiniériste. En bonne Anglaise, Maria était fan de jardinage. Je passe mes journées à parler aux plantes. Maria ne m'abandonne pas, elle est l'ombre bienveillante dans un coin de mon champ de vision, le courant d'air qui traverse ma cuisine, la voix qui chuchote dans un ruisseau, le rayon de soleil qui chatouille la joue de Lucie. Elle est la force qui maintient mon équilibre mental.

Oui, Lucie m'a repris, nous avons deux filles. Lucie ne sait pas que le fantôme de Maria est mon plus fidèle compagnon. Je ne lui ai pas dit, je ne suis pas certain qu'elle comprendrait. Maria ne me dérange pas. Elle ne pleure plus, elle n'est plus triste. N'est-ce pas là l'essentiel ?

Avant-hier, j'aurais juré que tout était bien qui finissait bien, que mon existence était sur ses rails et n'en

bougerait plus. Mais John a téléphoné. Il est toujours flic, lui, il a résisté. Sa voix était empreinte d'une lassitude terrible. John m'a demandé un service, et je n'ai pas pu refuser.

Ward est revenu dans ma vie, comme ça, brutalement. Il est très vieux, quatre-vingt-trois ans. Il est malade. En fait, il va crever sous peu, m'a dit John avec satisfaction. L'administration pénitentiaire l'a sorti de prison avec répugnance. Il est à l'hôpital, sous haute surveillance, menotté à son lit. Il reste soupçonné d'être un tueur en série, personne ne prend de risques.

Il me réclame. Brian veut me parler. Je n'ai pas pu refuser, forcément. C'est peut-être la dernière chance de savoir la vérité entière et nue. Voilà pourquoi je me retrouve dans l'Eurostar, direction Londres. John m'accueille à Saint-Pancras, il me donne une accolade virile, puis nous prenons sa voiture jusqu'à l'hôpital. Il a mal vieilli, il est usé, irritable.

Une fois sur place, mes mains sont moites, une migraine lancinante pulse sous mon crâne, et j'ai l'impression que je ne vais pas tarder à vider mes intestins dans mon caleçon. Je me précipite dans les premières toilettes venues et laisse s'écouler une diarrhée acide et bouillante. Je me sens à peine soulagé, et la tête me tourne un peu lorsque j'entre dans la chambre de Ward.

Il est très maigre désormais, fragile. Les os de ses poignets heurtent les menottes à chacun de ses mouvements, la peau est rouge, abîmée par le frottement. Des fils sortent de son nez, de ses bras, reliés à des perfusions et des machines qui ronronnent tranquillement. De temps à autre, un bip discret confirme qu'il est bien vivant. Une impulsion folle me vient d'entourer mes doigts sur sa gorge. Mais il m'aperçoit et se met à glousser, et le désir de le tuer passe. Ma curiosité a pris le pas.

— Vous êtes venu, c'est bien.

Il a la voix parcheminée, comme s'il parlait à travers un épais nuage de poussière. Je réalise que je n'ai pas demandé de quoi il souffrait. Un cancer lent, j'espère, lent et atrocement douloureux. Sur le côté du lit, une poche émerge, elle se remplit d'une urine trouble et sombre sous mes yeux.

— Vous n'avez pas envie de savoir ? De connaître la vérité ? Sur Maria (Meu-rilla) ? s'enquiert-il.

Je siffle entre mes dents.

— Je t'interdis de prononcer son prénom, sac à merde.

J'en suis le premier étonné. Mais Brian paraît comprendre, lui. Il hoche la tête et me dévisage avec quelque chose que je pourrais presque interpréter comme une sorte de commisération.

— Je n'en ai plus pour très longtemps, les médecins le disent. J'imagine que c'est une bonne nouvelle pour vous.

Son français est plus hésitant qu'autrefois, rouillé. Je pense « Ah, connard ! Forcément, on a moins d'occasions de pratiquer, enfermé entre quatre murs ! »

Je ne réponds rien.

Ward me fait signe d'approcher, j'obéis avec répulsion.

— Ce que je vais vous révéler, c'est pour vos oreilles seulement. Cela dépend de vous ce que vous en ferez. Vous pouvez décider de parler ou vous taire pour toujours et à jamais.

Je ressens une satisfaction perverse en constatant que son discours est émaillé d'anglicismes. Il est décati, et a perdu toute superbe. Je le hais de toutes mes forces.

Maria passe une main réconfortante sur mon front.

— En réalité, je n'ai tué personne, à part ma femme. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Nous étions là, tranquilles. J'avais fini mon dîner, pas elle. Ma femme a toujours été une *loudchewer*, je ne sais pas le mot français. Elle faisait du bruit en mâchant. Beaucoup de bruit, trop. Je ne l'ai plus supporté. Je l'ai étranglée. Ces bruits de mastication, à chaque repas, toutes ces années. Quelque chose a craqué en moi.

Je reste bouche bée. Est-ce qu'il invente ? Je balbutie :

— Mais... mais... on ne tue pas quelqu'un pour ça !

— Je sais, me rétorque-t-il d'un ton désolé. Comment pouvais-je avouer une chose pareille ? Vous imaginez le ridicule ? Le fardeau pour mes enfants, de penser qu'ils avaient perdu leur *mummy* parce qu'elle croquait les croûtons de sa salade trop bruyamment ? Au moins, en créant de toutes pièces cette histoire de serial killer, leur peine restait immense, mais respectable. Personne ne risquait de se moquer sur internet ou dans les tabloïds. Je leur ai volé leur mère, mais je leur ai gardé leur honneur et leur décence. Je leur ai fourni un deuil digne de ce nom.

Épuisé par ce long discours, Ward se met à respirer par saccades, les paupières fermées. Les machines s'affolent, des bruits stridents s'en échappent, et des

gens en blouses blanches et bleues surgissent dans la chambre. Hébéété, je me laisse renvoyer dans le couloir où m'attend un John anxieux.

— Alors ? demande-t-il.

— Alors, rien. Il n'a plus toute sa tête, je crois.

Je hausse les épaules pour accentuer mes paroles. Ma décision est prise. De toute évidence, je ne peux rien dire, à personne. Je cherche Maria, son approbation. Elle saura m'indiquer si je fais le bon choix.

J'attends, je guette. Rien. Maria n'est plus là. Je ne ressens plus qu'un grand vide au lieu de sa présence rassurante, permanente.

Un toubib sort de la chambre. Il annonce la mort de Brian à John.

Tout ça n'a servi à rien. Rien n'est résolu, rien n'est différent. Et pourtant tout a changé. Les femmes assassinées ne trouveront pas le repos. Leur faux meurtrier n'est plus, les vrais courent toujours. Et moi, j'ai perdu Maria. L'univers a un sens de l'humour complètement tordu. J'entends le bruit de la circulation dans la rue, le moteur d'un bus qui peine aux changements de vitesse. Un instant, j'envisage de sortir et de me jeter sous ses roues, qu'on en finisse.

Mon téléphone m'indique l'arrivée d'un texto. C'est Lucie.

J'espère que tu tiens le coup, et que tu ne laisses pas ce vieux croûton t'atteindre. Je t'aime.

Des croûtons, Maria est morte à cause d'une absurde poignée de croûtons.

Je regarde Maria qui me sourit en fond d'écran, il faudra que je le change, que je mette mes mêmes à la place. Je range le téléphone. L'impulsion est partie avec les bus. Je ne mourrai pas aujourd'hui.

Je retourne dans la chambre. L'agitation s'est calmée, il ne reste plus qu'une infirmière qui débranche les machines, avec une compétence discrète. J'attends qu'elle se tourne et je m'approche du lit. Je crache à la gueule de Brian, un bon gros mollard épais, que j'ai gardé en moi pendant dix-sept ans.

John me regarde, ahuri. Puis il s'esclaffe, s'approche, gratte sa gorge avec application et joint un glaviot spectaculaire au mien. Nous nous tordons de rire, accrochés l'un à l'autre, sous le regard désapprobateur de l'infirmière. Nous rigolons dans le couloir, nous rigolons dans l'ascenseur, nous rigolons dans la rue, nous rigolons devant la voiture. Un long éclat libérateur qui fait se retourner les passants. Je remarque

enfin la même détresse que la mienne dans les yeux de John. Nous rions parce que nous sommes soulagés : nous sommes tous les deux passés si près de la catastrophe, mais nous nous en sommes sortis.

— On va se bourrer la gueule ? propose John.

— Et comment !

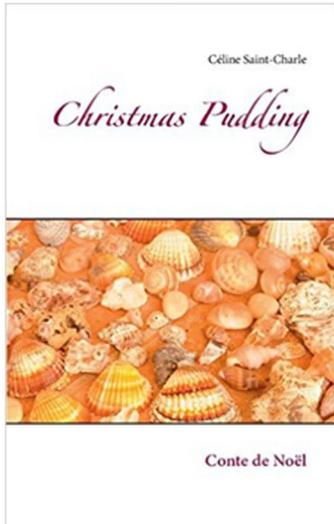
Peut-être que, après un nombre suffisant de pintes, je murmurerai les croûtons à John. Peut-être.

Je suis ravie de figurer de nouveau au sommaire de l'Indé Panda. La surprise de la sélection a été d'autant plus complète que j'avais complètement oublié que j'avais participé ! Mon étourderie est légendaire, heureusement que les Pandas ont plus de tête que moi. Numéro après numéro, le magazine prouve son sérieux et trouve un lectorat toujours plus nombreux.

Long live the Panda !

Avec « Légende moderne », j'ai voulu livrer un « anti-polar », j'espère que la nouvelle vous a plu. Mes trois sélections portaient sur des histoires assez sombres et tordues, j'écris aussi parfois des choses plus légères.

Je vous propose de découvrir « Christmas Pudding », un conte de Noël plusieurs fois primé, qui vous emmène à la découverte de Devlin, un petit Anglais pas tout à fait comme les autres. C'est une nouvelle qui me tient particulièrement à cœur, j'ai pris un grand plaisir à l'écrire.



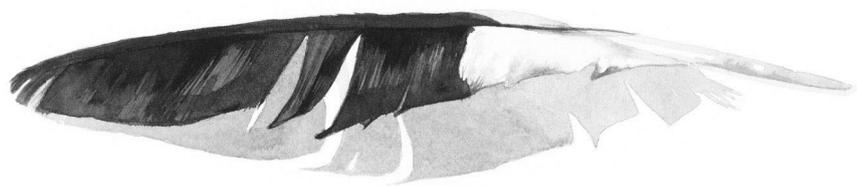
Un joli conte de Noël plein d'espoir, qui ne vous laissera pas indifférent. Les portraits croisés de quatre personnages, dans une banlieue triste de Londres, un 24 décembre. Venez à la rencontre de Devlin, Mary, Harry et Trevor.

Terriblement réaliste, porteuse d'humanité et de rêve, une histoire illustrant parfaitement la légendaire magie de Noël.

<https://celinesaintcharle.wordpress.com/librairie-boutique/>

<https://www.facebook.com/celinesaintcharle.auteur/>

Céline SAINT-CHARLE





ISABELLE PIRAUX

UNE DRÔLE DE FAIM

RO

Marcel, mon aîné ; ces lettres en majuscules mal formées celles de mon petit dernier, Jacques. Le tracé de Jeanne est plus léger, il effleure à peine le support de sa plume. Je ferme les yeux et je m'enivre de son parfum sur l'enveloppe : l'image de ma Jeanne si sensible et délicate me revient. Elle a ajouté une photo ! Elle ne pouvait pas me faire plus plaisir. Je souris. J'ai la gorge serrée, je voudrais les tenir dans mes bras, ils me manquent tant ! Je fourre ce précieux trésor dans ma poche et je regagne mon baraquement. Je ne suis qu'une de ces ombres évanescences qui glissent devant moi dans la brume matinale et dont on ne voit plus que deux lettres tonitruantes peintes dans le dos : KG₁. Léger, c'est à peine si je laisse l'empreinte de mes pas tandis que je rejoins ma paillasse, la plus haute juste sous les toits : froide l'hiver, torride l'été et mal protégée, c'est pourtant la meilleure place. De ce poste d'observation idéal je préviens tous les événements fâcheux ; c'est un choix d'expérience. À cette hauteur, je suis préservé des souillures : aucun matériel ne retient les humeurs puantes des étages supérieurs, juste de simples lattes. Tout filtre et s'insinue : crachats, dégueulis, pisse, chiasse quand l'un s'oublie ; même les couvertures suintent et dégringolent sur les lits du dessous. Ma couchette, c'est mon refuge, ma dignité. Allongé, je ne sens plus le vent qui s'engouffre dans les interstices, ni l'humidité qui traverse la paroi et mordille les linteaux de bois. Je les vois tous les trois, leur absence laisse un vide abyssal dans mon cœur. J'ai le sentiment d'avoir déserté mon foyer, de les avoir abandonnés. Les yeux rivés sur le cliché sépia, je dévisage mes deux marmots : Jacques, le cadet, n'avait que deux ans quand les Allemands m'ont pris ; comme il a grandi ! Marcel, lui, était déjà grand et fluet ; il me ressemble de plus en plus. Mon Dieu, la maigreur de Jeanne et ce regard si tourmenté ! Presque quatre années d'absence prolongée dont trois saupoudrées de quelques mots entre la France et l'Allemagne, puis plus rien. Jeanne peut tout imaginer : évadé, vivant ou mort ? Moi, je m'accroche à nos souvenirs de bonheur, nos virées, nos baisers, nos enfants... Tantôt ces pensées me consolent, tantôt elles me désolent. Sans nouvelles, moi aussi j'aurais eu de quoi cogiter : Jeanne infidèle, amnésique ou arrêtée. Mais je n'ai pensé à rien de tout cela, je sais qu'elle m'attend sagement et qu'elle tremble à l'idée de ne pas me retrouver. Alors je n'ai songé depuis le début qu'à sauver ma misérable carcasse et à revenir parmi les miens. Je me bats au quotidien pour cela, une lutte harassante qui ébrèche ma part d'humanité.

1 Prisonnier de guerre — Traduction de *Kriegsgefänger*

« **P**aris, le 16 novembre 1943
Cher Papa, nous espérons que tu vas bien. Maman dit qu'elle ne sait pas dans quel camp tu es prisonnier, c'est pour ça que nous n'avons plus de courriers depuis six mois. La Croix-Rouge doit trouver ta nouvelle adresse pour te remettre cette lettre. Nous te préparons un colis pour bientôt. Jacques a fêté ses 6 ans et moi j'ai fait ma rentrée au lycée ! Je pense très souvent à toi.

Je t'embrasse,

Marcel

BISOUS PAPA.

JACQUES

Je t'aime, donne-nous rapidement de tes nouvelles, je suis très inquiète.

Ta petite femme chérie,

Jeanne »

Hohenstein, le 15 février 1944 - 8 h 00 Distribution du courrier

— Georges Laville.

J'entends mon nom, enfin des nouvelles ! Je me précipite récupérer ma lettre : depuis mon transfert en Prusse orientale, plus de courrier ni de paquet, rien, nada ! Neuf longs mois pour rétablir la communication. Ils n'ont pas dû recevoir les premières cartes que j'avais écrites pour les rassurer, leur dire que tout allait bien et qu'il me tardait de les retrouver. J'ai passé sous silence mes conditions de détention qui se sont durcies : déjà quatre mois que le froid s'est installé. La neige recouvre d'un nappage épais les allées du camp et des cristaux de glace aux formes acérées jaillissent des toitures. Avec ces mitaines trouées, mes mains sont grignotées par le froid et des engelures entament mes doigts, je peine à ouvrir mon courrier. Dans cette vareuse épaisse, sans bouton ni ceinturon, je grelotte, je sens ma peau faire corps avec mes os ! Je lis et je relis le message : l'écriture encore enfantine avec des ronds, des pleins et des déliés, c'est celle de

Ma survie est au prix d'âpres combats que je mène d'abord contre moi-même, pour ne pas me laisser aller, ni m'adonner à la bestialité. Quand la dalle et le doute vous tenaillent, vous perdez les pédales. À longueur de temps, une faim dévorante me ronge les entrailles, chaque ration me prédit une écrasante fringale : qu'elles brûlent mon œsophage résigné ou qu'elles combent ce creux sauvage qui rugit dans mon abdomen, les portions distribuées ne me suffisent pas. Dans la file qui s'étire, je chemine la gamelle à la main. De regards accablés en épaules voûtées, la masse des prisonniers ressemble à s'y méprendre à un troupeau minable qu'on mène à l'abattoir. Je profite de cette lenteur pour me réchauffer auprès des larges cuves installées au centre du bâtiment. Les mixtures ardentes qu'on me sert raniment momentanément cette lueur assoupie au fond de moi. Elles me réconfortent. Il y a juste de quoi agacer mon estomac puis de nouveau l'obsession de la faim revient. C'est si vite avalé qu'il m'arrive même de regretter la saveur poisseuse de ce liquide infâme. Lassés par cet immuable manège, certains abdiquent leur nature humaine. Trop affamés, ils s'abreuvent toutes babines dehors de cette décoction bien terne. Leurs bruyantes aspirations résonnent alors dans la baraque comme si des bestiaux de ferme avaient pris d'assaut les auges brûlantes. Qu'une goutte de leur inestimable pitance gagne le sol, ils se mettent à ramper et lèchent avec avidité le malheureux fragment pour n'en rien gaspiller. « Je suis un être humain ! » martelé-je dans ma tête, la cuillère à la main, « je ne lâche rien ».

Possible, mais ça ne va pas durer ! me susurre à l'oreille ma féroce adversaire.

Hier soir, j'étais justement chargé de partager en cinq l'unique boule de pain de la journée. Rôle ingrat. Sous l'œil impitoyable de mes camarades faméliques, mes mains ont tremblé : avec nos ventres affamés, la promiscuité de nos couches et notre fatigue fracassante, un seul regard de travers, une part inégale, peuvent provoquer un déferlement d'insultes, ou pire. « Surtout garder mon calme, ne pas céder à la panique ». J'ai exercé mon œil aiguisé de menuisier puis jaugé la taille de la miche. J'ai senti perler de mon front fané de fines gouttes de sueur. Comment ne pas redouter l'erreur, la faille ? Cela doit se calculer au millimètre près. Dans mon métier j'étais réputé pour ma minutie et ma précision. Excellent en calcul, la fabrication d'un meuble, la réalisation d'un plan, rien ne m'effrayait. Et voilà que maintenant, j'avais peur de distribuer du pain ! J'ai songé à mon pote Paco, le boulanger de la rue Clémenceau : s'il m'avait

vu pétrifié devant un malheureux bâtard d'une livre, paniqué comme un gamin apeuré par une division, sûr qu'il se serait moqué ! J'ai déjà assisté à de mémorables empoignades. La bouffe, ici, c'est sacré : question de vie ou de mort !

Ah tu vois ce pouvoir qui m'est accordé ! poursuit l'odieuse ennemie.

J'étais terrifié, mieux valait ne pas favoriser l'un ou l'autre de mes camarades ! J'ai préféré me retourner pour ne pas les avoir en face. L'air que je respirais se raréfiait dans ma poitrine, mon ventre n'était plus que brasier. J'ai mesuré à l'œil nu les proportions jugées convenables, puis j'ai découpé délicatement la croûte noircie. J'ai ensuite fait demi-tour, scruté mes compagnons d'infortune, tendu la main vers chacun d'eux et, dans un geste quasi protocolaire, je leur ai remis leur quignon quotidien. Après seulement j'ai pu reprendre ma respiration et étaler ma marmelade de betterave. Pas de raclée ni de contestation cette fois-là, mais je savais que, tapie dans l'ombre, mon ennemie attendait la curée. C'était elle, elle était là ! Comme une rumination stérile, elle me hantait à longueur de journée.

Vois comme je vous tiens à ma merci. Je suis une compagne exigeante ! J'ai toute votre attention, messieurs, sans relâche ! J'aime être là, sur vos basques, à peser jusqu'à ce qu'on me satisfasse. Vous ne risquez pas de m'oublier, mes compères ! Je fais tout pour vous tarabuster la couenne : j'aiguillonne vos pauvres estomacs et gare à vous si vous ne me contentez pas ; je redouble alors vos vertiges et vos hallucinations. Je suis comme ces belles allumeuses qui promettent tout et donnent peu. Je ne suis pas de ces muses qui apportent la joie et le réconfort aux soldats. Non, moi, je suis une putain économe, j'offre une jouissance brève et fugace. J'écourte mon étreinte, je me plais à vous donner une extase fadasse, interrompue. Je vous fais tourner la tête, vous déboussole. Combien déjà ont perdu la boule pour une malheureuse portion de margarine ? Je ne les compte plus. Les bonnes résolutions, je n'en fais qu'une bouchée, je me régale ! La dernière fois, pour un morceau de lard, j'ai gagné la bataille : une estafilade bien nette et une mâchoire brisée. Je suis l'étincelle qui met le feu aux poudres : un chapardage, un croûton mis de côté, une victuaille soustraite d'un colis, et vous vous étripiez jusqu'à vous entretuer. Vous finissez en charpie mais, moi, je me délecte ! Un labeur épuisant, une plaie mal soignée, voilà mes alliés. Je m'y associe et je favorise une issue fatale : asthénie, anémie, infection, surinfection et agonie. Le triomphe, la récompense !

Je sais que celle qui me tord les boyaux peut me faire basculer. Je ne connais que trop bien le cri de la faim inapaisée de mes compagnons qui résonne à mes oreilles à tout moment du jour. Elle peut avoir raison de moi et de ma volonté. Je ne suis pas sûr de pouvoir lui résister tandis qu'elle parade. Elle n'a qu'une obsession : me faire rendre gorge et m'envoyer dans l'au-delà. Elle manœuvre en sourdine. Faites que je m'en sorte et que je revienne vivant !

Paris, 16 février 1944

— Marcel, mange ta soupe s'il te plaît et retire cette moue dégoûtée de ton visage ! Jacques, assieds-toi correctement sur ta chaise et cesse de gesticuler.

Debout les deux mains sur les hanches, le visage rougi par la colère qui monte, Jeanne relève une mèche rebelle qu'elle épingle sur son chignon. Elle perd patience. Seigneur, que son mari lui manque ! Tout lui manque d'ailleurs : l'homme, l'époux, le père, la chaleur de son corps, la vigueur de ses mains et son autorité. Élever seule leurs deux garçons devient difficile, plus encore depuis qu'elle est sans nouvelles. Elle redoute le pire et vit dans une angoisse perpétuelle. Tant d'incertitudes l'anéantissent. Que répondre à ses enfants quand ils la questionnent ? Souvent, après souper, une fois les gamins couchés, Jeanne, accoudée sur la toile cirée, se prend la tête à pleines mains et laisse les sanglots la chavirer. Nul besoin de flacons ambrés aux effluves tapageurs. Submergée par une vague humide, elle se saoule de son chagrin jusqu'au petit matin. À 4h30, il lui faut se lever. Déjà vêtue, elle jette un œil dans la chambre : les enfants dorment tout habillés, le charbon manque. Pas de toilette ce matin, le robinet ne crache qu'un glaçon ankylosé. Pas de petit déjeuner non plus, il y a juste ce qu'il faut pour les enfants. Lasse, encore engourdie par une nuit sans sommeil et le ventre vide, Jeanne file au ravitaillement. Elle se traîne, ses jambes la portent avec peine. Sa frêle figure erre dans la clarté de l'aube jusqu'à s'effacer. Parvenue à destination, elle se place dans la file qui commence à se former. Elle patiente deux bonnes heures puis sort son carnet d'alimentation. Aujourd'hui, c'est Byzance, les produits sont présents. Enfin, ici pas de viande et pour le charbon c'est terminé, il faut aller au dépôt récupérer un sac de sciure. Ce ne sera pas maintenant, Jeanne a juste le temps de rentrer pour voir les garçons partir à l'école. Rassurée, ils auront au moins un repas complet dans la journée. Elle range les provisions qu'elle a ramenées : du pain, du sucre, quelques topinam-

bours, des haricots secs et du riz. Elle met de côté une boîte de sardines et des cigarettes pour le colis. Si elle a le courage, elle ira chercher plus tard de quoi se chauffer. Là, elle doit passer chercher des travaux de couture qu'elle ramène à la maison ; c'est la teinturière de la rue Daudet qui les lui confie. Elle fait aussi de temps en temps quelques heures de ménage, pas de quoi améliorer l'ordinaire ni ripailler pour autant.

Ce soir, au moment de passer à table, Marcel se montre une fois de plus incisif et effronté :

— J'en ai assez de toujours manger la même chose, Maman ! Cette eau chaude colorée avec je ne sais quoi. Et puis j'en ai marre du saindoux saupoudré de chocolat pour le goûter ! s'écrie Marcel. C'est infect ! Dédé, sa mère lui fait des gâteaux !

André est le fils de la propriétaire. Visiblement la mère Vidal se débrouille bien mieux que Jeanne, semble penser Marcel du haut de ses onze ans.

— Pourquoi lui a droit à de la farine, du lait et des œufs ? Pourquoi son père rentre en permission ? Où est Papa ? Où sont passés Joseph et ses parents ? Depuis la rentrée, il n'est pas revenu en classe. C'était mon meilleur copain et la droguerie de son oncle est toujours fermée ! Tu ne sais jamais rien ! Tout ce que tu sais faire c'est pleurer, Maman ! hurle Marcel d'un ton rageur.

Jeanne s'entend lui expliquer calmement les tickets de rationnement, les catégories et les couleurs. Elle lui a déjà dit tout ça : les heures d'attente, la pénurie, le marché noir. Elle lui rappelle avec lassitude ses levers réguliers aux aurores pour être parmi les premiers à l'ouverture du magasin ; ses interminables heures de queue pour un malheureux paquet de pâtes, quelques lentilles ou des patates. Souvent, elle parcourt plusieurs kilomètres pour trouver les denrées dont elle a besoin, quand elles ne sont plus disponibles chez le détaillant du coin. Jeanne prend un ton mesuré et parle le plus gentiment possible. Elle est fatiguée et n'est pas d'humeur à s'attarder, il est grand, il devrait comprendre. Elle ajoute que certains produits ont disparu des étals des marchands. C'est le cas du beurre : elle a beau disposer de tickets violets, c'est du saindoux qu'on lui a donné.

— Et puis il y le colis pour Papa ! s'époumone Jeanne désespérée.

Elle doit aussi mettre des aliments de côté pour Georges : déjà six mois sans rien lui envoyer. Elle ne revient pas sur la fois où Marcel a mangé en cachette, de retour de l'école et sans sa permission, toute la ra-

tion de beurre de la semaine. Non, ça, elle n'en parle pas. Elle ne dit pas non plus qu'elle saute la plupart du temps le petit déjeuner et même le déjeuner parfois, que la faim érode ses forces et accroît sa fragilité, qu'elle malmène ses nerfs et gâte sa santé.

Je vous l'avais bien dit. Je suis partout! Même en ville! fanfaronne la scélérate.

Jeanne avoue être lassée par cette guerre qui retient leur père et joue les prolongations. Harassée, la petite mère solitaire perd son sang-froid lorsque son aîné repousse avec dédain son assiette, renversant le contenu sur la table. Le gamin est entêté et ne décolère pas, il esquive de justesse la main piquante de sa mère exaspérée; il se moque :

— Loupé! fait Marcel en la narguant.

Jeanne fulmine. Jacques, qui fait face à son frère, ne bouge pas : il observe béatement la soupe tiédie se répandre lentement jusqu'à ressentir une douce chaleur sur ses jambes. Le sang de Jeanne ne fait alors qu'un tour, ce fameux sentiment d'impuissance est de retour : démunie, incapable de lui faire entendre raison, la bouche déformée, elle saisit une fourchette vorace qu'elle plante dans la cuisse de son fils. Le visage grimaçant de douleur, le souffle coupé par cette violence soudaine, Marcel blêmit de terreur. Jeanne est agitée par de multiples tremblements et hurle comme une démente, la raison semble l'avoir quittée. Ses vociférations sortent Marcel de sa torpeur. Il s'empresse d'extraire l'instrument de torture qu'il jette violemment par terre. Jacques roule des yeux d'épouvante : la vue du sang, la fourchette maculée sur le carrelage et sa mère possédée, il en a la nausée. Hébété, interdit, Jacques lance à son grand frère un regard inquiet puis s'évanouit. Marcel comprime sa plaie puis, silencieux, observe sa mère égarée. Jeanne peine à retrouver ses esprits. Prise de spasmes, elle s'effondre les yeux révoltés.

Quand je vous disais que je les rends cinglés! ironise la traîtresse.

Hohenstein, avril 1945

J'ai épuisé les dernières réserves de mon colis. Depuis le débarquement en Normandie et la libération de Paris, nos gardiens sont de plus en plus fébriles, organisent la pénurie, nous privent de nourriture et nous affament. Je frissonne et je gèle. Le sang qui coule dans mes veines s'est réduit en eau de Javel, rien ne parvient plus à me réchauffer. Je suis si faible et fatigué, incapable de travailler, je sens la vie me filer

entre les doigts. Elle ne tient plus qu'à un fil, un fil de toile d'araignée, dans lequel je suis empêtré. Mon ennemie me titille comme une fille, elle me poursuit et m'obnubile, je pense à elle continuellement. Mes nuits sont peuplées d'œufs au plat, de lait, de crème et de beignets : ces saveurs sur ma langue, ces odeurs, tout cela n'est que mirage! Je suis devenu sec comme un coup de trique, mes cheveux se sont clairsemés sur le dessus de ma tête et mon regard azur ressemble à un lac gelé; je n'arrive même plus à pleurer. Je me suis blindé, j'ai ravalé ma fierté : moi aussi je me suis abaissé parfois à quémander, moi aussi j'ai jaloué le copain dont le colis était plein. Je n'ai plus l'énergie de me battre ni de m'accrocher. Je regarde mes mains, ces belles mains qui faisaient naître un buffet ou une bibliothèque de simples planches de bois. Elles sont recroquevillées, impossible de séparer le pouce de l'index, trop esquinées pour exercer mon métier. Je comble le vide qui emplit mon âme de remords qui me terrassent. Tous ces doutes, ces réflexions qui tournent en boucle! Ma tête va finir par éclater. Quel homme peut vivre si longtemps loin des siens et privé de sa liberté? Qui peut supporter d'être séparé de son pays, de sa patrie? Qu'ai-je fait pour mériter cela? Je n'ai commis aucun crime. J'ai fait du mieux que je pouvais : j'ai été un gentil fils, un bon mari, mais un piètre soldat, je le reconnais. Je n'étais pas préparé au combat et je me suis laissé prendre, je ne suis même pas mort sur le champ de bataille. Je suis du côté des vaincus : dois-je payer pour cela? Ai-je été un bon père? Sans doute pas : je n'ai pas été là, mes fils ne me connaissent pas, ils ont grandi sans moi. Quel souvenir pourraient-ils bien conserver de moi? Celui d'un fantôme qui écrivait et qui recevait des colis? Comment pourraient-ils être fiers de moi? Et Jeanne, si elle me voyait, elle n'en reviendrait pas : je ne suis qu'une pâle copie de son Georges d'autrefois, elle qui croyait en moi, qui comptait tant sur moi. Ici, je suis impuissant, je dois me plier, courber l'échine et serrer les dents. J'entends dire que les Russes progressent vite et qu'ils seront bientôt à nos portes; certains parlent même de quitter le camp. Moi, je vais les attendre sagement : je n'ai ni la force, ni l'envie de me lancer dans cette folle équipée, je laisse ça aux plus jeunes. Si j'ai la moindre chance de rentrer, je ne veux pas la rater. Que nos libérateurs, c'est ainsi qu'on les nomme, se dépêchent! Nous sommes nombreux à crier famine. Nous prions tous pour qu'ils nous apportent à manger et à boire, qu'on puisse enfin apaiser cette faim qui nous consume à petit feu! S'ils tardent, je crèverai comme un pauvre hère desséché sur sa paillasse sans jamais avoir revu

les miens. Saleté de guerre !

Paris, le 14 mai 1945

Le concierge de l'immeuble a déposé un courrier du Ministère des Armées. Cette lettre-là, Jeanne et ses deux enfants l'attendent depuis un moment. La famille a vu revenir des voisins, des pères, des frères. L'armistice vient d'être prononcé, il leur tarde maintenant de retrouver Georges. Les mains frémissantes, Jeanne se montre particulièrement nerveuse. Elle ne supporte plus les grandes émotions et n'a pas la force de décacheter l'enveloppe. Marcel se dévoue, retire délicatement le pli des mains de sa mère et l'ouvre. Il entreprend de lire à haute voix le contenu du message, puis se ravise immédiatement en découvrant le bandeau noir qui barre le document. Incapable d'émettre le moindre son, Marcel se fige effaré par ce qu'il vient de lire, il reste muet. Jeanne croise son regard troublé et se jette sur lui. D'un geste brutal, elle lui arrache le papier des mains tout en braillant. Jeanne parcourt à son tour le message : elle reste d'abord impassible, comme sidérée. Les enfants gardent le silence et guettent sa réaction. Brusquement, ses cris s'élèvent et déchirent leurs cœurs suspendus à ses lèvres. Jacques et Marcel voient leur mère s'effondrer en larmes sur sa chaise, puis comme prise d'une extrême lassitude, elle se laisse glisser au sol lâchant la fameuse lettre. Sa tête se met à dodeliner dans un mouvement de droite à gauche accompagné d'une plainte lancinante, de lamentations entrecoupées de sanglots profonds qui leur vrillent la tête. Marcel, abattu, est incrédule : les dernières nouvelles de son père remontent à février. À l'époque, il se disait fatigué par ce nouvel hiver qu'il affrontait et espérait des jours meilleurs, mais rien ne les avait mis en alerte. L'enfant est désarmé et absorbé. Jacques ramasse le courrier et, du haut de ses huit ans, tente de le déchiffrer. Lecteur encore malhabile, il interroge son grand frère :

— Dis Marcel, Papa ne reviendra pas ? Il est mort le 8 mai 1945, n'est-ce pas ?

Marcel s'agenouille auprès de son petit frère et lui prend la main.

— Oui Jacques, c'est bien ça : Papa est mort le jour de l'armistice. Il va être rapatrié et nous pourrons l'enterrer.

En entendant ces mots, Jeanne pousse des cris effrayants qui démolissent leurs tympans. À ce moment précis, Marcel sait qu'il a définitivement perdu Jeanne : plus jamais sa mère bien-aimée ne lui re-

viendra ; ils sont comme orphelins maintenant.

Jacques pose une dernière question :

— Ça veut dire quoi : libation₂ ?

— Où tu lis ça, Jacques ? demande Marcel éberlué.

— Là, lui répond son frère en lui montrant la mention de la cause du décès.

Trop éprouvé, Marcel ne l'avait pas relevé.

Hohenstein, douze jours plus tôt, autour du 3 mai 1945

Lorsqu'ils ont vu les geôliers décamper et fuir devant l'ennemi, les copains n'ont pas traîné. Ils ont écumé le bâtiment des gradés, vidé le garde-manger et sorti toutes les bouteilles qu'ils trouvaient. À l'idée de ces saveurs oubliées, j'en avais l'eau à la bouche. Je me sentais déjà libre et revigoré. Nous nous sommes tous littéralement jetés sur les vivres et les boissons. J'ai mangé, j'ai bu, sans pouvoir m'arrêter. Comme c'était bon de retrouver des aliments avec une vraie texture, du goût et de la consistance. J'ai savouré ce moment, j'ai même pleuré de joie mais j'ai sans doute abusé de cette nouvelle abondance. Maintenant, je paie ma gourmandise. Mon pauvre estomac, avide de nourriture, se rebelle et me rappelle que la période de restriction n'a duré que trop longtemps. Il rejette violemment tout ce que j'ai pu ingérer. Je suis plié en deux, je me vide de tous côtés et je me tords de douleur. Soudain, je suis pris de malaise, incapable de tenir debout je m'écroule. Les gars me ramassent et me portent jusqu'à l'infirmerie où ils m'allongent et me recouvrent de couvertures. Je grelotte, ma souffrance est intense et mon ventre me met au supplice. J'ai l'impression que je vais vomir mes tripes, mes oreilles bourdonnent, ma vue se brouille et je me sens chavirer.

Ironie du sort, Georges, cette fois-ci je n'aurai pas eu les derniers maux ! ricane la misérable.

Faim

2 Absorption importante de liquides, alcools, nourriture — Indigestion

Quel plaisir de faire partie des auteurs sélectionnés pour la réalisation de ce numéro. J'en mesure le privilège tant cette revue est une tribune qui nous permet, à nous, nouveaux auteurs de nous faire connaître et de promouvoir nos créations.

J'ai écrit Une drôle de faim durant l'été 2017 en pensant à mon grand-père paternel mobilisé en 1940 et que mon père n'a pas connu. J'affectionne tout particulièrement la nouvelle qui est un genre littéraire qui me permet de multiplier les styles et les thèmes abordés. J'ai d'ailleurs eu la joie d'être primée à plusieurs reprises pour mes nouvelles. Je les ai réunies dans un recueil disponible sur Amazon. Elles sont de la même veine que mon premier roman que je vous présente.

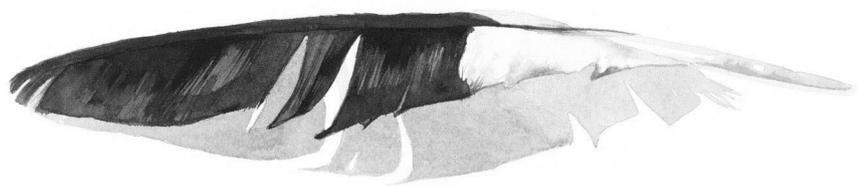
Publié en Mars 2017, Une Bouteille à la Mère – Chronique d'un message oublié retrace la quête, progressive et tenace, de l'héroïne pour lever l'épais voile qui entoure sa grand-mère, littéralement évaporée pour son mari et ses enfants dans les années cinquante. L'incompréhensible s'invite et un lourd secret naîtra de cette disparition inexplicquée. Il y a des silences qui pèsent et qui oppressent tant ils minent le tréfonds de l'inconscient chez les femmes de cette famille. Mais qui est donc cette héroïne? Il lui faut remonter le temps, reconstituer le passé, et tenter de comprendre ce qui s'est produit pour enfin se libérer. Mais elle doit le faire sans heurter, et sans brusquer sa mère, car cette histoire est enterrée depuis plus d'un demi-siècle.



Ce livre est disponible sur Fnac en Kobo et, sur Amazon en kindle ou Broché :

<https://www.amazon.fr/Une-Bouteille-M%C3%A8re-Chronique-message-ebook/dp/B06XKHD58B>

ISABELLE PIRAUX





ZUGZWANG

BOUFFANGES

Cette nouvelle se lit de la façon suivante : commencez par l'introduction, puis à chaque fin de chapitre, deux options vous seront proposées. Décidez alors ce que vous feriez à la place du personnage central, et allez au numéro de chapitre indiqué. Procédez ainsi jusqu'à aboutir à la fin du texte. Il est donc normal que vous ne lisiez pas tous les chapitres. Vous pourrez aussi vous amuser à rejouer l'histoire en prenant un chemin différent.

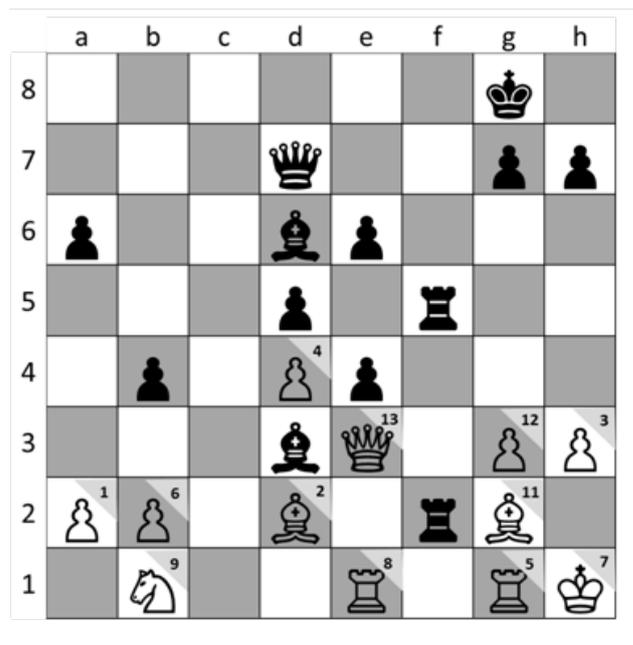
0.

La foule autour de moi est comme pétrifiée, toute entière tendue vers mon index; elle m'enserme de son souffle suspendu. Quelque part sur la droite, il doit y avoir madame Simon, ma maîtresse, au côté de mon père; ils ont pris garde à ne pas être dans mon champ de vision, pour ne pas me perturber. Mon adversaire, de six ans mon aîné, n'en est pas à sa première finale, lui; il a même gagné le tournoi l'an passé. Les yeux plissés en une fente étroite, il me fixe. Je pousse ma tour, doucement, du bout du doigt. Elle glisse devant mon fou, le cachant un instant de ses créneaux réguliers, et vient s'arrêter une case plus loin. Le contact se rompt, et elle s'immobilise.

Tc1-e1.

J'appuie sur la pendule, paralysant les aiguilles de mon côté, ranimant celles de mon adversaire. Il a une nouvelle fois ce tic agaçant, ce claquement de langue sec qui heurte mes tympanes. Le temps s'étire, et pendant qu'il décide de son coup, j'examine la situation. Je ferme les yeux pour mieux visualiser le tablier. Il ne me reste que douze pièces, contre treize à mon adversaire; mais il déplore la perte de ses deux cavaliers, tandis que je n'en ai perdu qu'un. Je suis brutalement extirpé hors de moi par le bruit de la pendule. Il me faut une seconde pour trouver la pièce qu'il a déplacée : un pion, qui a avancé modestement d'une petite case.

h7-6.



Tu arpentés le décimètre carré de trottoir qui encadre l'arrêt de bus. Tu regardes encore ta montre. 07:37. Le bus devrait être là depuis six minutes déjà. Les passagers sous l'abri te dévisagent, sûrement tes allées et venues qui les agacent... Si le bus tarde encore, tu vas être en retard au lycée. 07:37, toujours. Le temps se dilate affreusement, et pourtant la certitude d'arriver en retard s'impose à ton esprit. Cours de maths, en plus. Monsieur Legras exècre les retardataires.

Enfin, au loin apparaissent les deux chiffres de ce nombre si apaisant : 16. En deux enjambées, tu te plantes sur le pavé gris, quatre mètres en amont de l'abribus.

Le bus approche, les freins gémissent, la porte s'approche de toi, et finit par s'immobiliser deux mètres en aval. Tu grimaces. Malgré ton empressement, un autre passager s'infiltré dans les portes avant toi en te jetant un regard en coin. Tu entres à ton tour, mais tu te figes sur la première marche. Tu détailles le conducteur, la forme de ses oreilles, le pli qui barre son front : ce n'est pas Étienne. Tu hésites à t'avancer. Tu prends ton courage en main, et tu t'installés à côté de lui, les deux mains agrippées dans leurs gants à la barre, face à la route.

— Qu'est-ce que tu fais, jeune homme? te demande-t-il.

La question te coupe la gorge. Tu bafouilles.

— Je... C'est ma place...

— Ta place? Non, non, c'est interdit de rester là, va te trouver un siège.

Tu hésites à insister. Le ton du monsieur a l'air d'interdire la discussion, mais l'injustice de la situation t'encourage.

— D'habitude, Étienne me permet...

— Eh bien c'est pas Étienne, aujourd'hui, tu comprends ? Allez, file !

Le ton devient agressif. Tu tournes sur toi-même. Tu dénombre les passagers. 17. Premier. Les femmes. 7. Premier. Les hommes. 10. Tu grimaces. Deux adolescents se disputent bruyamment, tous deux coiffés d'une casquette rouge. Tu baisses les yeux pour ne pas les voir. Deux casquettes rouges. Tu hésites une dernière fois à rebrousser chemin. Mais ton père ne comprendrait pas que tu reviennes à la maison. Il s'énerverait encore, et te renverrait au lycée. Et tu serais encore plus en retard.

Les vérisins soupirent, les portes se ferment. Une femme âgée retire son sac près d'elle. Tu comprends que c'est pour t'inviter à t'asseoir, mais tu préfères viser une place célibataire.

Tu tentes de retrouver ton souffle, alors que le bus avale le temps. 07:42. Tu pestes de partir si tard. Prendre le bus de 07:24 serait tellement plus sécurisant ! Mais arriver dix minutes plus tôt te jetterait à la merci des quolibets avant l'entrée en cours.

Tu évalues tes options. Tu pourrais descendre à Saint-Eustache, un arrêt plus tôt. Tu le faisais autrefois, c'est plus court de six minutes. Mais c'est l'itinéraire emprunté par la plupart des lycéens. Entre autres complexités.

[Si tu choisis de descendre à l'arrêt habituel : 5](#)

[Si tu choisis de descendre à Saint-Eustache : 8](#)

1.

Ce pion-ci est bien esseulé, rencogné dans cette partie désertique de l'échiquier. En a3 il se suiciderait dans la diagonale d'un pion noir; en a4 il avancerait un peu plus vers l'oubli.

Le cercle de lumière qui entoure l'échiquier me semble, peu à peu, dériver vers mon adversaire, me livrant à la pénombre, tandis que je torture mes méninges.

En moyenne, tu es gratifié d'une convocation par mois dans le bureau du proviseur ; monsieur Legras et madame Franck, qui enseigne malhablement le français, en sont les principaux prescripteurs. Mais ce dernier mois, tu en es déjà à trois. Et madame le

proviseur t'avait chaleureusement encouragé à éviter la passe de quatre.

La cour d'honneur est déserte. Tu scrutes le portail à l'autre bout. Il est entrouvert. Il ne te reste qu'à espérer ne pas y croiser un surveillant. Pour te donner du courage, tu branches Michael Jackson, et tu longes les murs de la cour. Puis tu sors avec tout le naturel et la décontraction dont tu es capable, c'est-à-dire sans.

Tu n'oses le croire : personne ne surveille le portail. En deux pas, tu es dehors. Tu t'éloignes d'un pas décidé, sans pourtant savoir où aller. Impossible de rentrer chez toi : ton père te crucifierait. Ton allure ralentit tandis que tu cherches des options. Dans la vitre du bar qui fait l'angle de la place devant le lycée, tu jettes un œil à ton double tandis que les paroles de *Man in the Mirror* se distillent dans tes oreilles : *si tu veux changer le monde, regarde-toi et change*₁. À peine le temps d'y songer que derrière ton reflet se découpe la silhouette de Ferrand, le surveillant général au regard bovin. Il se dresse d'un coup et sort furibond.

— Qu'est-ce' tu fous là, toi ! On va bien voir ce qu'en pense madame Doussain, ce coup-ci !

[Tu n'as d'autre choix que de suivre Ferrand jusqu'au bureau du proviseur : 10](#)

2.

Reculer mon fou en c1 serait l'acculer plus encore au renoncement.

Il pourrait prendre le pion noir en b4 pour s'offrir un peu de champ. Mais ce serait sans compter sur le fou adverse, qui contrôle les deux diagonales noires, délimitant le maigre triangle où sont emprisonnées mes pièces. Je lui vois des traits de maton, menaçant ses détenus derrière les barbelés.

Geneviève est de ces rares êtres humains à avoir de la patience pour toi. Tu n'es pas de nature fragile, exception faite de genoux cagneux et d'une allergie saisonnière. Néanmoins, tu as régulièrement des « accidents » qui te mènent à son office. Elle a déjà fait remonter ses observations au proviseur, déjà informé ton père des sévices que tu subis. Étranglements,

1 *If you wanna make the world a better place*

Take a look at yourself and then make a change

(Man in the Mirror, Michael Jackson)

griffures, coups, rien de très notable, mais « le diable est dans la répétition », dit-elle.

Le proviseur t'a convoqué, mais tes camarades t'ont encouragé, d'une claque amicale, à ne pas les dénoncer. Alors tu t'es tu. Ton père, lui aussi, t'a convoqué, pour t'engager à « être un homme » et à « cesser de te laisser faire ». Alors tu t'es tu.

Geneviève est la cible des quolibets, elle aussi. Elle a un fils « complètement barge », d'après Charly-la-Terreur. Tu espères vaguement qu'elle ne le revoit pas en toi, mais il y a des attitudes qui ne te leurrent pas. Un peu comme Étienne, le chauffeur du bus. Tu as beau ne pas trop comprendre les expressions faciales, tu sais percevoir celle-ci : la tendresse d'un père, d'une mère qui sait ce que c'est.

Soudain, tu te figes dans le couloir. Le mardi, ce n'est pas Geneviève qui travaille, mais Roland. La dernière fois, quand tu lui as montré ton épaule, il a tapé du plat de la main dessus en te gratifiant d'un « Allez, mon gars, fais pas ta chochette ! » inoubliable.

Si tu te résignes à retourner en classe : 9

Si, en désespoir de cause, tu choisis de t'enfuir du lycée : 1

3.

Déplacer ce pion en h3 ne ferait que rompre la cage qui, pour l'heure, protège mon roi. Que je l'avance d'une case, et une diagonale s'ouvrirait à la joie du fou ou de la reine adverses. Que je l'avance de deux, et la tour noire l'avalerait, signant le mat en deux coups.

Mon adversaire le sait-il déjà ?

La faute te semble enfler, s'étalant sur tout le tableau. Tu fermes les yeux, mais au revers de tes paupières, la faute s'imprime en lettres incandescentes. Le professeur a été parfaitement clair : « Faites-vous oublier ! ». Selon toute vraisemblance, cela inclut un encouragement à te taire. Tes muscles masséters, crispés, broient tes molaires, qui crissent désagréablement, se joignant aux discrets bruits de stylos sur les cahiers des quelques studieux qui s'évertuent à traiter un problème insoluble.

Soudain, une voix intervient :

— Monsieur, je crois qu'il y a une erreur dans l'énoncé.

Tu ouvres les yeux précipitamment. Cette voix...
Sûr, c'est celle de Charly.

— Je ne trouve pas d'entier naturel comme solution.

— Tiens donc ! rétorque monsieur Legras. Comment trouvez-vous ?

Les yeux vissés sur sa calculatrice, il continue :

— J'ai, euh... -21,48 et 19,98.

Sans nul doute, il a suffi à ce fumiste de saisir l'énoncé sur sa calculette dernier cri pour qu'elle lui rende les résultats.

Monsieur Legras jette un œil à ses notes, et conclut :

— En effet, Jean-Charles, il y a une erreur. Félicitations !

C'en est trop. Tu éclates :

— Félicitations ? Vous rigolez ? Il ne connaît même pas sa table de 6 !

— ... ce qui ne l'a pas empêché de trouver une faute qui vous avait échappé, répond, narquois, monsieur Legras.

— Qui m'avait échappé ? 823, c'est un nombre premier... La faute sauterait aux yeux du dernier des abrutis !

— Prenez vos affaires, et allez donc voir ce qu'en pense le proviseur.

Si tu choisis d'aller dans le bureau du proviseur : 13

Si, pris de panique, tu choisis de t'enfuir du lycée : 1

4.

Au moins, le sort de ce pion-ci est-il simple. Piégé end4. Dans la case juste au-devant, un pion noir lui fait face. Ils se tiennent, stoïques, tels deux béliers butés. Tant qu'aucune autre pièce ne viendra briser leur duel, leurs positions sont liées ad vitam aeternam. Face à moi, mon adversaire m'apparaît au diapason de son pion : impassible.

Tu t'adosses au mur de placoplâtre, le regard vissé sur tes lacets. Michael Jackson beugle en anglais que *c'est une nuit terrifiante*, et que *personne ne te sauvera de la bête prête à frapper*₂. Subitement, une ombre gigantesque se découpe face à toi. Charly. Jean-Charles-

2 Cause this is thriller, thriller night.

And noon's gonna save you from the beast about to strike

(Thriller, Michael Jackson)

Clément pour l'État Civil. Jean-Charles pour les professeurs. Charly pour sa cour. Ducon pour toi.

— Alors, le taré, il paraît que tu t'aventures sur les rails du tram? Incroyable! Quel courage!

Tu saisis le sarcasme, envisages un instant de répondre, te résignes à t'abstenir.

— Ben alors, t'as perdu ta langue, c'est le tram qui a roulé dessus?

Rires autour de vous. Tu n'as jamais été très porté sur l'humour, mais tu es presque sûr que la blague est médiocre. Comme tout ce qui se rapporte à Ducon, somme toute. Tu as déjà cherché une corrélation entre la taille et l'intelligence : les résultats préliminaires te font suspecter une proportionnalité inverse, mais la rigueur t'oblige à reconnaître qu'il peut y avoir des biais.

— T'en as pas marre de te comporter comme un taré, le taré? Tu ne peux pas te comporter comme tout le monde?

Soudain, ta langue prend quelques microsecondes d'avance sur ton cerveau.

— Par exemple, en harcelant des camarades de trois ans mes cadets pour paraître viril aux yeux de filles dont les oestrogènes leur dictent de rire bêtement à mon humour consternant?

Un instant plus tard, tu reprends conscience, à terre, les jambes cotonneuses.

[Si tu choisis de te faire examiner à l'infirmierie : 2](#)

[Si tu préfères te réfugier au CDI : 11](#)

5.

Mon index s'attarde sur ma tour. Engluée, elle ne peut guère s'aventurer ailleurs qu'au-devant de la tour de mon adversaire, qui la prendrait au tour suivant, avant de se faire prendre par ma seconde tour, elle-même à la merci de son fou, qui prendrait ensuite le mien, qui disparaîtrait sous sa dernière tour. Tg1-f1 : beaucoup de bruit pour rien.

Le bus passe le tabac de l'avenue Paul Gauguin :tu t'approches des portes. Pas question de te faire doubler une seconde fois. Évitant prudemment le conducteur, tu te diriges vers la porte arrière, et appuies sur le bouton rouge. Tu vérifies que la lumière s'allume à l'avant du bus.

« République », crépite une voix.

Tes écouteurs sont déjà enfoncés dans tes oreilles, crachotant *Beat it*. Si tu marches sur le tempo 180 de cette chanson, au lieu du 115 de ton habituel *Smoothcriminal*, tu gagneras près de trois minutes. À quelques secondes près, tu seras à l'heure.

Tu colles ton pied droit sur le premier rectangle. Puis, parfaitement synchrone, tu avances en rythme. Le pavement de ce parcours est parfait : des rectangles de l'exacte longueur d'un pas, disposés en quinconce. Ton pied droit trouve sa place naturellement, un mètre en avant de ton pied gauche, bien au milieu des rectangles. Mais tenir 180 pas par minute t'est impossible. Tu ne peux pas doubler la longueur de tes pas ; et conserver la longueur habituelle t'oblige à une sorte de piétinement qui doit paraître ridicule. Tu te résignes à ralentir l'allure, mais alors la musique te perturbe. Tu t'arrêtes un instant pour relancer *Smoothcriminal*, et tu reprends ton allure habituelle.

Lorsque tu passes les grilles, le gros du flot des lycéens est déjà tari. Tu te presses, ignorant le pavement de la cour, diabolique. L'empressement agace terriblement ta vessie, et tu hésites devant l'escalier.

[Si tu choisis d'aller directement en classe : 9](#)

[Si tu choisis de passer aux toilettes : 12](#)

6.

Avancer un pion est souvent une perte de temps. Généralement, le seul intérêt est d'ouvrir des espaces, d'offrir du champ aux pièces retenues derrière. Derrière ce pion, nulle pièce à libérer ; que mon cavalier, qui peut l'enjamber d'un saut. Avancer en b3, tout contre son alter ego noir, serait reconnaître n'avoir aucune meilleure option. Mon adversaire s'en délecterait.

Ta main se lève doucement. Le nez sur la feuille de Thomas qui doit encore écrire des âneries, monsieur Legras ne la voit pas. Tu la lèves plus haut, la fais tourner comme la reine d'Angleterre. Mais Thomas doit avoir conçu un nouvel entrelacs d'invéraisemblances qui semble plonger le professeur dans une profonde consternation.

— Monsieur ?oses-tu d'une voix mal assurée.

Enfin, il lève les yeux, et t'aperçoit au-dessus de ses lunettes. D'un retroussement de nez, il les fait remonter, comme pour mieux vérifier qu'il n'a pas la berlue.

— Est-ce que je ne vous ai pas dit tout à l'heure que je ne voulais pas vous entendre ?

Une nouvelle fois, l'infidélité de la mémoire des gens t'exaspère.

— Non, monsieur. Vous m'avez demandé de me faire oublier.

Le teint déjà rougeaud de monsieur Legras vire au lie-de-vin.

— Alors je me corrige : fermez-la, et faites votre exercice !

— Impossible, monsieur, objectes-tu.

— Vous vous foutez de moi ?

Tu sens que la conversation tourne mal. Avec le temps, tu sais voir arriver les icebergs. En revanche, tu ignores toujours comment les éviter.

— Absolument pas, monsieur. Mais cet exercice est impossible à résoudre : vous avez fait une faute dans l'énoncé.

En le disant, tu sens que tu aurais dû préférer « il y a une faute dans l'énoncé ». Les gens détestent qu'on précise la relation entre l'erreur et leur responsabilité.

— Ça suffit, je ne veux plus vous voir. Filez chez le proviseur !

Si tu choisis d'aller dans le bureau du proviseur : 13

Si, pris de panique, tu choisis de t'enfuir du lycée : 1

7.

Mon roi a piètre allure, dans sa cage dorée. Certes, dans son coin du tablier, entouré de quatre pièces en rang serré, il est bien à l'abri. Mais sa liberté se résume à ces deux tristes cases. h1, h2.

Bien installé au milieu de son camp, le roi adverse commande ses troupes, déployées en un vaste triangle qui pointe droit vers mon roi.

— Oui.

— Allez-y, je vous écoute.

Tu prends un instant pour peser tes mots. Tu n'as pas l'habitude d'exprimer tes sentiments. Les éprouver, déjà, est délicat. Et puis, d'ordinaire, ils n'ont pas l'air d'intéresser grand-monde. Tu aimerais croire que madame Doussain est de ton côté, qu'elle cherche sincèrement à t'aider. Mais dans son regard, c'est surtout de l'impatience que tu perçois. Tu es un générateur d'impatience. Toi-même, tu baignes dans l'impatience.

Tu aimerais lui expliquer que tu as le plus profond respect pour les règles, qu'elles régissent ta vie, et que ce sont les autres qui vivent dans l'anarchie. Leur façon erratique de se déplacer, leur tendance à se toucher à la moindre occasion, à bafouer l'espace vital des autres, à poser des questions insensées ou à donner des réponses ineptes, tout cela contribue à l'expansion de l'entropie de l'Univers.

Tu ouvres la bouche, encore ignorant de la façon dont tu pourrais formuler cela de façon compréhensible pour elle. Elle écarquille les yeux, se suspend à ta bouche qui s'entrouvre.

« Il faut que vous fassiez des efforts », t'a-t-elle demandé. Tu rayes mentalement tes griefs légitimes contre ceux qui te harcèlent, et tu prononces, d'un mince filet :

— Je suis désolé.

Elle attend une seconde, puis secoue la tête.

— Vous êtes désolé ? Rien d'autre ?

Tu as bien fait de ne pas développer. Elle ignore tout de ce qu'est un effort.

Il ne te reste plus qu'à attendre qu'arrive ton père : 10

8.

Ma tour a bien peu de liberté. En f1, elle engendrerait une hécatombe dont je sortirais perdant. En d1, elle serait tout aussi inutile qu'à sa place actuelle. En c1, malgré le dégagement de toute la colonne, son intérêt stratégique serait mince. Je ferme les yeux. D'ordinaire, les meilleurs coups m'apparaissent dans des nuances orangées. Rien. Derrière mes paupières, la nuit.

Le bus freine poussivement devant l'arrêt Saint-Eustache. Décidément, ce conducteur connaît mal son travail ; ou c'est un sagouin : il s'est encore arrêté bien avant l'abribus. Une femme âgée se précipite pour monter la première, tu essaies de descendre, mais elle te jette un regard noir et te crache un « Pardon, jeune homme ! » sans appel. Tu as beau être dans ton droit, cerné de panneaux collés aux vitres « Priorité à la descente », tu recules pour la laisser passer. Dans son sillage, trois autres impatients poussent pour entrer. Tu commences à angoisser, et tu te résignes à jouer des coudes. Tu t'extirpes du bus in extremis, le sac grignoté par les portes qui se referment sur tes talons.

Tu programmes l'habituel *Smoothcriminal* sur ton

mp3. Le tempo sera inadapté à ta cadence de marche, mais c'est un moindre problème. Si tu rechignes d'ordinaire à t'arrêter ici, c'est en partie à cause du passage obligatoire par l'avenue Victor Hugo, une voie piétonne pavée d'une infinité de petits cubes d'à peine un demi-pas de côté. Ne pas couper de ligne y est impensable. Le seul moyen est de suivre à petits pas les rails du tramway, sur lesquels il y a exactement la place de caler tes pieds. Les lycéens te cernent de toutes parts; beaucoup te regardent d'un air étrange. Michael Jackson peine à étouffer leurs rires.

Tu arriveras à l'heure, mais tu le notes *in petto* : tu détestes cet itinéraire.

Si tu choisis d'aller directement en classe : 4

Si tu choisis de passer aux toilettes avant : 12

9.

Mon cavalier, en b1, est dans une position peu enviable. Comment une pièce si élégante, athlétique, prompte à fendre les lignes adverses, peut-elle être acculée ainsi? Sans avoir encore bougé, elle est déjà inutile. En a3 autant qu'en c3, elle se ferait prendre par un vulgaire pion.

Mon adversaire semble deviner mon constat : la commissure droite de sa bouche se courbe imperceptiblement.

Tu entrouvres la porte. Monsieur Legras te fusille d'un regard sans éclat.

— Je vous prie de m'...

Sa voix pesante te coupe dans tes excuses.

— Allez vous asseoir et faites-vous oublier.

Ta place habituelle, au troisième rang sur la droite, suffisamment proche du tableau pour bien entendre, suffisamment excentrée pour te soustraire à l'attention permanente du professeur, est occupée par Charly, qui prend un malin plaisir à te devisager pendant que tu te résignes à te diriger vers le dernier rang. La table semble abandonnée aux cancre depuis des décennies. Au-dessus de toi, un néon indécis clignote poussivement, éclairant par intermittence d'innombrables gravures d'élèves dont la prose enamourée t'apparaît d'une insondable insipidité.

D'ici, tu vois le dos de tous les autres élèves. Certains sont courbés, studieusement arc-boutés sur leurs cahiers; d'autres rêvassent, comme si d'improbables papillons voletaient dans la salle; certains

tapotent sur leur smartphone mal dissimulé entre genoux et bureau. Charly, adossé nonchalamment au mur, ricane avec ton habituel voisin de table, qui tente de suivre le cours.

Tu sors tes affaires de ton sac, et jettes un œil au tableau. Griffé d'une ample écriture blanche, le problème à résoudre happe ton regard.

« Soient x et y deux entiers naturels.

Trouver x et y tels que :

$$(x-7).(y+5)=823$$

$$x=2y$$

Ta main droite tremble soudain. Elle est prête à se dresser, mais quelque chose te dicte de la retenir.

L'erreur est là, trônant fièrement sur le tableau, tel un étron sur un trottoir.

Si tu choisis de notifier l'erreur : 6

Si tu choisis de te taire : 3

10.

D'un regard circulaire, je scrute le public. Il me faut plusieurs essais pour y distinguer mon père. Comme les autres, il regarde l'échiquier projeté au mur derrière nous et attend que je pousse ma pièce. Son regard croise enfin le mien et s'illumine. Ses lèvres s'étirent, démesurément, déformant tout le bas de son visage. Il me sourit. Sa bouche s'arrondit, et il me souffle un mot silencieux que me porte la lumière : « Allez ». Il a l'air heureux. Peut-être même... Peut-être est-il fier de moi? Je tente de lui sourire en retour. La pendule cale son battement sur mon pouls qui ralentit.

Tic, tac; tic. Tac.

Je savoure cette sensation inconnue, ce moment de grâce. Dans quelques instants, il faudra que je me résolve à pousser une pièce, l'une des douze qu'il me reste. Si je joue bien, j'aurai un répit de trois tours, cinq tours, dix tours, qui sait? L'heure est encore indécise, mais l'issue, scellée. Quelque pièce que je choisisse, elle m'avancera inexorablement vers la défaite. Mon père l'ignore encore; le public, tout autant; mon adversaire n'en a peut-être même pas conscience. Bientôt, ce pli étrange dans la moustache broussailleuse de mon père, ce sourire, disparaîtra. Nous rentrerons à la maison, en silence, et je saurai qu'une nouvelle fois, je l'aurai déçu.

J'ai huit ans, je dispute la finale du tournoi Espoirs, je n'ai joué que vingt-cinq coups, et je suis zugzwang.

Il est entré dans le bureau du proviseur sans même te jeter un regard. Dans ces moments-là, il préfère t'ignorer, par peur de ne pouvoir se maîtriser. « Tu me rends dingue », t'a-t-il dit, une fois. Peut-être ce que tu as est-il contagieux.

Tu n'entends que des bribes de leur conversation, mais c'est bien suffisant. *Encore, respect, efforts* reviennent avec insistance. « ...enfermé en lui-même », commente ton père. Il n'a jamais eu autant raison. Il n'y a qu'en toi que tu trouves un peu de paix. Tu es si seul; comme un astronaute en sortie extravéhiculaire. Tu es tenté de m'appeler à l'aide. Rien qu'à songer à moi, les larmes emplissent les yeux. Tu te reprends. Ça rendrait dingue ton père.

« ...devoir l'exclure » sanctionne le proviseur. Tu peines à l'encaisser. Ton père ne le supportera pas. Cette fois, il te mettra en institut. Il faudra tout recommencer. Tout redécouvrir. Ici, c'est l'enfer, mais tu y as tes repères. Les effacer, ce serait comme couper le câble qui relie encore l'astronaute à la station internationale. À nouveau, mon image te revient. Moi aussi, j'aimerais pouvoir te reconforter.

« Mieux pour lui », ajoute-t-elle de sa voix maternelle. Elle ignore pourtant tout de ce qui est mieux pour toi. Elle n'a jamais rien compris de ce qui se passait dans ta tête. « Sûrement », admet ton père. Il n'aura pas lutté, cette fois. Tu repenses aux jeunes dans le bus ce matin, les jeunes aux casquettes rouges. Dès cet instant, tu savais que la journée tournerait mal. La dernière fois que nous nous sommes parlé, tu as dit à ton père que c'était pourtant vrai, que j'existais bel et bien, et que la preuve, c'était que je portais une casquette rouge. Il t'a giflé, t'a fait dire que je n'existais pas, et fait promettre de m'oublier.

— Victor ?

— Je suis là.

— Victor...

Ta voix s'étrangle en prononçant mon nom.

— Je sais, Louis, je sais.

Je caresse tes cheveux, comme le faisait ton père quand tu étais bébé, quand tu étais encore normal. Tu sanglotes faiblement, reniflant ton désespoir.

— Ça passera, Louis. Toi et moi, nous y arriverons.

— Pas cette fois, Victor. Cette fois, ils vont m'envoyer chez les fous.

— Chhh, Louis, doucement, tenté-je de te rassurer.

Tout va s'arranger.

Tu songes à cette partie d'échecs, cette finale perdue il y a six ans. À la sensation effroyable de savoir avant tout le monde que tout était perdu. Aux dix coups passés à faire semblant de te battre encore, pour sauver le sourire de ton père.

— Tout à l'heure, dans le bus, j'étais déjà zugzwang, me souffles-tu.

Face à nous, la fenêtre ouverte oscille dans le vent. Tu te lèves, et je ne peux rien, ni avec tout mon amour, ni avec ma casquette rouge, ni avec mes six longs bras d'ami imaginaire, pour t'empêcher de l'enjamber.

Fin.

11.

J'ai toujours aimé les fous. Leur déplacement diagonal, scrupuleusement restreint aux seules cases blanches (ou noires, selon le fou), est merveilleusement apaisant.

Ce fou-ci participe à la cage qui protège mon roi. Qu'il prenne le pion en e4, ou qu'il se contente d'avancer en f3, fou, pions et tours noirs se disputeraient l'honneur de le dévorer sans scrupule.

« Fermé. »

Tu n'oses y croire. Il est déjà arrivé que l'écrêteau ait été laissé sur une porte ouverte, alors tu appuies sur la poignée, au cas où. Fermé. Comment le CDI peut-il être fermé un mardi matin ? Tu vérifies les horaires inscrits sur la porte de droite : 08:00– 17:00. Il devrait être ouvert depuis longtemps !

Un élève passe près de toi. Tu l'attrapes au vol.

— Excuse-moi, tu sais pourquoi le CDI est fermé ?

— Ouais, c'est la documentaliste qu'est malade, je crois.

— Chantal ?

— Chantal ? Ah, ouais, sûrement. Je connais pas son nom.

— J'espère que c'est grave.

— Hein ?

— Eh bien ? Pour quelle ne vienne pas ouvrir la bibliothèque, j'espère que ça doit être sacrément grave.

À l'air asin de ton camarade, tu pressens qu'il ne doit

pas considérer comme toi la bibliothèque comme un sanctuaire du savoir, encore moins comme le lieu d'asile ultime.

— T'as un souci, mon gars!

Tandis qu'il disparaît dans ton dos, tu rassembles ta raison. Attendre dans la cour est le meilleur moyen de te faire alpaguer par un surveillant. Tu aimerais tant pouvoir, comme Chantal, te faire porter pâle pour que cesse cette journée infernale. Tu songes soudain à Geneviève, l'infirmière scolaire, toujours bienveillante à ton égard. Peut-être t'aiderait-elle? D'un autre côté, saurais-tu faire semblant d'être malade? Faire semblant paraît si aisé pour le reste de l'humanité. Alors que pour toi, il est si difficile de paraître simplement normal...

[Si tu choisis de retourner en classe : 9](#)

[Si tu préfères tenter ta chance auprès de l'infirmière : 2](#)

12.

Les pions sont désespérants. Ils avancent, bêtement, droit devant eux, jusqu'à rencontrer un obstacle, tels des lemmings bien élevés. Celui-ci n'échappe pas à la règle. Il avancerait d'une case, docilement, en g4, sans même s'apercevoir de la brèche, derrière lui, dans laquelle s'étendrait soudain le contrôle du fou noir, amputant mon roi de sa dernière liberté de mouvement.

Tu relâches la porte des toilettes, et tu te figes. Face à toi, Noémie, qui se nettoie le visage devant la glace.

— Eh bien, qu'est-ce que tu fais là?

Tu grimaces. Tu détestes qu'on te vole tes répliques.

— Je... Ce sont les toilettes pour garçons! Qu'est-ce que, toi, tu fais là?

Elle se retourne, essuie son œil gauche d'un revers de la main, et penche légèrement la tête.

— Oh... T'es trop mignon!

Tu détestes les réponses incohérentes. En quoi ces cinq mots répondent-ils à ta question?

Tu t'engouffres dans les toilettes de droite, et tires le loquet. Tu essuies la lunette avec du papier, baisses ton pantalon, et t'assois.

— Et, du coup, t'as pas répondu, tu devrais pas être en cours à cette heure?

Tu comptes combien cette conversation viole de

principes sociaux élémentaires. S'introduire dans des toilettes unisexes, parler à travers une porte, et surtout, surtout, discuter avec quelqu'un qui essaie d'uriner. Tu tentes de l'ignorer, et de te concentrer sur tes muscles sphincters récalcitrants.

— C'est dingue, jamais je ne t'aurais cru capable d'arriver en retard!

À présent, elle instille dans ton esprit cette inquiétude lancinante : tu vas battre tous les records de retard. Ta montre indique 08:16. Tu vas finir chez le proviseur, à cette allure.

— Bon allez, moi j'y vais. Salut!

Pas trop tôt!

Tu te soulages enfin, et tu sors à ton tour, la vessie aussi allégée que le ventre alourdi d'angoisse.

[Si tu choisis d'aller quand même en classe : 9](#)

[Si tu préfères aller à la bibliothèque attendre le cours suivant : 11](#)

13.

Incroyable. Ma dame, en e3, pourrait prendre trois pièces adverses. Mais dans chaque cas, la riposte serait immédiate, et la ferait disparaître au tour suivant. Cinq cases libres sont aussi à sa portée, mais chacune est sous le contrôle d'une tour ou d'un pion adverses.

Comment ma pièce maîtresse a-t-elle pu se retrouver engluée ainsi, en seulement vingt-cinq coups?

Face à toi, Madame Doussain fronce les sourcils.

— Vous comprenez ce que je dis?

Évidemment, que tu comprends. Le respect de l'autorité, tu comprends parfaitement.

— Il y a des règles. Quelles vous plaisent ou non, il faut les respecter.

En revanche, tu ne comprends pas pourquoi elle te dit ça, à toi. S'il est quelqu'un au monde qui respecte les règles, c'est bien toi. La violation d'une règle t'est aussi douloureuse qu'une épilation à la cire le lui serait.

— Vous ne pouvez pas manquer de respect à vos professeurs. Qu'ils vous plaisent ou non, ils restent vos professeurs.

Tu aimerais objecter que le contrat moral entre élève et professeur repose sur la compétence supérieure du second sur le premier; et que dans le cas

inverse, le contrat ne saurait tenir.

— Je ne sais plus quoi faire. Vraiment. Deux heures de colle, peut-être ?

Tu essaies de ne pas te réjouir. La perspective de deux heures seul dans une salle silencieuse t'est pourtant délicieuse.

— Non, se ravise-t-elle, cela ne vous apprend rien. Il faut que vous fassiez des efforts pour vous intégrer, et pas qu'avec les professeurs. Avec les autres élèves, aussi.

Tu sais tout cela. Des efforts, des efforts. Tu as l'impression de ne faire que cela, en permanence, pour contraindre ton être. Et lorsque tu seras devenu parfaitement normal, devras-tu à ton tour mépriser ceux qui dépassent des cadres ?

— Vous n'avez rien à répondre, avant que votre père arrive ?

Si tu choisis de répondre : 7

Si tu préfères te taire : 10

Quel honneur d'apparaître une quatrième fois au sommaire de L'Indé Panda! Après une fable politique, un biopic sportif humaniste et une espèce de truc porno-SF-féministe, j'ai renoué avec mon plaisir de l'innovation formelle, au service d'un thème plus sérieux que d'habitude. Je ne pensais pas convaincre les membres du jury de sélectionner cette nouvelle, aussi suis-je particulièrement touché et reconnaissant.

Je déteste expliciter un texte, mais les membres du comité de lecture m'ont encouragé à vous révéler ce point, probablement difficile à discerner : chaque chapitre est constitué d'une introduction en italique de 64 mots (26) et d'un texte de 256 mots (28). Les premier et dernier chapitres sont, quant à eux, constitués d'une introduction de 256 mots et d'un texte de 512 (29). Tout cela n'a aucune espèce d'importance pour lire cette nouvelle. Mais elle m'a permis, à moi, de ressentir ce que ressent Louis : avoir des jalons, des structures mentales strictes qui paraissent parfaitement naturelles, mais dont les autres ne sont même pas conscients.

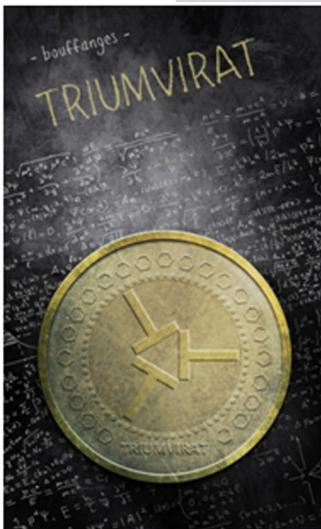
Si le cœur vous en dit, je vous propose de suivre les péripéties d'un autre autiste Asperger passionné de jeu :

Jacques Leroux, surdoué des mathématiques combinatoires, prépare sa thèse. Passionné d'un jeu dérivé des échecs et mondialement populaire, le triumvirat, il participe à un tournoi en ligne qui le qualifiera pour le tournoi professionnel de Baltimore.

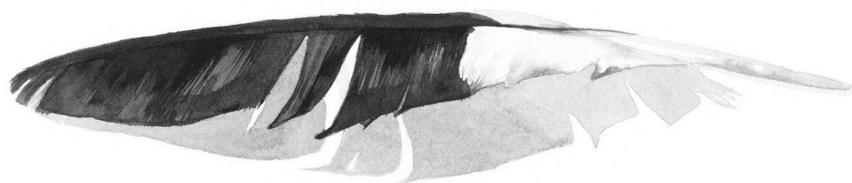
Ce jeu dans lequel les joueurs doivent collaborer avant de se trahir l'emmènera bien plus loin qu'il n'aurait cru, les limites du jeu semblant dépasser largement les bords de l'échiquier...

<https://www.amazon.fr/Triumvirat-bouffanges-ebook/dp/B01F1HBLVI>

www.facebook.com/bouffanges



BOUFFANGES



BALTHAZAR TROPP

LE MECHANTE PETIT CORDONNIER

Il était une fois, dans le Berlin des années 2000, une petite échoppe. C'était un magasin sans prétention. Par-dessus la vitre rayée, par-dessus les montants piqués de peinture bleue, s'étalait en lettres d'or :

Joseph Lipietz

Cordonnerie générale

Madame F., qui occupait dans le quartier la fonction de nounou, disait à propos de Joseph : « Il y a deux grandes choses chez cet homme : son âme et son nez ». Malheureusement pour le petit cordonnier, pour quiconque passait la porte d'entrée, c'était le second qui s'imposait. Et de nez, le petit cordonnier en avait. Immense. Aquilin. Plat sur le dessus, courbé et recourbé, troué de narines abyssales et ombrant son visage comme une tige de cadran solaire ; il avait un de ces nez que seuls des millénaires d'élection peuvent ériger.

Le petit cordonnier travaillait bien. C'était, pour les adultes du quartier, une source d'émerveillement sans cesse racontée, que de comparer tout ce que la vie pouvait abîmer de chaussures et de sacs, avant et après leur passage sur son comptoir. Aux louanges qu'on faisait de son travail, le petit cordonnier se trouvait toujours gêné de répondre. Lui qui avait fait ça toute sa vie, ne comprenait sincèrement pas l'admiration des gens pour un point de couture ou quelques doigts de colle. « C'est juste un travail, vous savez », protestait-il, et chaque fois, il était sincère.

Joseph Lipietz, cependant, avait sa fierté. L'après-midi, une fois ressemelés les godillots de la journée, cousus les quelques braguettes et graissé les sacs de voyage, il rangeait ses outils et le camaïeu brun des pièces de peau. Sifflotant, il balayait le sol, allumait la radio et roulait jusqu'à son tabouret une desserte de bois.

Celle-ci était trouée de dizaines de petits tiroirs. Ce que ces compartiments contenaient, le petit cordonnier se serait bien gardé de le communiquer à quiconque de son métier. Il ne craignait pas les moque-

ries, ça lui était bien égal, mais ses confrères avaient les yeux brûlés par le brun ; ils seraient bien incapables de voir la beauté de ce qu'il cachait.

Le petit cordonnier aimait les couleurs, et sa desserte en était remplie. Sur la première rangée, du fil de couture. Toutes les nuances et les mélanges de rouge, bleu et jaune. L'étage en dessous, les lacets de cuir. Magenta. Des tresses de nylon dorées et argentées. Plus bas les carrés de feutre. Abricot, maïs et menthe. La soie rouge Hollywood. Les cuirs teints et les pigments purs. Quelques étages encore en dessous, les perles multicolores. Encore plus bas, les agrafes cuivrées, les fermoirs en plastique. Au pied du meuble, enfin, à portée de main, s'alignaient ses outils : les ciseaux, les aiguilles, la colle, les patrons, les pinces à fermoirs et le fer à repasser.

Invariablement, le petit cordonnier allait se saisir d'un des cartables d'enfant qui faisaient la queue derrière son comptoir.

Il composait.

Il reprenait les trous et les usures d'abord, au fil et à l'aiguille. Ses doigts changeaient les déchirures en poissons, en nains, en visages multicolores. Il découpait ensuite les carrés de soie et de feutre, et de ces formes qu'il cousait, composait une mosaïque qui partant d'un endroit du sac allait fleurir en un autre.

C'était une tâche qui transportait le petit cordonnier hors du monde. Pendant ces quelques heures où il travaillait, il n'y avait que ces formes et ces couleurs, et c'était dans son âme une conversation délicieuse entre ce qu'il voyait, ce qu'il voulait, et la manière dont il allait s'y prendre pour y arriver.

Les modèles qu'il composait étaient uniques. Malgré les cinq cartables qu'il relâchait chaque semaine dans la nature, il n'y avait pas dans le quartier deux enfants qui aient sur le dos la même création. « Saint Laurent faisait quatre collections par an, j'en fais quatre par semaine », aimait-il à plaisanter, les rares fois où sa modestie l'abandonnait. Il y aurait pourtant eu de quoi fanfaronner, mais le petit cordonnier était bien trop occupé à imaginer ses modèles pour avoir le temps d'en parler.

Il y pensait le matin, en cousant les bottes, en grattant les cuirs. Il y pensait le soir, en fermant la porte, il y pensait en mangeant et en brossant ses vieilles dents, et quand il s'endormait, son âme déambulait encore dans des forêts de tulle arc-en-ciel.

Un peu plus loin dans la rue Zossener, l'école élémentaire Thomas Mann se dressait dans une contre-allée plantée de peupliers.

Il y avait dans cette école une petite fille, Annah Vacaresco.

Le jour de son huitième anniversaire, Annah songeait au balancement des peupliers dans la cour de l'école. Elle en était à s'étonner que, ceux-ci ayant un tel choix en matière de couleurs, ils aient tous choisi la même parure, quand la sonnerie frappa la fin des cours.

En ce jour d'anniversaire, le bruit avait un goût particulier : la huitième célébration de leur naissance était, pour les enfants de Kreutzberg, l'unique occasion de voir leurs cartables signés des ciseaux du petit cordonnier.

Ils s'y préparaient l'année de la date en question. Il s'agissait de donner matière au cordonnier, et donc d'en enlever au sac. On croisait en toute saison, sur un trottoir ou le long d'un muret, des garçonnets consciencieusement occupés à râper la toile de leurs cartables sur le bitume. Les adultes se disaient alors : « tiens, en voilà un qui va faire ses huit ans », et repensaient avec nostalgie à leurs propres sacs, qu'ils avaient remisés quelque part entre les jolies choses de leurs vies.

La petite Annah Vacaresco fut au pied de l'école avant tout le monde. Elle déposa sur la joue de Madame F. une bise pressée, abandonna sans commentaire le sac plastique qui lui servait de cartable et, crachant ses guiboles de huit ans pile, se précipita vers l'échoppe du petit cordonnier.

Annah n'était la fille de personne, tout comme les sept enfants qui vivaient avec Madame F. Celle-ci, d'ailleurs, ne manquait jamais une occasion de le lui rappeler : « Je ne suis pas ta mère, et sois-en reconnaissante, il n'y a rien de pire qu'une mère ». Mais de ne pas avoir de mère, Annah Vacaresco s'en foutait. Elle avait du génie.

Chaque jour, après l'école, le petit cordonnier lui apprenait la couture. Il lui enseignait les noms des formes et des couleurs, les coupes, les avantages du point coulé sur le point glissé. Elle avait du talent, lui disait-il, plus de talent que la plupart des gens et même sûrement plus de talent que lui-même. Et chaque fois qu'il disait ça, chaque fois qu'elle finissait une pièce et qu'elle voyait sous les sourcils froncés l'éclat inquiet de l'admiration, le vide qu'elle avait

dans le ventre se remplissait d'un liquide épais et chaud et elle n'avait plus besoin de mère.

Le petit cordonnier était en train de repousser la desserte dans un coin du local, quand il entendit tinter la cloche au-dessus de la porte. Il tournait le dos à l'entrée, mais il aurait pu reconnaître entre mille la voix de flûte et le trépigement métallique des chaussures de la petite Vacaresco.

« Wo ist es wo ist es wo ist es wo ist es ? Wo ist es, wo ist es ? » fit-elle, catapultée comme une balle rebondissante d'un coin à l'autre de la pièce, « Wo ist es, wo ist es ? », soulevant sans ménagement chaussures, sacs et outils, « Wo ist es, wo ist es ? », et son souffle devenu court, son ton, impatient, elle échoua sur les basques du petit cordonnier.

Il attendit qu'elle se calme. Des nappes de poussière ondulaient sans hâte dans la petite pièce, dessinant, entre les rayonnages, les divagations chaudes des derniers jets de lumière. Le petit cordonnier contempla le silence, la petite fille, le parquet usé de son magasin. Il lui semblait que ce soir chaque chose était exactement là où elle devait être.

De ses mains mangées par les solvants, il souleva l'enfant et l'installa contre ses hanches. Annah avait de grands yeux marron, et le teint caramel de son peuple. « Wo ist es, wo ist es ? », murmura-t-elle encore, avant d'enfiler un pouce dans sa bouche, un autre dans la narine de son grand-père d'adoption.

Joseph Lipietz se demanda s'il était raisonnable d'aimer comme ça, mais il avait depuis longtemps tranché la question et déposa sur le front de la fillette un bécot rugueux.

Il tira de derrière son dos un sac de jute marqué de la griffe d'une maison milanaise. Les yeux de l'enfant s'allumèrent, et ses menottes firent sauter le lacet qui fermait l'emballage. Le petit cordonnier retenait son souffle. Il aurait pleuré de voir la fillette déçue.

Un fournisseur tchèque lui avait procuré des pièces de veau peintes d'or, et avec les étoffes rouges et bleues qu'il possédait, il avait composé une mosaïque dont la pièce la plus grosse n'était pas plus grande que l'ongle du pouce. Le résultat dessinait un saule dont les ramifications louvoyaient entre les lanières et la fermeture Éclair, pour se rejoindre dans le dos du sac, où elles esquissaient la main protectrice de Hamsa.

L'objet avait arraché l'enfant au monde, mais il n'y avait dans ses yeux ni joie, ni bonheur.

De la concentration. Brute.

Ses doigts couraient le long des coutures, examinaient l'intérieur du sac, disséquaient les jonctions et les enchevêtrements de cuir. Elle avait vu les surfilages, les points de colle. Elle éprouvait les nœuds, caressait les matériaux, jugeait les reflets dans les ultimes émanations lumineuses.

La poussière était retombée quand enfin elle regarda le petit cordonnier. Ses yeux marron brillaient d'un éclat qu'il ne leur connaissait pas, et si cette lueur avait duré plus longtemps peut-être le petit cordonnier aurait compris, mais elle disparut, et la petite fille hocha la tête. Elle est inquiète, analysa-t-il, et ce fut pour lui une fierté immense et une tristesse plus grande encore. Il avait utilisé des points qu'elle ne connaissait pas. Il avait combiné des pliages, des secrets de superposition. Il avait fait montre, avec ce sac, d'une technicité dont seul un œil averti pouvait déceler la sophistication. Et cet œil averti, il l'avait devant lui. Sous la frange de cheveux bruns. Et il ne comprenait que trop bien son inquiétude.

— Du hast mich alles schnell zu lehren... dit-elle enfin, en caressant de sa main les oreilles duveteuses du vieil homme. Oui. Il allait lui apprendre tout ce qu'il savait. Et il le ferait vite, comme elle le demandait. Parce que l'amour de cette petite ne souffrirait pas de délai, il le sentait.

Le vieil homme ferma le magasin sans lâcher l'enfant. Madame F. les avait rejoints accompagnée des six autres mômes, et ils partirent ensemble célébrer l'anniversaire autour du couscous au poisson de la vieille dame. Joseph Lipietz fit remarquer que la cuisine séfarade ne valait pas tripette, Madame F. s'excusa que l'élevage d'enfants ne rapportât plus rien, et l'on coucha les gosses qui avaient le ventre plein et la gorge brûlante.

Le salon était minuscule et la banquette qui en faisait le tour, élimée par des générations de petites fesses. Les vieux s'assirent côte à côte près de la fenêtre. Ils rirent de la lune, embrochée sur l'antenne de la tour de Berlin.

Ils se connaissaient depuis si longtemps qu'ils s'étaient déjà tout dit.

Le lendemain matin, Annah partit seule pour l'école. Les rues de Berlin étaient encore engourdies par la fraîcheur de la nuit et le soleil, bas sur l'horizon, boudait le bitume des trottoirs pour la verticali-

té vitrée du quartier des affaires.

Son sac rebondissait tantôt sur une cuisse, tantôt sur l'autre, au rythme de sa démarche inquiète.

Si elle voulait un jour être capable de faire un sac comme celui qu'elle avait sur le dos, elle avait besoin de temps. Chaque seconde qu'elle passait en dehors de l'atelier était perdue. Elle abhorrait l'école, les chansons, les siestes et les tables de multiplication. Elle détestait l'indolence de ses camarades, elle les trouvait laids, médiocres, elle haïssait les maîtres et les maîtresses. Qu'on l'enchaînât à sa table pendant que dans les ateliers, derrière les machines à coudre, dormait un univers infini de couleurs, de matières et de textures, ce n'était rien de moins qu'un crime, un attentat à l'œuvre qui couvait en elle et hurlait qu'on la libère.

Insensible à la tourmente de l'enfant, l'école passait, à l'emplacement exact où elle l'avait laissée la veille. Les murs étaient les mêmes, il n'y avait pas plus, pas moins de parents devant le portail.

La sensation de froid la prit par surprise. Il n'y avait pas à proprement parler de différence de température; les peupliers continuaient de disperser sur le sol le soleil juvénile et pas un nuage ne blanchissait l'azur. Mais les couleurs étaient brutalement devenues glacées. Et la sensation de chaleur sur la peau de la fillette, disparue.

— C'est un joli sac que tu as là.

La voix avait surgi dans le dos d'Annah. Les mains soudées aux bretelles de son sac, elle se retourna.

La femme qui se tenait derrière elle était la plus belle qu'elle ait jamais vue.

Sa peau était si fine qu'on devinait par transparence le tracé bleuet des veines. Jamais elle n'avait vu de corps aussi délicat. Une poussade, un souffle aurait suffi pour emporter cet être. Sa présence dans Kreutzberg d'ailleurs, au milieu de ces carcasses de travailleurs, de ces peaux en croûte usées par leur propre poids, était obscène : Annah décida qu'elle ne pouvait pas appartenir au béton ni obéir à la gravité. Elle appartenait aux vents, aux nuages et aux oiseaux.

La femme était grande, très mince. Elle s'abaissa pour être à hauteur de l'enfant et l'étoffe ébène qui composait sa longue robe frémit gracieusement. Ses yeux étaient aussi éthérés que l'ensemble de sa personne; impossible de savoir qui du vert, du gris pâle ou de l'azur dominait son regard. Il brillait d'un éclat fiévreux.

De cet être évaporé, seules les lèvres et la chevelure paraissaient palpables, charnelles. Les premières, bombées, rayonnaient à elles deux troiscent soixante degrés d'un rouge si vif, si sensuel, qu'on pardonnait immédiatement au lacis des vaisseaux sanguins d'avoir abandonné le reste du visage. Autour de ce visage d'une perfection juvénile, une toison, mer d'un noir absolu coulait, liquide, de l'embryon de chignon, obligeant la femme à reprendre du doigt le ressac obscur des mèches sur la blancheur de son front.

Elle posa une main sur les joues de l'enfant. La peau était glacée et la main qui sortait de la manche de sa robe, osseuse.

Annah ne pouvait détacher les yeux du tissu. Il ondoyait sous la brise, retardé, comme ces algues qui suivent à contrecœur les hésitations de la marée. Instinctivement, elle en saisit un pan. Elle l'éprouva entre ses doigts. Il était irrégulier, vivant, et la multitude de ses couches se cambrait sous la pression de sa main.

— C'est un tissu magique, dit la femme, nous le faisons fabriquer spécialement au Japon. Tu connais le Japon ?

Annah hocha la tête. Des patrons couraient devant ses yeux, des rouleaux de tissu. La dame était peut-être disposée à lui en donner un peu. Elle ferait regarder le petit cordonnier. Il trouverait un moyen de l'intégrer à ce qu'elle était en train de faire.

— C'est joli, murmura-t-elle timidement, et elle sourit, de ce sourire qui laissait voir sur le rose des gencives le bouquet juvénile de ses dents de lait.

Les yeux de l'inconnue se plissèrent. Les commissures de ses lèvres s'étaient écartées de deux bons centimètres, et cette gymnastique creusait de part et d'autre de sa bouche deux adorables fossettes.

— Moi, c'est ton sac que je trouve joli. Est-ce que tu serais assez gentille pour me dire qui te l'a fait ?

Une ombre passa sur le visage d'Annah. Elle se fit enfantine, les mains tordues dans le dos, les jambes entremêlées, comme elle avait vu faire les autres enfants pendant les récitations.

— C'est Madame Benhamou, juste à côté du Lidl, madame, zozota-t-elle.

Et avant que la femme n'ait pu répondre quoi que ce soit, elle partit en courant vers la grille de l'école.

Annah passa la journée prostrée, elle avait un mauvais pressentiment, et les secondes qui la séparaient de la fin des classes s'étiraient comme les palabres de la maîtresse.

Quand enfin vint la sonnerie, elle n'embrassa pas Madame F.; ses pas claquèrent en averse sur les dalles de béton, et avant d'avoir formulé une pensée construite elle était devant la boutique du petit cordonnier.

Son intuition était juste : la sorcière était là. Sur le tabouret du petit cordonnier. Et celui-ci ne partageait visiblement pas l'état d'esprit de sa petite fille. Il virevoltait, les yeux brillants, servant d'une main le café dans des petites tasses de thé, détaillant de l'autre les secrets d'un sac devant les yeux gris, pétris d'admiration.

La petite passa la porte comme une balle de fusil et bondit dans les bras de son pépé. « Opa, mein Opa... », susurra-t-elle en enfonçant, câline, un pouce dans sa bouche, l'autre dans la narine du vieil homme.

Mais c'était trop tard. D'une main douce, il retira de son orifice le doigt de la fillette, et fit les présentations. La dame s'appelait Saskia Sibal, la petite Annah Vacaresco, et cette dernière était son élève, l'héritière de ses secrets, et sa successeuse pour tout ce qui concernait le magasin. Saskia Sibal quant à elle était une entrepreneuse, spécialisée dans l'industrie textile.

— Elle est adorable, commenta l'entrepreneuse, avant d'ajouter : c'est elle qui m'a indiqué où était votre magasin. Sans elle, j'aurais perdu un temps précieux.

Sa voix s'éleva en un rire cristallin, immédiatement suivi de celui enthousiaste du petit cordonnier.

Annah ne riait pas. La pièce empestait du parfum de la femme. Ce n'était pas une de ces fragrances comme en portait Madame F., avec du citron, de la cannelle ou des pointes de lilas. Ça sentait la transpiration, l'haleine de sa culotte. L'odeur imbibait le bois des poutres, se coulait dans les pores des pièces de cuir ; elle pouvait la voir s'insinuer dans les fentes de sa desserte et mouiller les rubans et les pièces de tissu.

La voix du petit cordonnier montait dans les aigus, il parlait de ces sacs qu'il avait faits, de sa réputation dans le quartier, de toutes les idées qu'il avait eues et qu'il avait encore. Annah ne l'avait jamais vu aussi

volubile, il portait au front une pellicule de transpiration qu'elle trouvait dégoûtante.

La jeune femme pendant ce temps l'observait, les jambes croisées, le regard passionné.

Joseph s'aperçut à peine que Madame F. passait la porte. Celle-ci dut faire elle-même les présentations. Sans surprise, Saskia Sibal fut vivement intéressée par son travail. Elle lui posa une série de questions tout à fait pertinentes sur les rouages des services à la jeunesse, nota que la vieille dame possédait visiblement les qualités requises pour la tâche, et elles déplorèrent ensemble que le métier n'eût pas la considération qu'il aurait méritée.

Le petit cordonnier, pendant ce temps, faisait les cent pas autour d'Annah. Comme si la petite avait été un meuble. Pris d'une inspiration soudaine, il s'empara de l'enfant, et d'un geste brusque laplaça dans les bras de la vieille dame.

— Prends-la, veux-tu, Mademoiselle Sibal et moi devons encore discuter.

Madame F. acquiesça, quoique surprise, et salua la jeune femme.

Si le petit cordonnier n'avait pas recommencé à parler, si Saskia Sibal n'avait pas bu aussi visiblement ses paroles, peut-être aurait-il pris le temps de regarder l'enfant qui passait la porte. Il aurait vu ses yeux. Il se serait inquiété.

Plus tard le même soir, la silhouette de la jeune femme glissait le long de la rue Zossener.

Rue Budapester, elle obliqua sous un porche métallique qui chapeautait une volée de marches en marbre. La porte de l'immeuble, en verre et en chrome, s'ouvrit avec un chuintement de plastique et découvrit un hall monumental. Celui-ci s'étalait sur plusieurs dizaines de mètres, avec presque autant de hauteur sous plafond, et ces dimensions, qui s'ajoutaient à la blancheur éclatante du marbre, faisaient sembler la silhouette de la femme à une puce de plage sur un littoral caribéen.

Au fond du hall, un escalier du même matériau enroulait sa spirale autour d'une cage d'ascenseur. Saskia ignore le mécanisme et entreprit les marches que des décennies de passages n'avaient pas réussi à entamer.

Le palier du deuxième étage accueillait une porte de bonnes dimensions, et un mancenillier enraciné dans un pot en pierre italienne. Saskia marqua une pause, et caressa du doigt le matériau poli du lourd vase. Elle aimait le calme qui régnait dans cet immeuble. En deux années qu'elle avait passées dans cette sculpture de marbre, elle n'avait jamais croisé personne ni entendu le moindre bruit. Comme si ce tombeau de pierre n'abritait qu'elle.

La porte à doubles battants s'ouvrait sur un loft. L'impression de grandeur était renforcée par l'austérité de la décoration et la propreté maniaque du lieu. La cuisine américaine, scintillante de chrome, semblait avoir été justement déballée. Le carrelage, de marbre évidemment, scintillait de l'éclat des spots placés au plafond. Les murs, immaculés, étaient vierges de tout ornement et même les fenêtres étaient occultées par des tentures blanches. Ce qui s'approchait peut-être le plus d'une note de fantaisie était le canapé en L, gris anthracite, qui s'étalait au milieu de la pièce.

Saskia Sibal ôta ses escarpins et s'installa, jambes ramenées derrière les fesses, sur la méridienne du sofa. Dans le silence minéral de la pierre s'éleva le crépitement d'un clavier. Il était vingt-deux heures, elle travaillait. Il en fut de même à vingt-trois heures, et à minuit.

Lorsque le téléphone sonna, elle hésita, puis prit l'appel dans un soupir. L'homme au bout du fil demanda comment les choses s'étaient passées. Elle ne pouvait pas vraiment en parler, mais c'était dans la poche. Ce coup-ci, elle était seule sur l'affaire.

Son interlocuteur insista pour en savoir plus. Elle répondit que la clef de l'histoire c'était l'unicité. Elle allait vendre aux gens des sacs uniques, qui seraient à la hauteur de leurs extraordinaires personnalités.

Elle imaginait des enseignes dans les rues commerçantes de Munich, Nice et Gênes. Des boutiques parfaitement décrépies. Les gens pousseraient les portes, et il y aurait des petits cordonniers occupés à coudre. Ils seraient vieux, ça serait dans le cahier des charges. Non, non, bien sûr que ce ne serait pas de l'artisanat. De toute façon il n'y a plus personne pour pouvoir apprécier un travail d'une telle qualité. Ils travailleraient avec des pièces prémontées, fabriquées en Chine. Les petits cordonniers les coudraient simplement sur des sacs. Savait-il combien de combinaisons de sacs on pouvait faire avec onze pièces? Quarante millions, au bas mot. Elle avait trois ans avant que les gens ne se rendent compte de la super-

cherie, et que le soufflé retombe. Comme Desigual. Mais en trois ans elle se ferait suffisamment pour ouvrir sa propre boîte de production.

L'homme l'interrogea sur le petit cordonnier. Elle répondit qu'il ne ferait pas partie du projet. Il était trop vieux. Trop enthousiaste. Elle ne l'aurait pas avec l'argent d'ailleurs, mais elle avait trouvé son point faible. L'homme fit une remarque et elle rit. Non, non, pas cette fois. Et puis il n'y avait bien que lui pour se faire avoir comme ça.

Encore un silence. Non, pas ce soir. Elle devait encore travailler, il fallait préparer les papiers le plus tôt possible. Non, pas la peine d'insister.

Elle raccrocha, coula un regard vers la fenêtre et comme les rideaux étaient tirés, se remit à l'ouvrage.

L'horloge marquait une heure quand elle referma l'ordinateur. Elle tira un plaid de la méridienne, et se blottit contre le tissu. Elle avait glissé le portable sous le coussin. Les vibrations des notifications l'apaisaient, d'habitude. Ce soir-là, elle subissait le contre-coup de l'excitation de la journée, et la sournoise sensation de solitude qui allait avec. Elle essaya de se rassurer : la solitude est la compagne fidèle de ceux qui font ; elle n'avait qu'à penser à autre chose.

Mais elle n'avait pas grand-chose d'autre à penser.

À deux heures elle attrapa son téléphone et pianota quelques mots. L'homme fut là trente minutes après. Elle l'accueillit dans le canapé. Ils s'étreignirent sans un mot, et elle vint rapidement. L'horloge marquait deux heures cinquante-trois, elle dormait profondément.

Lui n'avait pas joué. Il plia ses affaires et referma doucement la porte derrière lui.

Il y avait longtemps qu'il avait arrêté les grandes résolutions.

Le lendemain, le petit cordonnier dînait chez Madame F.

Le vieil homme passa la porte sur les coups de vingt heures. Son visage et les mouvements saccadés de ses yeux trahissaient une fébrilité que la vieille dame ne lui connaissait pas ; il accueillit le chahut des enfants avec une grimace agacée.

La maîtresse de maison était d'un optimisme à faire chanter une pierre. Elle le salua à grands bruits, pré-

para un litre de thé et installa la petite table dans un concert de vaisselle. Son enthousiasme était si communicatif, si virulent, que pendant toute la durée de l'opération, ni lui, ni elle, n'eurent l'occasion de remarquer qu'un des enfants ne s'était pas levé. Annah Vacaresco, accroupie contre le réfrigérateur, fixait le rectangle nuageux de la fenêtre avec une insistance troublante.

Ils expédièrent le repas. Le vieil homme mangeait dans un silence forcé, jetant entre deux fourchettes de poisson des regards inquiets à la petite fille. Les battements de ses pieds atteignaient parfois le plateau en bois, ce qui déclenchait chez les enfants des éclats de rire hystériques.

Quand le dernier de ses protégés eut intégré son matelas, Madame F. rejoint le petit cordonnier dans le salon. Ils s'installèrent à leur place habituelle, mais ce soir, l'air était lourd et les rayons de la lune, épuisés par leur traversée nuageuse, peinaient à offrir à la capitale autre chose qu'un rictus blafard.

— Une académie, lâcha enfin le vieux, et incapable qu'il était de contenir ses jambes, il se leva et se mit à faire les cent pas. L'entrepreneuse lui proposait d'ouvrir une académie, son académie, à Berlin. Il aurait des élèves cordonniers qui viendraient de toute l'Allemagne. Elle s'appellerait l'académie Lipietz, comme lui, et à la fin des trois ans on donnerait un diplôme qui porterait sa signature à lui.

— Le magasin était fermé aujourd'hui, l'interrompit la vieille dame, puis, craignant qu'il ne se méprenne sur son reproche elle ajouta qu'elle avait trouvé la petite figée devant la porte, le nez collé contre la vitre.

Le vieil homme avait entendu et l'espace d'un instant, lutta avec une idée douloureuse. Il travaillait avec Saskia, coupa-t-il. Ils avaient regardé les détails de leur arrangement, et avant que Madame F. ne le lui demande, elle n'exigeait en contrepartie que le droit d'exploiter sa signature, son magasin et ses modèles de sac.

Il s'interrompit, irrité, pour considérer Madame F. Celle-ci s'était levée et fouillait dans son sac. — Regarde, dit-elle, en jetant sur la table un cahier d'écolier.

La première page portait en petites lettres appliquées le nom de son propriétaire, Annah Vacaresco. Le petit cordonnier caressa doucement les sillages de l'encre, et, sentant ses larmes imminentes, tourna brusquement la page.

Il laissa tomber le cahier.

Derrière la couverture, le bloc était entaillé sur toute son épaisseur par deux sillons sanglants.

Le «X» avait été gravé par le passage répété d'un stylo sur la première page, et cette calligraphie démentement avait déchiré les feuillets jusqu'à former dans le mille-feuille de papier deux profondes plaies, dont les lèvres étaient encore gluantes de rouge.

Le petit cordonnier marqua une pause, les yeux fixés sur les pages incarnates, tandis que derrière les frémissements de la trotteuse, la vieille dame contemplait le passage des secondes.

Il balaya d'une main le cahier.

Il lui expliquerait. Elle comprendrait. Ils continueraient leurs leçons, dans une vraie école, dès qu'elle serait en âge de s'y inscrire.

— Dans dix ans? Joseph tu sais combien c'est important pour elle ces leçons, elle n'attendra pas...

Elle ne put finir sa phrase. Le petit cordonnier s'était rapproché avec une vigueur presque enfantine. D'un ton définitif, il trancha :

— Je lui ai déjà donné cinq ans. Il est temps que je pense à moi.

Et retourna s'enfoncer sur la banquette, rendant l'appartement au cliquettement de l'horloge.

Madame F. s'installa contre lui, et passa une main osseuse dans sa chevelure.

Le silence dura. Les quatre oreilles étaient fatiguées. Elles n'entendirent pas, dans l'obscurité du couloir, le bruit de l'ombre qui s'éloignait.

Le mardi suivant eut lieu la signature du contrat. Le petit cordonnier avait tenu à organiser une sorte de réception, et malgré les imprécations de Madame F., avait insisté pour que la petite Vacaresco soit présente.

La femme et l'enfant se rendirent, le soir venu, dans la petite boutique. Annah s'était laissé endimancher avec la même indifférence qu'elle affectait désormais dans tous les domaines de son existence. Madame F. s'inquiétait, mais elle avait fini par se faire à l'idée. Étant donné la montagne de misère, de tristesse et de déception que l'enfant aurait à affronter au cours de son existence, la dépression qu'elle traversait n'était rien d'autre qu'une manifestation supplémentaire de

sa précocité, et elle était fière de pouvoir l'aider.

Saskia Sibal arriva avec un jeune homme qui, si-tôt débarrassé des présentations, sortit de son sac un appareil numérique et entreprit de photographier le magasin. Tandis qu'il s'affairait, la jeune femme, toujours aussi généreuse de ses attentions, sortit une liasse de papiers qu'elle présenta au petit cordonnier. Le vieil homme affirma avec un sourire malin qu'ayant oublié son stylo, ils allaient devoir remettre la signature, et l'entrepreneuse répondit avec un rire furieux qui eut le don de mettre Madame F. mal à l'aise.

Les papiers furent signés et le petit cordonnier, charmeur, déboucha une bouteille de champagne qu'il avait réservée derrière le comptoir.

Ce fut ce moment que choisit Annah pour se manifester. D'abord chuchotement, sa respiration se fit hoquet, et les larmes qu'elle avait tenté de dissimuler se mélangeaient à la poussière de ses mains et dessinaient sur ses joues deux coulées sombres, salvatrices.

Madame F. et le petit cordonnier se regardèrent, cachant mal leur soulagement. Ces larmes étaient l'averse qui crevait le désespoir, leur fraîcheur et leur abondance irriguaient le petit visage de la vie qui y avait disparu.

La petite fut soulevée, embrassée, choyée, le petit cordonnier lui promit de continuer à lui enseigner pendant les vacances scolaires, et chacun lessiva sa culpabilité dans les pleurs de l'enfant.

La petite, enfin, tourna la tête vers Saskia Sibal.

Elle hésita, et dans un reniflement gras, lui tendit ses deux bras. La réconciliation fut consommée sous le regard humide des deux petits vieux. L'êtreinte était adorable et le pendentif morveux que constituait la fillette donnait à la jeune femme une aura de sainte.

L'enfant, enfin, détacha sa tête du cou gracile, attrapa une mèche de cheveux, et d'une voix timide dans laquelle on devinait l'empreinte des sanglots, demanda :

— Est-ce que je pourrais avoir un peu du tissu magique?

C'en était trop. Madame F. fondit en larmes tandis que le petit cordonnier retenait les siennes au prix d'un éclat de rire forcené. Saskia Sibal accepta immédiatement. Elles allaient de ce pas le chercher. Ce serait l'occasion de discuter un peu n'est-ce pas? Et de lancer un clin d'œil complice aux petits vieux.

Les deux femmes s'élançèrent dans la rue, main dans la main. La poignée de l'enfant, que la jeune femme avait acceptée non sans un certain dégoût, était plus douce que prévu. Elles marchaient en silence dans la tiédeur de la nuit, et Saskia Sibal s'étonna de trouver dans cette compagnie une tranquillité à laquelle elle n'était pas habituée.

Dans le hall, la petite s'échappa et bondit en riant sur les canapés. Tandis que la jeune femme essayait de la rattraper, elle l'esquiva en gloussant et attaqua l'escalier de toute la vitesse de ses petites jambes. Saskia la suivit à petits pas dans les circonvolutions de l'échafaudage de marbre. Elle savourait la joie de l'instant et, tandis que le rire rebondissait, considéra avec surprise la sensation de chaleur qu'elle découvrait entre ses côtes.

La deuxième chose qui l'étonna fut que le vase en marbre qui décorait son palier soit monté sur des roulettes. Il n'en pouvait être autrement, vu que l'enfant avait réussi à le déplacer au bord du palier.

Derrière le pot monumental, Annah Vacaresco ne riait plus. Débarrassée de ses artifices enfantins, elle était femme, et c'est ainsi, en femmes, que ces deux ambitions échangèrent leur ultime regard.

Les deux cents kilos basculèrent lentement. Comme ces animaux qui restent figés dans le faisceau des phares, Saskia Sibal ne put détacher ses yeux de la masse mouvante.

Elle eut une pensée pour la qualité du marbre, puis le rebord supérieur lui déchira le ventre. Comme si la fine armature de côtes avait été de la paille. Elle ne ressentit aucune douleur, juste l'étreinte de la pierre qui l'emmenait dans les airs.

Annah attendit quelques instants. Après le fracas de la chute, le silence, dans l'immeuble, était absolu.

En bas des marches, le sang avait quitté le corps de l'entrepreneuse et tachait le marbre blanc de nappes d'un rouge gras et sombre. La femme regarda les lèvres jadis si vivantes. Elles étaient aussi pâles que la pierre. Elle contempla la tache écarlate, les fines rayures noires de la chevelure, les éclairs gris sur le sol.

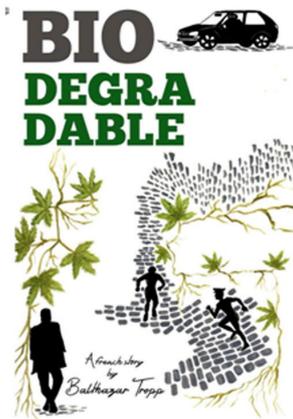
La beauté de la scène lui sciait les jambes.

Voilà que je suis de retour dans l'univers feuillu des pandas. Avec un nouveau texte, plus sombre, mais pas tant que ça, et je suis ravi de mêler en caractères d'imprimerie au milieu de si talentueux écrivains indépendants.

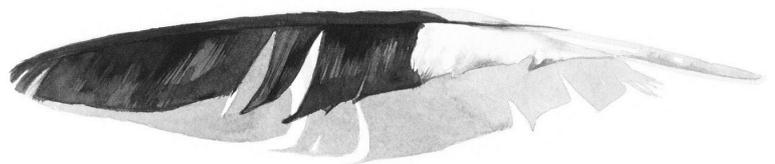
Nouvelle apparition, nouveau roman? Eh bien non. Enfin à moitié. Le même, dans une autre langue, ça vous va? Peut-être meilleur, finalement. Pas de coquilles. Des paragraphes re-hachés. Une nouvelle rondeur dans les personnages. Biodégradable en anglais quoi! Allez, un petit résumé :

Nice, France. Un jeune vagabond qui tente d'échapper à la Police est sauvé par une belle inconnue, et se retrouve rapidement à travailler pour un groupe de hippies activistes dotés d'un plan secret. Son ancien patron essaie de compenser les effets de sa disparition, dont les conséquences entraînent une réaction en chaîne dans le milieu du narco trafic Niçois. Le policier sur l'affaire, un débutant de la première heure, se retrouve coincé avec un partenaire obèse.

Ces trois histoires s'entremêlent, entraînant le lecteur de la plus profonde des banlieues, en passant par les paysages enchantés de la Provence, jusqu'aux côtes méditerranéennes, tandis que le suspens se construit et que les personnages sont poussés dans leurs retranchements. Biodegradable est plein de retournements de situation, de commentaires mordants sur notre société. Balthazar Tropp capture ici les tensions et les incertitudes de l'époque, et nous entraîne finalement au plus profond de la nature humaine.



BALTHAZAR TROPP





JEANNE SELENE

LA ROCHE DES PAÏENS

BOCCHE

ment le nez puis le repose. Il hausse les épaules, l'octogénaire, tant pis.

Sa maison, trop grande maintenant, borde un sentier pédestre. Le chemin empierré traverse une ferme, sa ferme, avant de s'enfoncer dans les bois. L'agriculteur qui a repris l'exploitation est à la traite. Il entend le bruit des machines, le vieil homme.

— Sur quatre rejttons, pas un pour reprendre le flambeau, se désole le retraité. Fallait faire des études!

Un architecte, une infirmière, un prof et même une notaire. Pas un pour comprendre l'amour de la terre et des bêtes. Voir ses veaux manger et grossir, tâter la mamelle gonflée de lait, labourer ses champs, plonger ses socs au plus profond...

— De nos jours, les jeunes s'donnent même plus la peine de r'tourner leurs sols, se désespère le paysan.

Au journal télé, ils parlent des méfaits des engrais chimiques, des conséquences des pesticides sur la santé. À les écouter, le diable lui-même sommeille dans les phytosanitaires. Il en a épandu toute sa carrière, le chimiste de la terre, il est encore frais pour son âge. Vaguement, quelques images de ses copains lui viennent en mémoire.

— Le Parkinson a pas mal sévi, il se dit. Mais il efface tout ça d'un mouvement de tête. Faut arrêter de voir des liens où y'en a pas, quand même.

Un peu plus loin, le passage devient boueux, glissant même. Il a tant plu ces derniers jours.

— Il manquerait plus que j'me casse la binette, s'inquiète le marcheur.

À son âge, il sait que ça ne pardonnerait pas.

— Si j'peux plus bouiner, j'vais crever d'ennui, se tracasse encore le bricoleur.

Il se dit qu'il aurait peut-être dû accepter la canne proposée par le médecin, le fier. Mais il ne l'aime pas cette femme, il évite ses conseils comme la peste, par pur esprit de contradiction. Il ne supporte pas les gens qui ont étudié, le cancre, il les trouve arrogants, méprisants.

Il arrive à une intersection et emprunte la voie de gauche, à travers les bois. Ça grimpe, c'est raide pour ses jambes fatiguées, mais le terrain est moins accidenté qu'à droite et puis il n'a pas réfléchi, comme si le chemin avait choisi pour lui. Après un bon kilomètre, il bifurque vers une clairière, la clairière, sa clairière. Il en a passé de bons moments là-bas.

— Elle avait pas inventé le fil à couper le beurre, la

Ça y est, la vieille est morte. L'était temps, pense l'ancêtre.

Il a lâché quelques larmes malgré tout. La peur de ne pas gérer le quotidien, sûrement. S'occuper des repas et tenir la maison, ça a toujours été son rôle à elle.

— Qu'est-ce qu'elle était casse-couilles, la vieille! se dit l'homme.

Il faut dire qu'il ne l'avait jamais aimée, cette femme-là, pas plus qu'une autre d'ailleurs.

— L'avait fallu qu'elle tombe enceinte dès l'premier coup de queue, rage encore le patriarche.

À l'époque, on ne rigolait pas avec ça, pas de loi Veil, pas de pilule du lendemain. Quelques minutes de plaisir, soixante-et-onze ans de baigne... Quatre gosses à la clef en prime.

La maison est calme. Même le yorkshire obèse ne bronche pas. Il est couché auprès du poêle, enroulé sur lui-même, les flammes lancent sur lui leurs éclairs mouvants.

— Quel crétin, ce chien! raille le maître, encore une lubie d'la vieille.

Les mioches lui manquaient... Il faut dire qu'ils ne rendaient plus visite à leurs parents depuis bien longtemps déjà. Trop de rancœur, trop de souffrances, trop de mots lâchés dans la colère, trop de coups et de lanières de cuir sur le dos...

— Paraît que j'suis qu'un con. Jamais réussi à les dresser, ces p'tits merdeux, se désole le père.

En fond sonore, la télé débite son lot de discours prémâchés et stéréotypés. Il s'emmerde, le vieux, seul comme il est, comme il a toujours été, malgré tout.

Dehors, le temps n'est pas au beau. Un vent à décorner les bœufs rugit depuis des heures. Tant pis, il a besoin de prendre l'air, le délaissé.

Ses genoux craquent et ses chevilles protestent quand il se lève de son fauteuil avachi. Il enfle une paire de bottes, un manteau, une casquette d'époque et se glisse vers la porte-fenêtre.

Le voyant prêt à sortir, le clébard soulève vague-

p'tite Marie, mais elle était pas sauvage... se souvient notamment le batifoleur.

Les ronces ont poussé, à croire que plus personne ne profite de ce lieu de nos jours.

— Ils savent pas c'qu'ils ratent, se dépîte le chanceux.

À moins dix sur le cadran de la trouée, le gros rocher est toujours là. Une mousse épaisse le recouvre désormais. Malgré l'humidité, il a une brusque envie de s'y adosser à nouveau, le nostalgique.

Il songe aux histoires que racontaient les vieux d'autrefois. Ceux qui l'étaient avant lui. Il imagine les païens dresser ce granit taillé. Il les devine les soirs de pleine lune, entonnant des chants sataniques. Il n'avait jamais eu envie de croire à ces conneries, le sceptique. Pourtant, comme le soleil darde des rayons malsains entre les nuages lourds, il frissonne. Il incrimine le froid ambiant, le lâche. Il s'inquiète faussement à l'idée d'attraper un rhume.

— La crève, c'est violent à mon âge, s'alarme le dolent.

Elle a beau jeu, la maladie, bannière acceptable qui cache toutes les peurs enfouies. Parce qu'il a peur, le poltron. Il meurt chaque jour un peu plus de cette trouille qui le dévore. Sait-il encore pourquoi il s'épouvante ainsi, le craintif? Se souvient-il seulement?

Le soleil estival réchauffe leurs corps nus enlacés. Ils sont jeunes, si jeunes. Elle est belle, la Marie, pas comme sa Thérèse. Encore une fois, la clairière a été témoin de leurs ébats amoureux. Est-ce qu'il l'aime, la Marie? Peut-être un peu? Elle est un brin folle, insouciant, et surtout, si naïve et douce... Un nuage filtre un instant les rayons de l'astre diurne. Elle frissonne. Il sent sous sa main la peau qui se crispe légèrement. Un doute étreint son cœur l'espace d'une seconde. Le vent s'est levé, porteur d'une atmosphère lourde, inquiétante. Comme pour souligner son pressentiment, un grondement sourd s'élève. La jeune femme se redresse, inquiète. Sa poitrine ferme et haute se soulève un peu trop rapidement, son souffle est court, haletant. Rien à voir avec leur performance sexuelle pourtant. Ses yeux bleus, d'habitude si rêveurs, sont emplis de peur, son regard est fixé sur un point invisible derrière lui. Il se retourne,

son coude posé sur l'herbe tendre de la trouée.

Un homme, presque un adolescent, est là, assis sur le rocher, l'air faussement détaché. Il tient contre lui le vieux fusil de chasse du père. Son regard perdu est celui d'un dément. Jamais encore il ne l'avait vu ainsi, son jeune frère. Il semble détailler la scène, comme pour la mémoriser à jamais. Sa fiancée, sa douce Marie, se pressant nue contre son idole, contre cet aîné qu'il aime tant. Celui qu'il suit depuis l'enfance, avec la fidélité d'un chien, sur les chemins de terre de l'école buissonnière...

La jeune fille, oubliant sa nudité, se lève et court implorer le pardon de son futur époux. Il l'arrête d'un geste aussi vif que celui d'une vipère. Ses doigts se referment sur son cou gracile. Il serre, encore et encore. Il se lève pour s'ancrer au sol et gagner en force. Elle se débat entre ses mains. Il bascule son corps contre le rocher des païens et il serre, encore et toujours. Elle cherche l'air, ses mains griffent les bras de son agresseur, en vain.

Au centre de la clairière, le premier-né est figé. Il observe la scène comme s'il s'agissait d'un film. Une étrange fascination monte en lui. Il sent son sexe se durcir à la vue des yeux révoltés de la jeune femme. Quand, enfin, les soubresauts cessent et que le corps juvénile retombe inerte, il jouit. Un vague sentiment de honte point, mais il n'a pas le temps de le goûter plus. Devant lui, son cadet a repris le fusil lâché plus tôt. D'un geste lent, il place le canon dans sa propre bouche et presse la détente. Le corps de Marie, la roche, les herbes alentour reçoivent aussitôt une pluie de mort. Il a envie de hurler, l'homme nu, mais son cri reste coincé au creux de sa gorge. Son âme, elle, se liquéfie, elle brûle et se tord. Figé, il est témoin de l'étrange lumière qui émane alors de la pierre granitique. Une aura verte qui scintille et gonfle. Elle englobe peu à peu les deux cadavres, les enveloppe telle une cape. Ils semblent maintenant couverts d'une fine pellicule, une sorte de poussière de fée. L'émanation chatoyante glisse ensuite vers l'homme nu. Devant lui, elle se densifie, laissant place à une silhouette humanoïde.

— Tu as réveillé le menhir de Sougâs, mortel, le sort en est jeté. J'accepte tes offrandes et lie ton âme à la pierre.

Le jeune paysan ne comprend rien. Tandis que la créature parle, une peur animale l'étreint. Elle agite des mains vaporeuses terminées de longues griffes acérées et récite quelques paroles dans une langue inconnue. Elle marque une courte pause avant de

poursuivre en français d'un ton légèrement agacé :

— Ton vœu maintenant, mortel, j'attends !

Il bredouille, il bégaie, c'est son petit frère en vie qu'il veut. En vie et sans souvenir de l'incident ni de la Marie. Que la Marie s'efface en chaque mémoire même... Nulle autre volonté !

La bête est en colère, elle fulmine. Réclamer son offrande ! De quel droit ? Soit ! Elle accepte cette résurrection, mais l'exaucé devra désormais payer un tribut, chaque été, jusqu'à son propre décès.

Chaque année sans faute, ou...

La première fois a été si simple. La chance lui souriait. Une naissance rapide, sans matrone, un mort-né difforme. Honte sur eux, le mauvais sort dans leur chaumière. Un petit corps encore chaud à camoufler, à cacher loin du regard médisant des voisins.

La créature a reniflé, mais accepté le présent.

L'année d'après, une vache est tombée malade. Il s'est réjoui et l'a tirée jusqu'à la clairière. Le sang a giclé sur le rocher lorsqu'il a tranché la jugulaire. Facile, sans culpabilité. Une simple bête, malade de surcroît. Il ne perdait rien !

La créature n'a pas aimé...

La fois suivante, il a épié des vacanciers. L'adolescente avait seize ans, tout au plus. Ses longs cheveux bouclés, blond vénitien, ondulaient à chacun de ses pas. Ses seins naissants pointaient fièrement sous son chemisier fleuri. Elle était parfaite. L'approcher fut aisé. L'emmener en balade, un jeu d'enfant. À mesure qu'ils avançaient vers la clairière, l'excitation ressentie lors de la mort de la Marie revenait. Il s'imaginait déjà poser ses mains sur le cou délicat, comme l'avait fait son frère autrefois.

Elle a sursauté quand il l'a poussée contre le menhir puis hurlé quand il a cherché à l'étrangler. Elle avait plus de force qu'il ne le pensait. Elle courait vite aussi, sur ses longues jambes fines. Il a dû s'élaner et plonger pour réussir à la rattraper, in extremis, par une cheville. Elle est tombée dans un râle. La jupe retroussée révélait le haut des cuisses. Le désir a resurgi avec une force implacable. Le regard terrifié, les

cris désespérés, la bouche qui se tordait de douleur... Il a joui vite, trop vite. Il se sentait floué. Il l'a tirée par les cheveux, ces beaux cheveux cuivrés qui avaient si bien su retenir son attention. Il l'a tirée jusqu'à la roche des païens. De sa main libre, il a saisi son couteau et, comme pour la vache, il a tranché, sans peur, ni remord.

La créature a adoré.

Lui aussi.

Alors, il a poursuivi, chaque année, avec un plaisir sans cesse renouvelé.

Pourtant, malgré le contrat, il est mort, le frère. Fauché à quarante ans à peine par un chauffard alors qu'il pédalait sur la nationale. Pas de seconde chance, cette fois.

Rage, incompréhension, vindicte.

Ce frère pour lequel il avait tant donné.

Cette personne si rare, si précieuse, seule capable de l'aimer. Seule capable de comprendre, de compatir. Le seul ayant vécu, lui aussi, avec le père. Avec le père et sa bouteille. Avec le père et son fouet. Avec le père et ses désirs inavouables...

La créature pouvait toujours attendre, elle n'aurait plus son sang frais.

Au fil des ans, il a oublié, l'homme, ce pacte immuable. Quant au besoin de pouvoir, il a continué à le cultiver, pour chaque anniversaire. Déjouant la police de plus en plus compétente en frappant de gauche et de droite. Qui remarquerait la présence d'un père de famille puis d'un retraité sur le lieu de chaque disparition. Tantôt en Picardie, l'année suivante en Ardèche... Car il a voyagé, le paysan, pour assouvir ses appétits morbides.

Avec l'âge, c'est devenu d'autant plus aisé. Qui se méfie d'un vieillard ?

Cet été pourtant, il a dû renoncer pour la première fois à cette jouissance malsaine, trop compliquée à satisfaire avec la Thérèse affaiblie à seconder.

Pourquoi est-il revenu dans cette clairière aujourd'hui, le parjure ? Ses jambes ont suivi seules le sentier. Tandis qu'il observe le rocher des païens, la mémoire lui revient. La peur emplit son corps, elle croît jusqu'à devenir effroi. Est-ce un délire de dé-

ment ou la vérité? A-t-il réellement vendu son âme ici autrefois?

Il sait qu'il n'a plus le choix, le tueur, la créature réclame son dû maintenant. Il y a trop longtemps qu'il n'a pas honoré sa part du marché. Trop longtemps qu'il n'a pas restitué à la roche les esprits capturés.

Une dernière fois, il marche, le maudit, en direction du menhir. Ses membres tremblent, ses articulations craquent. Il s'agenouille, contre son gré.

Il a pris le couteau à sa ceinture, le boucher, ce couteau qui a ôté la vie à tant de jeunettes.

Et tandis qu'une lumière blafarde illumine le granit, il tranche une dernière jugulaire. Sa jugulaire. Un sang chaud inonde le monument des païens. Le sang d'un vieillard, le sang d'un renégat, le sang d'un meurtrier.

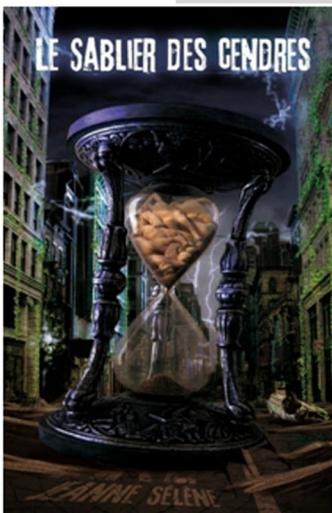
Alors que le corps retombe sans vie, l'âme s'enfonce entre les cristaux. Elle plonge vers les enfers d'un autre monde, emportant avec elle les sacrifiées d'un été. Elle hurle, elle se distord. Elle s'acquitte de sa dette, avec les intérêts.

Enfin, il paye, l'assassin.

Si vous aimez les récits un peu rudes et les anti-héros, venez découvrir « Le sablier des cendres », une sombre dystopie au rythme effréné.

En écrivant cet ouvrage, je me suis demandé dans quelle mesure une société pouvait devenir créatrice de monstres humains. En me basant sur les travaux d'Alice Miller et les dernières recherches en neurosciences, j'ai tenté de bâtir un modèle aussi plausible qu'inquiétant...

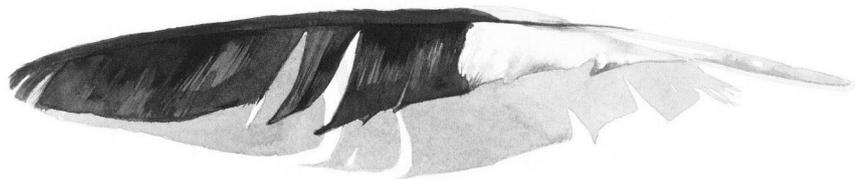
Greg Forbs, quadragénaire, est le principal actionnaire du géant pharmaceutique de Gallica. Alors pourquoi se réveille-t-il nu dans un œuf, au beau milieu d'une décharge? Qui sont les inconnus à ses trousses? Saura-t-il survivre dans ce nouveau monde sans pitié?



<https://jeanne-selene.com/le-sablier-des-cendres/>

<https://www.facebook.com/jeanneseleneautrice>

JEANNE SELENE





RENAUD ERHENGARDT

LA PARTIE DE DÉS D'ARTII

Ces derniers mois, ils n'avaient eu de cesse de l'envoyer dans les coins les plus reculés de France. Il savait qu'on lui attribuait les missions les plus ingrates à cause de la négligence dont il avait fait preuve sur sa compta pendant son divorce. Il admettait volontiers qu'il avait fait n'importe quoi et comme il n'avait pas envie de perdre son job, il acceptait sans rechigner de distribuer dans les périmètres dont personne ne voulait. Et puis, il n'avait plus de famille. Enfin, plus comme avant. Donc il ne pouvait pas se plaindre de ses ordres de mission face aux collègues qui, eux, en avaient une.

Depuis six mois maintenant, il arpente la périphérie de la région, loin de son domicile. Il roulait des heures durant pour vendre des bonbons et des jeux à gratter aux bistrotts et aux points presse les plus isolés. C'était tellement loin qu'il devait parfois passer une ou plusieurs nuits à l'hôtel. Et l'hôtellerie dans ces villages sordides ne valait pas mieux que les bars-tabac ennuyeux qu'il visitait.

La seule chose positive dans tout ça, c'est qu'il était défrayé et gagnait un peu plus. Et aussi, il pensait à autre chose qu'au divorce désastreux qu'il venait d'affronter. Enfin, il y pensait un peu moins. Les longs trajets seul dans une voiture, comme il l'avait découvert, incitaient plutôt à ressasser qu'à aller de l'avant.

Il se concentrait sur ses ventes — minables — et sur le chèque qui, à la fin du mois, couvrait à peine ses dépenses et la pension alimentaire qu'il devait maintenant reverser à son ex-femme.

Ses gosses lui manquaient mais moins qu'il ne l'aurait cru. Les mômes avaient toujours été plus proches de leur mère de toute façon. En fin de compte, il ne savait pas trop ce qui lui manquait de sa vie d'avant. La routine, sans doute. C'est difficile de casser ça. Même si la fin avait été insupportable, ç'avait été son quotidien pendant des années. Il était comme ce prisonnier qu'on relâche après une longue peine et qui se languit de sa cellule et des repas à heures fixes. Même les matons finissent par vous manquer.

Il repensait encore à tout ça tandis qu'il arrivait sur le parking de l'hôtel dont on lui avait parlé. Le Minuit Hôtel. Le petit bâtiment décrépît s'élevait sur trois

étages dans la nuit noire. À plus de dix kilomètres alentour, rien. Pas âme qui vive. Des champs et des bois. Des bois et des champs. Qui avait eu l'idée saugrenue de monter un hôtel ici, au milieu de nulle part ? Bien qu'il fût la preuve vivante qu'il y avait des clients pour ce genre d'établissements, il ne fut pas étonné de ne voir aucune chambre éclairée à l'étage. Seule la réception diffusait une faible lueur depuis les fenêtres du rez-de-chaussée.

Il se gara sur le parking vide, verrouilla sa voiture par réflexe et se dirigea vers l'entrée de l'établissement. BI NVEN E disait un écriteau en bois vermoulu.

Il poussa la double porte vitrée et une cloche résonna dans le petit vestibule mal éclairé. Derrière la réception, un antique casier à clefs d'où aucune clef ne manquait semblait s'ennuyer à mourir. Quelques plantes ici et là, des paysages quelconques accrochés aux murs. La quintessence de l'hôtel sans intérêt.

C'était sa pénitence, son chemin de croix. Voilà où il en était dans sa vie. Voilà ce qu'il valait en ce moment. Pas un kopeck. Il se lamentait sur son sort quand un petit homme dégarni débarqua comme par magie de derrière le comptoir. Il arborait un doux sourire bienveillant. Le papy que l'on aurait toujours aimé avoir.

— Bonsoir, c'est pour une chambre ? fit-il d'une voix douce teintée d'un accent difficile à identifier.

— Euh oui. Pour une nuit.

— Bien entendu. Attendez que je vérifie.

L'homme ouvrit un grand registre à la couverture reliée de cuir rouge et l'inspecta minutieusement. Il eut envie de rire devant ces simagrées mais il se retint, ne voulant pas froisser cet homme aux abords plutôt sympathiques.

— Vous avez de la chance, nous avons la 26, au deuxième. Ça vous irait ?

— Oui, n'importe. Avec un lit et une douche, ce sera parfait !

— La salle de bains est sur le palier, ça ne vous dérange pas ?

— Non. Ça ira, je la prends. Vous pourrez me faire une note, je vous prie ?

— Ça peut attendre demain, quand vous réglerez. Vous êtes dans le coin pour le travail ?

Pour quelle autre raison ? pensa-t-il.

— Oui, de passage.

— Vous êtes dans quoi? Si ce n'est pas indiscret, bien sûr.

— Non, non. Je suis représentant en confiseries et jeux à gratter aussi. Je les distribue aux bistrots et autres points presse.

— Oh, c'est intéressant.

— Non, pas vraiment.

— Allons, il ne faut pas dire ça. Tout est intéressant si on a une approche positive.

Il sourit de toutes les dents qui lui restaient.

— Sans doute. C'est de la sagesse populaire. Mais il y a des jours comme ça, où l'on n'arrive pas à être sage.

Il sourit mais l'homme ne sembla pas satisfait de sa remarque.

— Il faut se débarrasser des jours comme ça, Monsieur. C'est la meilleure manière de traverser cette vie.

De sympathique, il rétrograda à légèrement agaçant.

— Moui. Bon, je suis désolé mais je suis vraiment fatigué. Vous pouvez me montrer la chambre?

— Oui, fit le petit vieux en affichant de nouveau ce sourire si serein, suivez-moi, vous voulez?

Il décrocha la clef de la 26 et souleva le pan amovible du comptoir. Il le précéda dans la direction du petit escalier de bois qui menait aux étages.

— Vous voudrez un petit déjeuner demain matin?

— Non merci, je dois partir aux aurores. Je mangerai un bout chez mon premier client. La presse de la Bastide, à Laro... Larognan, je crois. Vous connaissez?

— Non, je ne crois pas.

Il en fut étonné, car le village n'était qu'à une vingtaine de kilomètres. En général, les gens de la campagne connaissaient tout et tout le monde.

Ils montèrent à l'étage ensemble et s'arrêtèrent devant une porte qui arborait le numéro 26.

— Voilà votre chambre, dit le vieux monsieur en faisant jouer la clef dans le pêne de la porte. La salle de bains est là-bas, un peu plus loin.

— Très bien, je vous remercie.

— De rien, Monsieur Azard.

Il se crispa.

— Comment connaissez-vous mon nom?

— Un coup de chance sans doute, répondit l'hôtelier en souriant.

Il y eut un blanc gêné. Une sensation désagréable envahit le VRP.

— Je plaisante, c'est inscrit là, sur votre sacoche.

Il regarda son sac noir, il y avait une étiquette avec son nom et son adresse, en cas de perte.

— Ah, fit-il soulagé, vous êtes observateur.

— Hi hi, oui. Eh bien, je vous souhaite une bonne nuit. Au fait, si l'envie vous en prend, le bar restera ouvert encore quelques heures, au rez-de-chaussée.

— Merci mais je ne vais pas traîner.

— Comme vous voulez. À demain, alors.

Le vieil homme redescendit et le laissa seul devant la porte de sa chambre entrouverte. Il y pénétra et découvrit, sans grande surprise, une petite pièce équipée de meubles antiques et d'un lit gigantesque. Une grande télé avec un écran à tube cathodique trônait sur l'étagère qui faisait face au lit. Il nota mentalement qu'elle abritait également le minibar. À part la croûte au-dessus du lit qui représentait un paysage de montagne, il n'y avait rien d'autre de notable dans cette chambre banale et ennuyeuse.

Il balança sa sacoche sur le sol, posa ses effets personnels sur la table de nuit et s'étala sur le lit. Le matelas n'était pas mal. Ni trop mou, ni trop dur. Au moins, il dormirait bien. Il regarda le plafond un moment en tâchant de ne penser à rien. Après quelques instants de tranquillité, son téléphone le ramena à la réalité. Il se leva et vit que son ex-femme lui avait envoyé un message. Il décida de ne pas le lire. Il reposa donc le téléphone et partit explorer le minibar. L'alcool ne marchait pas trop mal quand on essayait d'oublier quelque chose. Ce n'était plus à prouver. Malheureusement, le frigo était vide. Il ragea intérieurement et retourna vers le lit, ne sachant quoi faire de lui-même. La télé ne lui disait vraiment rien et ses ventes avaient été tellement ridicules aujourd'hui qu'il n'avait rien à faire pour le boulot. Il prit son téléphone et lut le message.

Il le reposa et descendit au bar.

— Ah, vous êtes déjà de retour, fit le petit vieux qui lisait le journal derrière le comptoir.

— Oui. J'ai besoin d'un verre, le minibar est vide.

— Ah bon ? J'en parlerai à Delphine, c'est elle qui s'occupe des chambres. Elle aurait dû le remplir de boissons. Désolé.

— Ce n'est pas grave. Je serai mieux au bar. Où est-il ?

— Par là, je vous accompagne. J'ai peut-être aussi besoin d'un verre, fit-il d'un air malicieux. Ça ne vous dérange pas ?

— Non. Boire seul, ce n'est pas vraiment marrant, n'est-ce pas ?

— Ça dépend. C'est à vous de rendre les choses ennuyeuses un peu plus rigolotes. Personne ne le fera pour vous.

Il sortit du comptoir et lui fit signe de le suivre.

— Je passe beaucoup de temps seul dans cet hôtel, vous savez. J'ai dû inventer des tas de jeux pour occuper les longues heures de solitude. La nuit, particulièrement. Vous aimez les jeux ?

— Ça dépend.

— Les jeux de dés ?

— Bof. Je n'ai jamais été joueur.

— Je peux vous en montrer un si vous voulez.

— Hum... marmonna-t-il, peu emballé par l'idée.

Le petit vieux le mena à travers un large couloir et ils arrivèrent bientôt dans la salle du bar. Une dizaine de tables étaient entassées dans cette pièce sans charme aux éclairages tamisés. Par contre, le bar en lui-même était magnifique. D'une dizaine de mètres de long, en bois massif et brillant, il invitait à venir s'asseoir sur les tabourets ronds qui faisaient face à une collection impressionnante d'alcools divers et variés. Un grand miroir donnait une sensation d'espace à la pièce qui en manquait cruellement. Le bar contrastait drôlement avec les chambres. Il ne put s'empêcher de siffler de manière admirative.

— Wah, vous avez un très joli bar.

— Merci. C'est un lieu important dans un hôtel, n'est-ce pas ?

— Je ne vous contredirai pas.

Le gérant passa derrière le comptoir et enfila un gilet type années 30.

— Voilà, c'est encore mieux comme ça.

Un rire lui échappa. Décidément, ce petit vieux avait quelque chose d'étrange.

— C'est bien, vous êtes élégant.

— Merci. Alors, je vous sers quoi ?

— Un Ricard, s'il vous plaît. Pas trop d'eau, merci.

— Très bien, je vais prendre, pour ma part, un petit cognac. Quinze ans d'âge. Un délice.

Il s'activa un moment derrière le bar puis servit les boissons.

— Alors, M. Azard, vous voulez écouter les règles de mon jeu ?

Il but une longue gorgée de son anisette et sentit l'alcool se diffuser dans son corps. Sentiment réconfortant. Il se détendit.

— Pourquoi pas ?

— Ah, vous me ravissez. C'est un jeu de dés tout simple, fit-il en ouvrant la paume de sa main. Un dé rouge s'y tenait.

— Ça s'appelle « chance ou malchance ».

— Chance ou malchance, répéta-t-il d'un air amusé. C'est comme « action ou vérité » ?

— Je ne connais pas ce jeu.

— Pas grave, il est sans intérêt. Continuez, quelles sont les règles ?

— Très simples. On propose quelque chose puis on lance le dé. Si l'on obtient 1, 2 ou 3, on est malchanceux et on perd. Si l'on obtient 4, 5 ou 6, on est chanceux et on gagne.

— Effectivement, c'est simple. Et qu'est-ce qu'on gagne ?

— C'est à vous de décider !

— O.K. Je commence, fit-il, ragaillardisé par l'alcool. Je joue mon Ricard. Si je suis chanceux, il est gratuit, sinon, je le paye le double de son prix. Que dites-vous de cela ?

Le petit vieux sourit de toutes ses dents. Il avait l'air aux anges.

— Oui, oui, c'est parfait. Vous avez saisi l'esprit du jeu. Allez-y, lancez le dé.

Il prit le petit cube rouge et le lança sans réfléchir sur le comptoir. Il roula rapidement et s'arrêta sur le 5.

— Hey ! J'aime bien ce jeu !

— Vous avez eu de la chance, bravo, fit le barman d'un air enjoué. C'est donc pour la maison.

— Vraiment ? C'est sérieux, alors ?

Le sourire de l'homme s'effaça.

— Tout à fait sérieux, n'en doutez pas une seule seconde. Il faut honorer sa parole, toujours.

— Oui. C'est le jeu, dit-il d'un ton plus solennel qu'il n'aurait voulu.

— Exactement.

Son sourire réapparut.

— À moi, maintenant. Si je suis chanceux, vous me donnez vingt jeux à gratter, sinon, je vous les achèterai au double du prix.

Déjà qu'il avait eu des problèmes au boulot et qu'il se savait sur la sellette, l'idée de donner des jeux à gratter ne l'enchantait guère. Mais la demande n'était pas abusive.

— O.K.

Le petit vieux lança le dé, qui s'arrêta sur le 4. Le représentant fut agacé à la vue du nombre.

— Ah ! Moi aussi je suis chanceux, apparemment !

— Bravo, je m'incline. Je vous les donnerai demain matin, si ça vous va.

— Bien sûr, bien sûr, pas de problème. Allez, à vous maintenant.

— Très bien.

Piqué par sa défaite, il décida de monter les enjeux d'un cran. C'était une mauvaise idée mais l'alcool, l'ambiance du bar, la voix du petit vieux... il était comme dans du coton, en dehors de la réalité. Il s'était pris au jeu.

— Ma nuit est gratuite si je suis chanceux. Trente pour cent plus chère si je suis malchanceux.

— Ce n'est pas équitable et vous le savez.

Oui, il le savait. Il s'en voulait un peu d'avoir proposé ce deal mesquin. En plus, c'était la boîte qui payait, il s'arrangerait pour la note de frais.

— Oui, pardon. Je paye double si je suis malchanceux.

— Voilà, c'est mieux comme ça. Le dé vous attend.

Il regarda le dé et lui envoya une prière mentale, comme font tous ceux qui parient gros. Il le lança et attendit le résultat fébrilement.

Un 2.

— Mal-chan-ceux, fit d'un ton ridiculement suave le gérant de l'hôtel. On verra ça demain matin, avec les jeux à gratter, ça vous va ?

Il n'en croyait pas ses yeux. Un 2. Bon sang. Il allait payer le double du prix de la nuit. Non pas que la somme fut tellement conséquente — et puis c'est la boîte qui payait encore une fois — mais le fait qu'il ait perdu, qu'il ait été « malchanceux » l'énervait au plus haut point.

— Oh, fit-il, maudit dé !

— Je vous conseillerais de respecter le dé, il écoute tout, fit l'homme d'un ton des plus sérieux.

— Oui, pardon, se surprit-il à répondre.

Le petit vieux prit leurs deux verres et les resservit sans rien dire. Il but une gorgée de son deuxième cognac puis dit :

— C'est à mon tour.

Qu'allait-il demander ? Le suspense était à son comble. Le VRP sirota son Ricard, les yeux rivés sur le visage ridé qui lui faisait face. Il n'avait jamais fait de paris auparavant et les casinos l'avaient toujours laissé de marbre. Que lui prenait-il ? Il avait déjà perdu deux fois d'affilée et il repartait pour une troisième manche, sans rien dire, un Ricard à la main. Cet hôtel était vraiment étrange. Il avait un sentiment d'irréalité de plus en plus fort. Cela l'angoissa. Il chercha une image reconfortante dans son esprit pour se calmer et il fut désolé de se rendre compte qu'il ne pouvait penser à rien d'autre qu'à son ex-femme.

— Votre voiture contre la mienne.

— Quoi ?? s'offusqua-t-il, vous plaisantez ou quoi ? C'est la voiture du boulot, impossible !

Tout d'un coup, tout cela lui parut ridicule. Il s'était laissé absorbé par ce jeu stupide. Il n'avait rien perdu de trop gros et ça avait été rigolo jusque-là mais il poussait le bouchon un peu loin. Il fallait qu'il sorte de cette torpeur. Qu'il quitte le bar et remonte dans sa chambre. Il regarderait une émission stupide, s'endormirait et déguerpierait à la première heure. La voiture de fonction !

Mais malgré ses pensées offusquées, il s'entendit dire, comme si sa voix ne lui appartenait plus :

— C'est quoi votre voiture ?

— Une Mercedes Classe C. Elle est en bon état. Pour le coup, c'est un deal injuste pour moi. Votre Corsa n'a pas la même valeur. Mais c'est en ma défaveur, alors pourquoi pas ? Une voiture est une voiture, après tout.

Une Mercedes Classe C. Ça représentait un sacré paquet de billets. Il ne s'en sortait pas en ce moment,

à gratter... Le vieux avait dit qu'ils verraient pour les gains demain matin. Il tiendrait donc parole.

Pour ce qui était de la dernière partie... c'était sans doute une sorte de blague. Un peu scabreuse, d'accord mais cela pouvait-il être autre chose qu'une mauvaise blague? Il avait dû être effondré par la perte de sa Mercedes même s'il avait feint l'indifférence. Et pour se venger, il avait joué cette dernière partie. Pour lui faire peur.

Il se leva et quitta le bar. Une fois dans le lobby, il se sentit libéré de cette ambiance oppressante et fila au deuxième étage, trop heureux de ne pas avoir recroisé le gérant. Il ferma la porte de sa chambre derrière lui et décida d'oublier cette soirée pour le moment. C'était trop bizarre.

Il sortit son ordinateur portable et se concentra sur la compta de la journée. Il n'y avait presque rien à rentrer mais il était heureux de pouvoir s'atteler à une tâche familière et rassurante.

Il travailla une petite demi-heure, se brossa les dents puis alluma la télé avant de se glisser dans le lit.

Il regarda une émission sans intérêt pendant un moment puis se releva. Il s'assura que la porte de la chambre était bien fermée à double tour puis il mit une chaise contre la poignée.

Au cas où.

Le lendemain matin, il se réveilla en réalisant avec un certain soulagement que personne n'était venu le trucider durant son sommeil. La chaise n'avait pas bougé. Il rit de son geste, maintenant qu'un jour nouveau s'était levé. Il prit une douche rapide et descendit pour régler son séjour et partir de cet endroit au plus vite. Un jeune homme l'accueillit à la réception.

— Bonjour. Vous êtes Monsieur Azard, n'est-ce pas?

— Oui, c'est moi. Le gérant n'est pas là?

— Non, il a dû s'absenter. Il m'a chargé de vous délivrer un message.

— Ah, très bien.

Le jeune homme lui tendit une enveloppe. Il l'ouvrit nerveusement et y découvrit une note écrite à la main.

«Bonjour. Vous pouvez laisser les jeux à gratter à Antoine, il s'occupera du prix de la chambre. Pour la voiture, elle vous sera livrée à votre domicile d'ici quelques jours. TOUTES dettes doivent être payées. À

bientôt.»

— Il y a un problème? demanda le susnommé Antoine.

— Non, non.

— Vous devez me remettre des jeux à gratter, si j'ai bien compris, dit-il en souriant. Mon patron est un excentrique. Je suis habitué à ce genre de situations bizarres, ne vous ne faites pas.

— Je... C'est un personnage... étrange, en effet. Vous travaillez pour lui depuis longtemps?

— Non. À peine six mois.

— Hier soir...

Antoine attendait la suite, les yeux rivés sur le VRRP.

— Non, rien, finit-il par dire. Je vais régler la note. Je dois filer.

— Pas de problème, fit l'autre.

La Mercedes lui avait été livrée et il l'avait vendue immédiatement, comme pour s'en débarrasser. Il avait eu peur que le vieil homme débarque pour la récupérer ou l'attaque en justice mais il ne se passa rien de tout ça. Il avait réglé la plupart de ses dettes avec l'argent de la vente et avait acheté un vélo et des jouets à ses enfants avec le reste.

Puis les semaines et les mois avaient passés et la vie avait repris son cours. On l'avait sorti de son placard et il avait recommencé à travailler dans des secteurs plus près de chez lui. Il n'était jamais revenu dans la zone du Minuit Hôtel. Il avait même fini par ranger cette anecdote au goût bizarre dans un coin de sa tête. Pour une raison qu'il ne s'expliquait pas vraiment, il n'en avait parlé à personne. Il se sentait vaguement coupable, comme s'il avait fait quelque chose d'interdit ou d'immoral cette nuit-là. Il voulait juste oublier cette histoire. Et il y arriva avec le temps.

Ce n'est que plusieurs années plus tard qu'il revit le vieil homme. Lors d'une journée estivale si chaude que sa peau coulait le long de ses os.

Il avait arpenté le centre-ville de Poitiers toute la matinée dans son costard bon marché et il avait tellement transpiré dedans que les clients avaient dû le prendre pour un de ces vendeurs de voitures d'occasion du dimanche. Sans le bagou du personnage. Il s'était traîné de bistrot en bistrot, tel un chewing-gum sous une chaussure. Son cerveau tournait au ralenti,

écrasé par la chaleur. Ses pensées étaient vagues, sans articulation logique. Une torpeur fiévreuse s'était emparée de lui.

À midi, le soleil était monté au zénith et il prit une pause bien méritée. Il s'enferma dans sa voiture de fonction et mit le contact pour lancer la climatisation. Le temps que la température chute, il crut mourir d'asphyxie dans cette boîte de métal surchauffée mais bientôt l'air frais envahit l'habitacle et il put respirer un peu.

Il n'y avait plus personne dehors, les gens avaient fui les rayons brûlants du soleil. Il alluma la radio mais une mollesse identique à celle qui l'avait gagné semblait s'être insinuée dans la voix des animateurs. Il la régla au minimum, juste pour avoir un bruit de fond et s'enfonça dans son siège tout en desserrant sa cravate.

Il ferma les yeux et ce monde cuisant disparut.

Il était bien, là, dans sa voiture, bercé par le ronron de la clim.

Il rêvassa un moment, sans penser à rien de précis quand il entendit un feulement. Quelque chose qui glissait sur le cuir d'un siège, comme un serpent se fauflant dans l'herbe.

Il ouvrit les yeux et vit le petit vieux sur le siège passager, un couteau à la main. Il avait ce petit sourire sympathique au bord des lèvres, comme la première fois qu'il l'avait rencontré.

Il ne prit même pas la peine de parler, de s'étonner ou de lui demander comment il était entré dans son véhicule. Il savait ce qu'il faisait là, il l'avait attendu tout ce temps-là. Une dette n'avait pas été réglée et il fallait s'en acquitter. C'était la plus juste des choses.

C'est ainsi qu'il laissa le couteau pénétrer dans sa gorge, sans se débattre.

Ce fut rapide et étonnamment indolore. Sa vue se troubla rapidement et le petit vieux disparut dans le voile de brume qui recouvrit ses yeux.

Et tandis que la vie quittait son corps et que le poids de son quotidien maussade et solitaire s'évanouissait enfin, il se dit que, finalement, il avait peut-être eu de la chance sur ce dernier jet de dés qui avait scellé son sort.

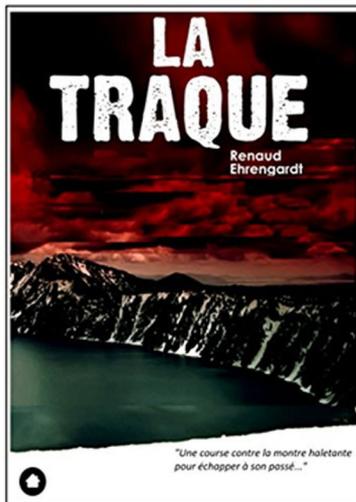
La partie de dés est un texte influencé en partie par un roman qui m'a marqué, "L'homme dé" de Luke Rhinehart. Il s'agit d'un homme qui joue absolument toutes les décisions de sa vie aux dés, même les moins importantes. Il en perd tout libre arbitre et trouve un moyen de libération dans le processus. C'est un drôle de livre. J'y ai mis un soupçon de Shining de Stephen King, j'ai bien secoué et ça a donné *La partie de dés*.

Je vous invite aussi à découvrir un de mes romans auto-publiés, La traque. C'est mon troisième roman et comme le premier, une histoire d'apocalypse. La fin de notre civilisation est une idée fascinante et riche en potentiels littéraires mais je me suis penché pour ce livre sur l'après fin du monde. La reconstruction. La vie au milieu des fantômes du passé. Et comment tout ce qu'on a construit pourrait disparaître avec une facilité effarante.

Il est auto-publié sur Amazon pour le moment. En fait, je n'ai jamais cherché d'éditeur pour ce livre. Il a sa petite vie numérique et ça me va bien.

Merci de m'avoir lu et à bientôt peut-être.

La traque est un thriller noir qui mêle des éléments de suspense, de fantastique et de surnaturel.



"Lorsque son village est attaqué de nuit et détruit par un incendie, Nalya se retrouve obligée de fuir précipitamment en direction des pics enneigés, sa seule chance de salut.

Mais qui sont les hommes qui ont ravagé le village? Pourquoi en ont-ils après elle?

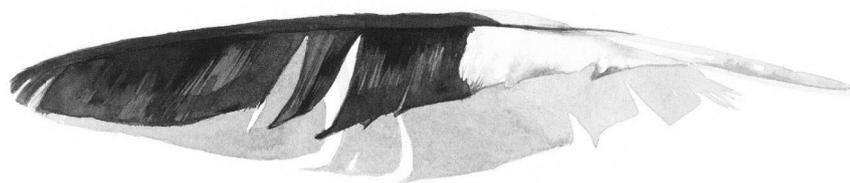
Aidée par trois autres rescapés, elle devra survivre à cette traque sans retour et affronter les ombres de son passé.

Mais la Montagne recèle d'autres dangers inattendus et endormis depuis des siècles..."

Une course poursuite haletante au milieu d'un monde hostile, aux frontières du surnaturel.

<https://www.amazon.fr/dp/B00UZ87UBE>

RENAUD ERHENGARDT



SERENYA HOWELL

JUSQU'À CE QUE L'AUBE SE LEVE



Baboum... Baboum... Les premières notes de ma composition résonnent, une symphonie pour percussion sourde et orchestre d'émotions, de sensations. Le rythme est encore calme, tout en mesure. L'espoir l'habite encore : il croit en une issue, son salut. Peut-il seulement imaginer la sombre bête affamée, impétueuse, insatiable, qui s'empare déjà de mon âme, l'émiette, la grignote ? Il lui faudra bien plus que mon être pour la satisfaire... Le sera-t-elle même un jour ?

Dabadoum, dabadoum... Il a compris. La réalité, cruelle évidence, lui a sauté au visage : il ne verra point l'aube se lever. Un pincement à ce qui me tient lieu de cœur me ferait presque penser que j'ai un quelconque regret. Cela n'a aucun sens... Je suis un chasseur né, des proies telles que lui j'en ai dévoré plus que je ne pourrais m'en souvenir. Et justement, il est temps d'en ajouter une prochaine sur ma liste. Mon être plaqué contre son corps, le mur dans son dos, il n'a aucune échappatoire possible. Il le sait, je le sens dans les battements de son cœur. La vie tressaute, s'affole sous sa peau si chaude, sur mes lèvres si froides. Je me suis toujours jetée avec passion sur mes proies, cependant avec celle-ci je prends mon temps. Une envie subite de la savourer davantage ou une hésitation incompréhensible ? Pourtant la faim hurle en moi, me déchire les entrailles, me brûle la gorge.

La tiédeur du sang vient enfin apaiser le feu impétueux. Je n'ai pas même senti mes crocs s'enfoncer dans sa chair sucrée. C'est ainsi que la chasse se passe : la faim me submerge jusqu'à ce que le flot tiède et métallique me ramène à la raison. Je hais le goût du sang, et plus encore les fragments de souvenirs et de sensations qu'il charrie. Assister au spectacle amer de ce qu'étaient ces existences avant que je ne les réduise à néant est le châtiment que les dieux ont choisi pour l'être abject que je suis. Déjà, je me sens glisser à l'intérieur de cette vie qui s'éteint mais je ne lutte pas. Je sais que ce cauchemar prendra fin avec le lever du jour. Il me l'a promis. Nous ne nous quittons que le temps de satisfaire la bête. Jusqu'à ce que l'aube se lève...

Ma vie avait quelque chose de doux et d'inconfortable à la fois. bercé dans le cocon familial, il m'avait toujours tardé de grandir, de partir. J'avais tout fait pour poursuivre mes études le plus loin possible de ma ville natale, sans trop comprendre ce qui me poussait à fuir ainsi. À présent, je le sais. J'en suis même certain. C'est parce que toute ma vie, je l'ai cherchée. Et elle est là. Devant moi. Enfin.

En vérité, ce n'est pas la première fois que je la vois. Sa démarche souple, son sourire charmeur, ses longs cheveux bouclés qui semblent miroiter au soleil... Je la croise parfois sur le campus et, à chacune de ses apparitions, mon cœur s'emballe. Elle m'envoûte, m'hypnotise. Je ne peux lui résister, je finis toujours par la suivre. Oh, jamais très longtemps. Juste un peu. J'adorerais avoir le courage de l'aborder, comme le font tous ces étudiants, mais ce n'est pas possible. Je n'ai rien de ces apollons qui trouvent grâce à ses yeux...

~

Il est tard. Je n'aime pas trop traîner dans ces quartiers à cette heure. Les jeunes de mon âge fréquentent souvent ces bars mais l'alcool génère bien plus de bagarres que de fêtes... Et c'est justement pour ça que je suis là... Pour Elle. L'homme qu'elle a suivi jusqu'ici n'a pas les intentions d'un gentleman, je l'ai tout de suite vu dans son regard. Je ne voudrais pas qu'il lui arrive malheur... Ils tournent dans une ruelle sombre. Mon cœur s'accélère. Il n'y a rien par là. Rien de bon en tout cas. Je presse le pas et me mets à courir lorsque j'entends du chahut et un éclat de voix.

— Eh !

J'ai crié avant de penser à ce que je faisais, et maintenant ils me regardent tous deux, aussi surpris l'un que l'autre. Je me sens rougir.

— Désolé... J'ai cru que... Tout va bien ?

Non, tout ne va pas bien, je le réalise soudain. Il a l'air aussi terrorisé qu'elle paraît furieuse. Qu'ai-je interrompu ? L'homme profite de ma diversion pour déguerpier sans demander son reste, tandis qu'elle donne un coup de pied rageur dans une canette qui traîne par terre.

— Désolé. J'ai cru qu'il... J'ai cru que vous aviez besoin d'aide...

Cette fois, elle me regarde avec des yeux ronds et part dans un grand éclat de rire. Le son est cristallin

et pourtant c'est le rire le plus triste que j'aie jamais entendu.

— Tu es bien trop gentil, tu ne m'intéresses pas. Va-t'en avant que je ne change d'avis.

J'hésite. Ses mots sont clairs pourtant ses yeux implorant de l'aide, mon aide.

— DÉGAGE!

Toute sa douleur me saute à la gorge, me glace le sang. Mon cerveau semble gelé, mon corps réagit seul. Je fuis à toutes jambes et ne m'arrête qu'une fois le verrou de ma porte mis.

~

Accroupi au coin d'une ruelle, dos appuyé au mur et menton posé sur les genoux, j'attends. J'ai pris cette habitude de la suivre les soirs où je l'aperçois en ville. À force, je commence à connaître ses lieux de prédilection, le calendrier de ses sorties... son secret... En vérité, je n'en ai découvert presque rien. Je ne m'aventure plus à intervenir, à l'instar de cette fameuse nuit, me contentant de tendre l'oreille pour m'assurer que tout va bien. Mais rien ne va. À chacune de ses sorties, elle laisse un homme différent la mener à l'écart du bruit, de l'agitation, de la vie. À chaque fois, je ne perçois qu'un faible remue-ménage puis le silence règne en maître. Alors vient le moment que je déteste : le temps de la lamentation. Elle pleure et gémit pendant d'interminables minutes avant que le silence et la nuit n'efface toutes traces de son existence, et de celle de son compagnon. Comme si rien ne s'était jamais produit. Comme si je n'avais suivi qu'un mirage.

Ce soir encore, elle pleure. Et je ne peux rien faire d'autre que de l'écouter, de loin. Sa détresse a quelque chose d'effrayant, de menaçant. Chaque fois que j'imagine la rejoindre pour la consoler, comprendre ce qui la blesse tant, mon cœur s'emballe et mon corps se fige, se couvre de sueur froide. Elle me terrifie autant qu'elle m'attire mais je ne sais pourquoi. Ce soir pourtant, il y a un je-ne-sais-quoi de différent. Son désespoir a un arrière-goût d'abandon. Je ne peux expliquer comment pourtant j'en suis convaincu : si je ne fais rien à cet instant, jamais plus je ne la reverrai.

L'idée de la perdre est plus forte que la peur qu'elle m'inspire. Avant que je ne réalise ce qui se passe, je suis à ses côtés et la serre dans mes bras. Elle sursaute et tente mollement de me repousser mais son geste manque de conviction. Sans vraiment y penser, je nous berce doucement, caressant ses cheveux. Un instant de tendresse incroyablement déplacé dont je savoure chaque seconde comme autant d'éternité.

~

— Tu ne devrais pas faire ça... Me suivre de cette façon... C'est dangereux... Si jamais je...

Elle s'interrompt et détourne le regard le temps que la serveuse dépose nos deux cafés sur la table. Cette dernière m'adresse un petit sourire et repart s'occuper dans la salle déserte. Ce n'est pas la première fois qu'elle nous voit ici, tous les deux. En vérité, elle nous sert la même commande, toujours plus ou moins à la même heure, un soir par mois. À chaque chasse de la bête... Claudia n'a jamais été capable de m'expliquer ce qu'elle est mais j'ai fini par le découvrir. À la suivre ainsi à chacune de ses sorties, j'ai repoussé peu à peu les limites de la peur viscérale que sa détresse m'inspirait. D'abord en venant la consoler, puis en aventurant un regard au premier chahut. Cette nuit-là, j'avais eu envie de prendre mes jambes à mon cou, ou de me pincer pour vérifier que je ne cauchemardais pas. Pourtant, quand elle s'était laissée glisser au sol, submergée par sa douleur, je m'étais précipité à ses côtés comme si rien d'autre ne comptait. Et c'est bien le cas, en vérité. Je me fiche de ce que la bête peut faire d'elle une nuit par mois : la Claudia qui vit le reste du temps s'est emparée de mon cœur depuis longtemps.

— Eh, tu m'écoutes ? Je ne plaisante pas ! Qui sait ce qui pourrait t'arriver ? Imagine que le... enfin le... que le gars s'enfuie... Tu serais juste à côté et moi, je ne peux rien contrôler... Je n'ai pas envie te faire de mal... Tu as été tellement gentil avec moi...

Elle a toujours l'air si triste... si seule. J'ai parfois l'impression qu'une éternité à la serrer dans mes bras ne serait jamais suffisante pour panser son âme lacérée.

— On devrait s'installer ensemble...

Elle manque s'étouffer avec son café et je ne peux que lui offrir mon sourire le plus innocent.

— Tu as entendu ce que je viens de te dire ? ! C'est hors de question ! Tu es fou... complètement fou...

— Oui, fou de toi.

Mon cœur s'emballe à chaque fois qu'elle rougit.

~

Je resserre mon étreinte et l'embrasse sur le front, inspirant longuement l'odeur de ses cheveux. Dans mes bras, je la sens tendue et je n'ai nul besoin de voir son visage pour la savoir au bord des larmes.

— Tout ira bien, Claudia. Je t'attendrai ici. Sou-

viens-toi, ce n'est que pour cette nuit. Une sortie de la bête, seulement jusqu'à ce que l'aube se lève...

Elle hoche la tête contre mon torse, silencieuse. Je l'entends renifler discrètement et ses épaules tremblotent sous mon étreinte. Je resserre mes bras autour de sa détresse et enfouis mon nez dans sa chevelure.

Lorsque ses sanglots muets se calment, je m'écarte d'elle pour plonger mon regard dans le sien, les mains encadrant son doux visage.

— Jusqu'à ce que l'aube se lève, c'est promis.

Mais elle détourne les yeux. Chaque mois, le départ pour la chasse est plus dur que le précédent...

— Dis-le, s'il te plaît...

Elle pousse un soupir résigné et marmonne d'une voix cassée.

— Jusqu'à ce que l'aube se lève...

Je lui offre mon plus doux sourire.

— Ne l'oublie pas : tu n'y es pour rien. Tu dois te nourrir, comme tout être humain.

Elle déteste m'entendre dire cela, je le sais bien. Mais la colère que ces mots lui inspirent a toutefois l'avantage de la sortir de sa léthargie et lui donne la force nécessaire pour me quitter.

— Le jour où manger ton steak t'obligera à revivre la vie de la vache abattue, on en reparlera !

Et voilà, elle a claqué la porte. Je souris. Au moins n'est-elle pas partie la mort dans l'âme, aujourd'hui.

~

Le ciel est cotonneux et nous offre une pluie de flocons tandis que la cloche de la chapelle salue à sa manière ce jour si particulier. Un jour tout simplement parfait. Claudia est resplendissante dans sa robe blanche et elle n'a de cesse d'admirer l'anneau gravé, brillant à son doigt. *Jusqu'à ce que l'aube se lève* est devenu, au fil des années, la promesse de nos retrouvailles après la chasse de la bête. C'est à présent le témoin de notre union éternelle. Le seul en vérité. Claudia étant ce qu'elle est, elle a toujours refusé que je la présente à ma famille et je ne lui connais aucun parent. Mais qu'importe : notre bonheur est pour nous seuls et il demeurera notre secret.

Je savoure l'une de ces rares occasions où le sourire de Claudia gagne jusqu'à ses yeux. Un rayon de soleil, une bulle de joie partagée. Point de tristesse, point de remords, point de douleur. Aujourd'hui, il n'y a nulle place dans son esprit pour la bête et ce qu'elle lui fait

subir. Aujourd'hui, Claudia est à moi. Toute à moi. Je suis l'époux le plus heureux que cette planète ait jamais porté. Et pour ce sourire de ma chère Claudia, je suis prêt à tout !

~

L'aube point à peine à travers les volets de la chambre. Il me faut quelques instants pour réaliser que c'est le bruit de la douche qui m'a réveillé. Je souris et me glisse hors des draps pour me faufiler jusqu'à la cuisine. Ma chère Claudia était au plus mal lorsqu'elle m'a quitté hier. Ce mois-ci, elle a tenu trois jours avant de devoir finalement céder à la bête. Je n'aime pas la voir lutter ainsi contre cette part d'elle-même, se priver, à se rendre malade, du seul aliment qui lui est vital. Mais je ne peux lui reprocher d'essayer. Je ne sais que trop bien à quel point chaque chasse est une torture pour elle. Je ne pourrai jamais qu'imaginer l'horreur que ce doit être de partager les souvenirs de la vie qui s'éteint entre nos mains...

Le café et les toasts sont prêts, pourtant, dans la salle de bains, l'eau coule toujours. Inquiet, je m'avance à pas de loup jusqu'à la porte close. Il me faut un moment pour le percevoir au milieu du clapotis de l'eau mais j'en suis certain à présent : Claudia pleure. Je découvre vite que le verrou est mis, heureusement une fente de ce côté-ci de la porte permet de l'ouvrir avec un tournevis... ou le bout arrondi d'une lame. Ce n'est pas la première fois que je dois forcer ma propre salle de bains armé de mon fidèle couteau à beurre.

Claudia est recroquevillée sous la douche, les épaules tressautant sous l'assaut des sanglots. Elle ne m'a pas entendu entrer et ce n'est qu'une fois l'eau coupée et enroulée dans une serviette tiède et moelleuse que je peux enfin voir son visage, croiser son regard. Mais ce que je vois me fend le cœur. Jamais je n'ai vu d'yeux plus vides que ceux de mon amour à cet instant. Sa voix se brise lorsqu'elle ouvre finalement la bouche.

— C'est le dernier. C'est fini. Plus jamais je ne prendrai une autre vie...

~

La cuisine n'est pas un refuge suffisant mais au moins puis-je m'occuper les mains à défaut de l'esprit. Voilà dix jours que Claudia s'est enfermée dans notre chambre, avec ma complicité. Elle hurle, menace, insulte, pourtant rien n'y fait. Elle m'a fait promettre de n'ouvrir qu'une fois par jour, lorsqu'elle est au plus calme, et uniquement le temps de lui glisser un plateau-repas. Bientôt, ses hurlements céderont la place

à ses gémissements, ses supplications. Seulement après vient ce moment de léthargie, où son épuisement est tel qu'il me donne l'opportunité d'entrer.

Malgré toute sa volonté, elle ne pourra poursuivre longtemps ainsi, j'en suis convaincu. Elle s'amaigrit à vue d'œil, ne dort plus... C'est à peine si elle me reconnaît et m'adresse quelques mots lors de notre entrevue quotidienne. Je ne peux supporter de la voir s'éteindre peu à peu. Je ne peux être plus longtemps l'artisan de sa perte. Mais que puis-je bien y faire ?

Aïe...

Je porte mon doigt à ma bouche. Voilà ce que c'est de manier un couteau sans y prêter attention... Le goût métallique de mon sang se répand sur ma langue. Est-ce cette saveur étrange qui plaît tant à la bête ou bien la perçoit-elle autrement encore ? Avant que je ne me perde dans cette réflexion, une idée me frappe. Est-il possible d'apaiser cette part inhumaine sans pour autant prendre la vie de sa proie ? Quelques gouttes pourraient-elles suffire pour étancher sa soif au moins un moment ? Cela vaut la peine d'essayer. Peut-être ma chère Claudia sera-t-elle moins affectée par les souvenirs portés dans le sang si elle n'aspire pas les derniers fragments de vie de sa victime... Peut-être sera-t-elle moins affectée s'il s'agit de mes propres souvenirs... Après tout, je n'ai rien à lui cacher. Résolu, je presse mon doigt blessé au-dessus de la tasse de café fumante. Combien de gouttes seraient nécessaires pour que cela fonctionne ? Je n'en ai pas la moindre idée et l'interruption du flot vermillon tranche pour moi. Le silence est retombé, il est temps de tenter ma chance.

La chambre est sens dessus dessous, les rideaux déchirés, les coussins éventrés. La bête passe ses nerfs sur le mobilier à défaut de se jouer d'une nouvelle proie. Il me faut quelques secondes pour trouver ma pauvre Claudia, roulée en boule dans un coin de la pièce, son regard vide me traversant sans me voir. Je chasse les larmes qui voudraient envahir mes yeux et pose le plateau près de mon amour. Doucement, je lui parle, la console, la rassure, tout en la redressant. Enfin assise, je souffle sur la tasse de café avant de la porter à ses lèvres. Tout de même méfiant, je me tiens prêt à sortir de la pièce si jamais le sang caché dans la boisson venait à déchaîner la bête. Claudia plonge son regard absent dans la surface noire et boit sans la moindre réaction. Jusqu'à ce que ses pupilles se posent à nouveau sur moi. Un éclat froid les habite.

Mes poumons se vident sous le choc du mur dans mon dos. Comment ? Je ne l'ai pas vue bouger. Je n'ai

pas même senti le mouvement de mon propre corps !

— Claudia, c'est moi... Je sais que tu peux lui résister... J'ai confiance en toi, tu ne me feras pas de mal...

Mais je comprends vite mon erreur. Ce sourire carnassier et, dans le regard, cette promesse de mort, ma mort... Ce n'est pas ma Claudia.

Mon pauvre amour, je te demande pardon...

~*~

Je t'aime...

J'émerge de ma transe avec l'écho de cette dernière pensée. Encore... Je n'en peux plus. Ne m'étais-je pas promis de mettre fin au massacre ? Sur mes genoux se dispersent les cendres de ma nouvelle victime, derniers vestiges de ce que fut ce pauvre être. Qui était-il ? Non, je ne veux pas le savoir. Je chasse au loin les visions de cette vie à jamais disparue. Je veux rentrer, retrouver les bras de mon amour, voir l'aube à nouveau.

Je remarque seulement que la pièce m'est connue. Elle est dans un état invraisemblable mais il s'agit bien de notre chambre. Je ne comprends plus. Tout s'embrouille dans mes pensées.

— John ?

Je me redresse, chancelante, les jambes engourdis par ma position statique. Quelque chose de terrible s'est produit ici. J'en ai la conviction.

— John !

Mon cœur tambourine à mes tympans pourtant j'entends tout de même le tintement métallique à mes pieds. C'est une bague qui roule sur la moquette imprégnée de cendre. Mon cœur s'arrête, mes pensées se figent. Je regarde ma main s'approcher du bijou, le ramasser, le porter à mes yeux.

Jusqu'à ce que l'aube se lève...

— John...

L'alliance échappe à mes doigts tremblants. À l'instar du sol à mes pieds, je suis couverte de cendres, ses cendres. Elles me collent à la peau, s'incrustent jusqu'à mes os, se fondent à ce simulacre de vie qui est supposé être mon âme. John... Mon John... Mon têtard, mon tendre, mon fidèle John... Ainsi donc, voici le châtement que les dieux réservent au monstre qui a osé s'accorder une part de bonheur... Le voir réduit à néant, de ses propres mains... de ses propres crocs... John a pourtant tant donné, tant sacrifié pour moi.

Et voilà comment je le remercie, en semant ses restes dans la moquette de notre chambre...

Je les entends clairement : mon cœur et mon esprit font un son cristallin en se brisant. J'ai été sotte d'espérer, de rêver... d'aimer... C'est terminé. À quoi bon lutter davantage ? À quoi bon résister ?

Plus jamais je ne verrai l'aube se lever...

J'ai longuement hésité à franchir le pas pour participer à cet AT et me voici finalement devant vous! J'ai encore du mal à y croire! Un énorme merci à L'Indé Panda de m'accorder cette opportunité, et à vous, chers lecteurs, pour avoir eu la curiosité de découvrir ma plume. Si vous avez apprécié ma version de ces terribles créatures que sont les vampires, je vous invite à partir à la découverte de terres gouvernées par des dragons où ténèbres et lumières ne sont pas forcément celles que l'on croit. Un voyage à travers ma saga Les Aînés et son premier tome Le Cycle de Dënorh que je vous propose de faire en vous laissant porter par ma voix et la musique. Et pour vous faire une idée de ce qui vous y attend...

Après avoir passé son enfance dans les caniveaux de la cité où il est né, la vie de Dënorh prend un tournant inattendu lorsqu'il est appelé à rejoindre la Tour, lieu de mystères où résident les Aînés, ces dragons qui gouvernent les Sept-Royaumes, et leur compagnons. Quand une Eclosion fait du jeune homme un Maître, il croit ses rêves les plus fous réalisés, du moins jusqu'à ce qu'il découvre qu'il est à présent lié à Asroth, l'incarnation de la mort. Alors son monde s'effondre.

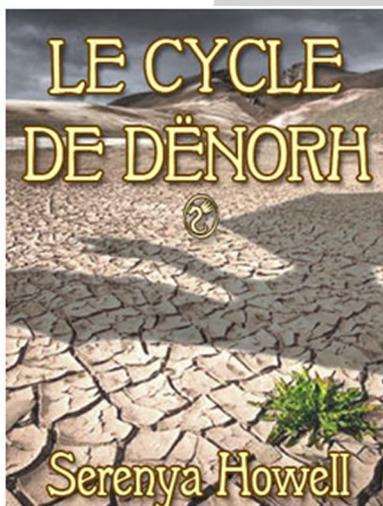
Parviendra-t-il à changer l'Aîné ou sombrera-t-il à son tour dans la folie meurtrière qui finit inexorablement par emporter les Maîtres de Mort?

L'aventure audio commence ici :

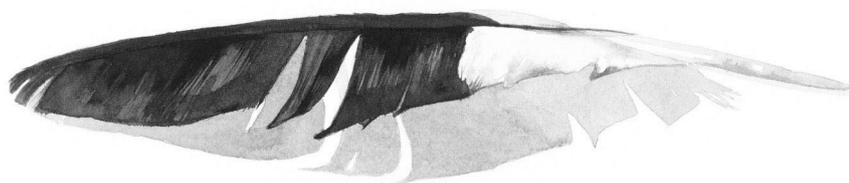
<https://www.youtube.com/watch?v=y039jn5jDQk&list=PLLSFz3Rc-dt0YVJs0NPALeN4VJrtIlQwUc&index=1>

Vous pouvez également me retrouver sur ma page facebook :

<https://www.facebook.com/Serenya-Howell-237976566222587/>



SERENYA HOWELL





ERIC SIMARD

KAMAR ET HALA

Hala s'inquiète pour Kamar. C'est la Saint-Valentin, la fête des amoureux. Elle sait qu'aujourd'hui, malgré les nombreux bombardements annoncés, son petit ami traversera la ville pour venir l'aimer. Le jeune homme est ainsi fait. Il n'est pas négociable. Leur amour, comme il le lui répète sans cesse, est trop important pour se marchander contre la terreur. L'aube se lève à peine, sur la ville, mais dévoile déjà les nombreuses cicatrices laissées par les attaques de la nuit passée : des quartiers complets, soufflés par le tir des mortiers. La poussière de béton plane toujours dans l'air ambiant. L'un de ses voisins, Akram, git devant le pas de sa propre demeure, le crâne explosé par une balle. Sa famille hésite à sortir dans la rue pour aller chercher le corps. Elle a attendu toute la nuit, le moment propice... La petite école du village n'est plus : terminés les exclamations d'enfants qui s'amuse et le son des ballons qui bondissent sur les murs cimentés. Devant, les jets d'une puissante mitrailleuse ont détruit le clocher de l'église. La cloche s'est écrasée sur des stèles érigées près du bâtiment clérical. Malgré tout, rien de tout cela n'arrêtera Kamar. Hala en a la certitude.

*

Au nord de la ville, Kamar vagabonde sur le terrain desséché de l'ancienne usine de bitume. Le secteur qu'il habite est beaucoup plus sûr que celui de son amoureuse. Il a été libéré de ses envahisseurs, il y a quelques jours. Depuis, le centre-sud de la ville s'est transformé en une zone de guerre des plus meurtrières. Les vieilles godasses de Kamar clopinent sur la tourbe sablonneuse à la recherche d'une fleur bleue. Il ne lui manque que cette couleur pour compléter son bouquet. Les jaunes et les blanches se trouvent aisément, tandis que les bleues se font toujours très rares. Elles sont cependant les préférées de Hala. Après une exploration exhaustive du rocailleux terrain, Kamar en découvre quelques-unes qui poussent miraculeusement entre deux énormes pierres. Il les détache du sol avec délicatesse, les regarde, et affiche un sourire convaincu. Fier de lui, il les joint aux autres avec l'aide

d'une petite ficelle. La difficile route est dangereuse, mais cette fois, contrairement à la dernière, le jeu en vaudra la chandelle : Hala sera comblée. Dans un ciel bleu tacheté de nuages blancs, deux avions supersoniques le survolent pour une probable mission de repérage. Le jeune homme lève les fleurs vers l'azur en signe de provocation. Il se tourne vers la ville pour la braver de nouveau, pour défier les armées qui s'y affrontent et narguer la mort une autre fois. Ce soir, il sera auprès de Hala.

*

La journée s'annonce chaude et impitoyable. Le soleil perce déjà le ciel avec une autorité démesurée. Arrogante, la cigale chante sur la ville qui semble toujours endormie. Le jeune homme avance dans les décombres et se faufile dans les charpentes à moitié écroulées de plusieurs maisons et immeubles. Il circule dans les différents appartements abandonnés par leurs propriétaires. Il a l'impression de cheminer dans leur vie, d'espionner leur intimité. Les photos de familles étrangères, du haut de leurs mobiliers, le regardent traverser leur histoire. Kamar croise le robinet d'une salle de bains éventrée et tente de l'ouvrir pour étancher sa soif, mais en vain. L'eau ne passe plus. Il devra patienter. Par une fenêtre éclatée, il jette un œil sur l'artère principale qui sillonne la ville. Des véhicules y sont abandonnés, calcinés, le pare-brise explosé par les nombreux projectiles. Le trajet serait assurément plus facile de cette façon si ce n'était des tireurs embusqués. Soudain, plus loin, des coups de feu se font entendre. C'est le début des hostilités.

*

Salah s'est mis à l'abri entre deux voitures abandonnées. Son genou a éclaté sous la balle d'un tireur embusqué. Le saignement n'est pas abondant, mais sa jambe refuse de se mouvoir davantage. Il a tenté de se sortir de ce mauvais pas à quelques reprises, mais son ennemi le surveille attentivement de son œil de verre. Salah voit les éclats d'os émiettés dans sa plaie. Tout ça n'est pas très beau. Il tremble. La fièvre le gagne rapidement et son linge est trempé de sueurs froides.

— Ne partez pas ! implore-t-il ses amis.

— On reviendra, c'est promis, répond l'un d'eux.

Dès qu'on en aura fini avec lui...

— Mais il me prend pour cible!

— Reste à l'abri! Ne t'en fais pas, on va revenir te chercher...

Salah continue d'insister et ne se rend pas compte, du même coup, qu'il émerge peu à peu de sa cachette. Il aperçoit la lunette du tireur qui scintille, très loin, dans les décombres d'un étage haut perché. Il se penche juste à temps, et la balle effleure son épaule avant de s'écraser contre le véhicule derrière lui. Panniqué, il s'agite et essaie de retrouver sa position initiale pour se remettre à l'abri. Un deuxième projectile atteint cette fois le pare-brise de la voiture. Il arrête de bouger et ferme les yeux, affolé, dans une effroyable attente. Le tireur le voit-il? Les minutes passent et Salah s'ankylose. Sa jambe l'élançait terriblement. À ses pieds, un petit boursier sacré sillonne le sol sablonneux dans une paix surréelle. L'insecte est mieux connu pour courir entre les pierres, au crépuscule. Salah le regarde traverser la rue sans même se méfier. Il l'envie. Il se souvient, avant les événements, d'avoir été un biologiste de bonne renommée. Comment les choses peuvent-elles avoir dégénéré à ce point? Tandis que le tireur redevient silencieux, Salah respire un peu et ses paupières lourdes se ferment lentement. Il perd connaissance.

*

Salah ouvre les yeux. Il ignore combien de temps il a été inconscient, mais il croit maintenant rêver. De l'autre côté de la rue, accroupi entre deux édifices, un jeune homme avec une gerbe de fleurs à la main lui sourit. Salah veut lui dire de rester là où il est, mais le garçon regarde déjà en direction du tireur embusqué. Visiblement, il connaît le difficile contexte dans lequel il est plongé. Kamar dépose son bouquet par terre et s'assure de la solidité de ses lacets.

— Attends! lui crie Salah, d'une main levée.

Mais le jeune homme lui fait signe de se calmer, de ne pas bouger. Puis, brusquement, il se relève et se met à courir en direction de Salah. Il traverse la rue à toute vitesse sans même regarder vers l'ennemi. Pas un coup de feu ne se fait entendre.

— La paix soit avec vous! dit le jeune homme, se faufilant entre les deux voitures. Je suis Kamar.

— Et qu'avec toi soit la paix! répond Salah, sidéré. Maintenant, il va savoir que tu es avec moi...

— Je sais, mais nous devons tout de même sortir d'ici, insiste Kamar. J'ai un rendez-vous et je ne veux pas être en retard.

— Un rendez-vous, dis-tu?

— Oui, avec mon amoureuse. Elle habite de l'autre côté de la ville.

— Je vois... Je suis Salah. Je suis désolé que tu te sois lancé dans cette histoire. Tu aurais mieux fait de continuer ton chemin et d'aller à la rencontre de ta bien-aimée.

— Et qu'aurait-elle pensé de moi? lui demande Kamar, le plus sérieusement du monde.

Salah plisse les yeux.

— Quel âge as-tu?

— Quinze ans, répond le jeune homme. Et vous?

— Je suis plus vieux...

— Et cela change quelque chose?

— Je suis vraiment désolé. Je ne voulais pas te manquer de respect. Seulement, je n'arrive toujours pas à me faire à cette guerre et à tous ces enfants qui en souffrent...

Kamar demeure silencieux. Son regard scrute la rue principale à la recherche d'un endroit plus sûr.

— On va traverser le trottoir et vous mettre à l'abri. Après, je vous laisserai et reprendrai mon chemin.

— C'est d'accord, dit Salah.

— Votre jambe... elle pourra tenir le coup?

— Elle le devra...

— Très bien. On va prendre cette direction et se cacher derrière cette benne. Ça vous va?

— N'importe où, sauf ici...

*

Raffi n'en revient pas. Le jeune homme qui a traversé la rue pour aller à l'aide du planqué a certainement les fesses bénies. Il n'a relâché sa surveillance que pour quelques malheureuses secondes, à peine le temps de boire un peu d'eau et de prendre une bouchée de son sandwich. Il se promet de ne plus recommencer, de garder la tête bien haute et le regard bien droit. À cette distance, même la poussière impalpable et flottante de l'air fait obstacle. À la recherche d'une cible, il explore l'horizon avec minutie

de son œil cruel, et revient continuellement vers les voitures où sont cachés les deux hommes. Il fouille l'intérieur des véhicules. Il distingue les banquettes, les radios, une couverture laissée sur un siège avant. Il suit la ligne irrégulière de leur carrosserie avec la visée de son arme. Il cherche une épaule, un bras ou une jambe, une cible pour blesser et faire souffrir... Le temps passe et Raffi commence à avoir des doutes. Est-ce possible qu'ils aient déjà quitté leur cachette? Qu'ils aient réussi sans qu'il puisse les surprendre? Non, cela ne lui semble que très peu probable... L'attente est interminable, mais il en a l'habitude.

*

La ville s'est enveloppée d'une terrible chaleur. Malgré quelques coups de feu isolés qui retentissent au loin, un silence inquiétant meuble ses différents arrondissements. Ses résidents se sont terrés dans leurs maisons en attente du prochain bombardement. Les nombreuses avenues et ruelles de la ville sont désertées. Salah s'est assoupi de nouveau. Kamar lui brasse une épaule avec compassion et l'homme s'éveille d'un sursaut, grelottant, assailli par une forte fièvre.

— Il est parti? demande-t-il, faiblement.

— Cela métonnerait, répond Kamar. C'est son jeu d'être patient.

— Oui, bien sûr.

— Vous vous sentez d'attaque?

— Pas tellement, non.

— Vous le devez, pourtant.

— Soit!

Kamar soulève Salah et les équipiers prennent la direction de la benne à ordures. L'éclaté remarque alors la surprenante force du garçon. Celui-ci le tire avec une étonnante fermeté. Un premier coup de feu résonne...

*

Raffi voit le duo tenter une sortie. Il appuie sur la gâchette. La balle fait mouche et atteint celui qui est déjà blessé. Il tire sur la culasse de son arme et fait feu

une autre fois. Il manque. Il recommence et rate de nouveau. Les deux hommes se sont glissés derrière un petit conteneur. L'assassin fulmine. Il a rarement été aussi mauvais. Il appuie sa carabine contre le rebord de la fenêtre et prend une courte pause pour calmer sa rage. Les coéquipiers devront assurément bouger une autre fois. Raffi se concentrera sur le jeune homme. Il essuie la sueur sur son visage et se remet en place.

*

— Il m'a touché une seconde fois! dit Salah, serrant son épaule.

Cette fois, le sang s'écoule abondamment de la blessure. Kamar ébauche une grimace d'appréhension qui n'augure rien de bon.

— Écoutez, propose Kamar. Je vais retourner d'où je viens et de cette façon, je m'offrirai en cible. Vous, vous allez courir vers la direction opposée pour vous mettre à l'abri dans un de ces logements abandonnés. Quelqu'un viendra vous chercher...

— C'est la pire des idées!

— On n'a pas le choix! Et de plus, mes fleurs m'attendent sur l'autre trottoir...

— Tes fleurs?

— Oui, je ne voulais pas les émietter.

— On s'en fout de tes fleurs!

— C'est la Saint-Valentin! Vous vous êtes déjà présenté chez votre petite amie, à la Saint-Valentin, sans aucune offrande?

— Tu déraisonnes complètement!

— Peut-être.

Le jeune homme vérifie une nouvelle fois ses lacets et se lance tandis que Salah traverse vers l'autre côté, boitillant et sautillant.

*

Raffi tire. La balle ricoche juste aux pieds de Kamar. Il voit le blessé profiter de l'occasion pour se sauver, mais il reste sur sa première cible. La distance qu'elle doit parcourir pour se mettre à l'abri est immense. Raffi a tout son temps. Avant même de tirer sa deuxième balle, il sait que l'héroïque jeune homme va

mourir. C'est la vie... Dans le ciel, un avion choisit ce moment pour survoler la ville. Le bruit des réacteurs et l'éclat du bombardement surprennent Raffi. Il en perd le souffle et se met à couvert.

*

La poussière retombe tel un voile léger. Elle se pose au sol comme un baume sur la violence, comme un onguent sur une brûlure. Le calme revient. Plus loin, brûle un ancien dépôt d'armes. C'est la troisième fois en peu de temps que l'édifice se fait bombarder par les Américains. Contrarié, Raffi replace rapidement sa carabine contre son épaule et ratisse l'artère principale de sa lunette de visée. Des nuages de cendres et de débris s'ouvrent devant son regard insistant, mais aucun corps n'est allongé au milieu de la rue. Un rictus de colère se dessine sur sa figure. Est-ce possible ? Soudain, il pense déceler quelque chose. Il ajuste son optique. Un bouquet de fleurs ; et une main qui tâtonne pour s'en approcher... Les fleurs, aussitôt, disparaissent dans une allée, entre deux édifices. Le visage de Kamar lui apparaît brièvement pour ensuite s'évanouir dans la fumée environnante.

*

Kamar a récupéré les fleurs de Hala. Il regarde de l'autre côté de la rue. Salah ne se trouve plus derrière la benne. Le jeune homme reprend son chemin vers le sud pour aller rejoindre sa bien-aimée. Plus il avance et plus la route entre les différents logements devient difficile et accidentée. Même s'il est sorti d'affaire, il doit s'assurer de toujours garder un obstacle entre le tireur et lui, chose ardue, étant donné qu'il ignore sa position exacte. Il pense à Hala, au sourire qu'elle aura lorsqu'elle verra les fleurs bleues. Il lève les yeux au ciel et remercie sa bonne étoile pour le dernier bombardement.

*

Salah a l'impression de rêver. Ses amis sont revenus. Ils le soulèvent pour ensuite l'étendre sur une vieille porte qu'ils ont trouvée dans les débris. Sa vue se brouille et son entendement s'étiolle. Désorienté, il marmonne un discours confus.

— Ne t'en fais plus, Salah. Nous te tenons ! Nous allons te porter jusqu'à l'hôpital et ils vont bien s'occuper de toi.

— Kamar ! Il faut chercher Kamar ! supplie Salah. Je lui dois la vie !

— Je ne sais pas qui est ce Kamar, lui répond un autre de ses amis, mais tu nous as franchement donné la frousse en traversant la rue de cette façon ! De la pure folie !

La raison de Salah se perd à nouveau dans un brouillard de confusion. Son imagination lui joue des tours. Il voit Kamar à ses côtés. Une belle et délicate jeune femme l'accompagne, tenant d'une main un magnifique bouquet de fleurs. Le couple le regarde et lui sourit avec gentillesse. Alors qu'ils pénètrent davantage le centre-nord de la ville, sur les nombreux murs démolis de l'arrondissement, plusieurs graffitis clament : « Kamar est en vie ! »

— Kamar ! dit Salah, en pointant un graffiti. Il est en vie !

— Calme-toi, mon ami, lui répond l'un de ses camarades.

— Il est en vie, répète Salah. Il vit !

— Je sais, Salah... Plusieurs personnes voudraient bien le croire, mais malheureusement, j'ai moi-même assisté à ses obsèques.

Bien que son esprit baigne dans un sombre chaos, Salah commence à comprendre : la surprenante force du jeune homme, cette chance inouïe qui semble toujours l'accompagner, et ces graffitis sur les murs qui le proclament tel un héros d'une fable mythique... Kamar est bel et bien mort, mais il demeure vivant malgré tout. Un ange gardien qui s'ignore.

*

L'arme en bandoulière, Raffi n'en démord pas. Il a fait exception à sa règle d'or et a quitté son poste pour suivre Kamar, ce qui a permis à Salah et ses amis d'emprunter des allées plus accessibles. Le tireur refuse qu'on se moque de lui. Le jeune homme devra payer de sa vie le terrible affront. Raffi le pourchasse, tandis qu'il traverse le gazon de la vieille église. À cette distance, il pourrait facilement l'atteindre, mais cette fois, lorsqu'il appuiera sur la détente, il veut voir les yeux du garçon se remplir de supplications. Raffi contourne à son tour le bâtiment religieux et

le retrouve dans le cimetière défraîchi. Ce dernier a déposé ses fleurs devant une pierre tombale. Il est accompagné d'une ravissante demoiselle, mais aux allures pâlottes et ternes.

— Salut Hala. Tu as remarqué les fleurs bleues ? dit Kamar, rempli de fierté.

La jeune femme lui sourit et lui répond. Pourtant, bien qu'il prête attention, le tireur n'entend pas les mots...

— Content qu'elles te plaisent. J'ai pris du retard aujourd'hui, avoue Kamar. Je suis désolé.

Raffi s'avance et lève son arme. Kamar se retourne et le regarde, l'air bien veillant.

— Qu'à cela ne tienne ! dit Raffi. Tu mourras avec un air idiot sur le visage.

Le tireur appuie sur la gâchette.

« Clic ! »

Le chien de l'arme cogne, mais la balle refuse de sortir.

Je suis très heureux de faire partie du cinquième numéro de L'Indé Panda. Grand amateur d'arts et de récits surnaturels, j'ai grandement été influencé par des écrivains tels Claude Seignolle, Lovecraft, Rice Burroughs et tant d'autres... Toutefois, c'est Ray Bradbury qui est à l'origine de mon intérêt pour l'écriture. Je passe donc mes temps libres entre l'écriture, la peinture, et le dessin. L'année dernière, j'ai eu le plaisir d'apprendre que j'étais finaliste pour le Boréal 2017 de la meilleure nouvelle. Avec ma sélection dans L'Indé Panda, l'aventure se poursuit. Si le cœur vous en dit, une autre de mes histoires, «L'Homme brûlé», se trouve sur la plate-forme Wattpad. Un petit western spaghetti à la sauce rouge...

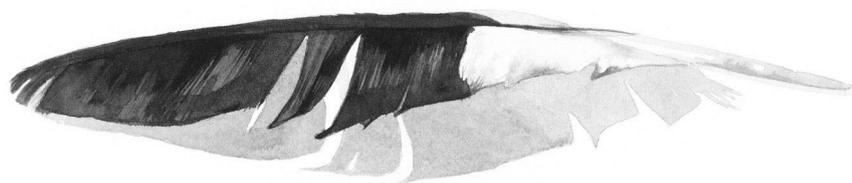
<https://www.wattpad.com/story/122776383-1%27homme-br%C3%B4l%C3%A9>

Voici également le lien de ma page FB-artiste, si la tentation d'y jeter un œil devient irrésistible...

<https://www.facebook.com/ericssimarddarkdimension/>



ERIC SIMARD



Merci à tous d'avoir lu ce recueil.
Retrouvez chaque vendredi sur notre blog des interviews de vos auteurs préférés et posez-leur vos questions sur notre page Facebook!

Si vous voulez nous soutenir, commentez, parlez de cette initiative autour de vous, et partagez allègrement : pour une fois, c'est gratuit, et personne ne vous en voudra de faire tourner les fichiers. D'autre part, un commentaire sur la plateforme de votre choix nous aidera grandement à gagner en visibilité et nous faire connaître d'autres lecteurs et lectrices. Merci pour votre aide!

Si vous êtes auteur indépendant, et que vous souhaitez rejoindre l'aventure, envoyez-nous un texte, de 500 à 6 000 mots aux dates définies lors de nos appels à texte (voir l'onglet « AT » sur notre blog : <https://lindepanda.wordpress.com/appel-a-textes-en-cours/>).

Enfin, si vous êtes blogueur ou blogueuse, envoyez-nous votre chronique sur notre webzine et nous le diffuserons sur nos réseaux. Pour faciliter nos échanges, nous sommes présents sur la plateforme SimPlement Pro. Au plaisir d'échanger avec vous!

À bientôt,

Toute l'équipe de l'Indé Panda

Vous avez aimé ce cinquième numéro et vous souhaitez nous suivre? C'est par ici :

Twitter : <https://twitter.com/LIndePanda>

Facebook : <https://www.facebook.com/LIndePanda>

Booklaunch : <http://booklaunch.io/indepanda/presentation>

Blog : <https://lindepanda.wordpress.com>

N'hésitez pas à partager, à commenter, faites du bruit autour de ce beau projet, nous vous remercions d'avance.

Vous êtes auteur indépendant, lors des appels à textes dont les dates sont communiquées via les réseaux sociaux présentés ci-dessus, envoyez votre nouvelle à at.lindepanda@gmail.com

Vous êtes journaliste ou blogueur et vous souhaitez parler de notre magazine, vous pouvez nous contacter à lindepandamag@gmail.com

© L'Indé Panda, février 2018

Logo Indé Panda par Christian Bianchi, tous droits réservés, reproduction interdite.

<https://www.facebook.com/christian.bianchi.180>

Couverture et mise en page par Khalysta Farall, tous droits réservés, reproduction interdite.

<https://www.facebook.com/KhalystaFarall/>

LE MOT DE LA FIN

